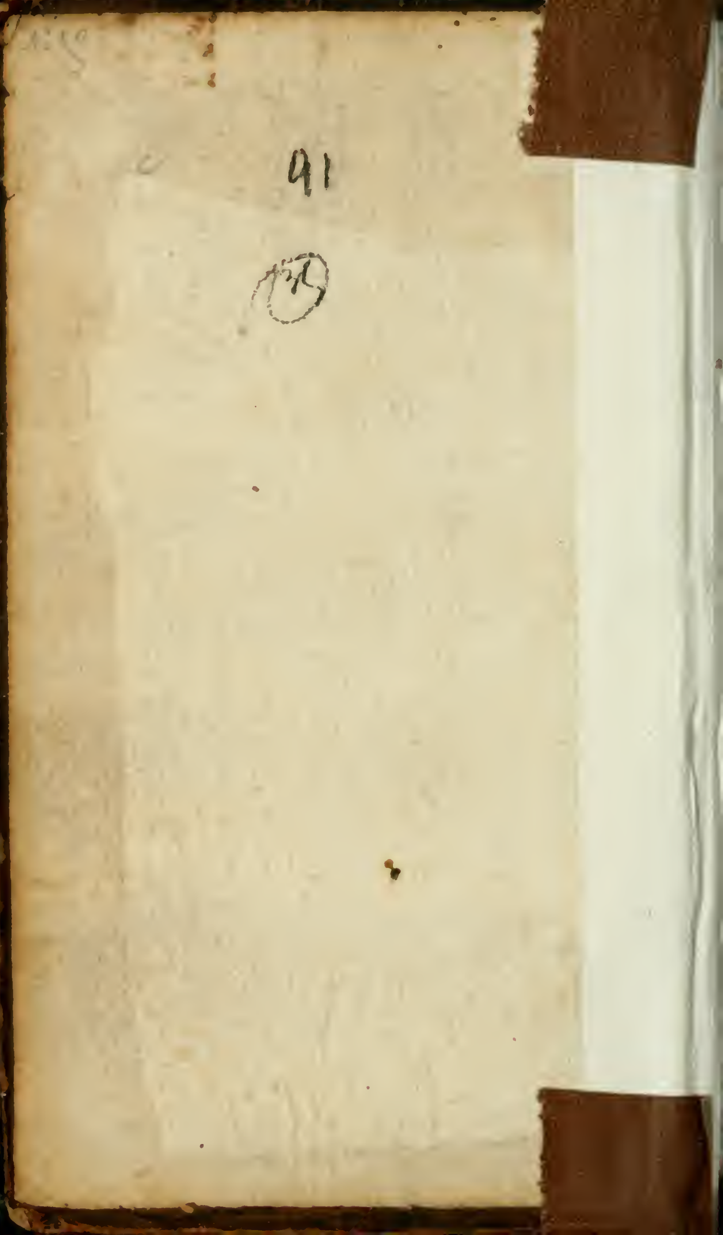



91


R5.
XF20

LES CHEVALIERS ERRANS, ET LE GENIE FAMILIER.

Par Madame la Comteſſe D**

Le prix eſt de 35. ſols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Loüis.

M. DCCIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé, *Les Chevaliers Errans, & le Genie Familier*, & n'y ay rien trouvé qui en doive empescher l'impression. Fait à Paris ce 17. Septembre 1708. *Signé*, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senêchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. PIERRE RIBOU Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé: *Les Chevaliers Errans, & le Genie Familier, par Madame la Comtesse de* ** s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la ville de Paris seulement: Nous avons permis, & permettons par ces presentes audit RIBOU de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années consecutives, à compter du jour & datte desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite ville de Paris seulement, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre en tout ny en partie, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des E-

xemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs ; en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie : Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Biblioteque publique, un dans celle de nostre Château du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour bien & deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le sixiéme jour de Janvier mil sept cens neuf, & de notre Regne le soixante-sixiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, LE COMTE.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, ce 7. Janvier 1709. Signé, L. SEVESTRE, *Syndic.*

LES



LES CHEVALIERS ERRANS.

ELMEDOR de Grenade.

LA nuit avoit à peine envelopé la terre de ses tenebres, quand il arriva sur les bords du Tage un Chevalier couvert d'Armes noires. Son casque, qui étoit chargé de plumes feüilles-mortes & blanches, avoit la visiere à demi levée, & laissoit voir un visage où la douleur & la beauté étoient peintes. Il portoit à son bras un Ecu d'acier

bruni, l'on y voyoit une Rose arrachée avant qu'elle fût éclose, & un Grenadier renversé sur la terre, & pour Devise ces paroles : *Du même coup.* Le cheval qu'il montoit étoit noir comme geais ; mais d'une démarche si fiere, qu'il relevoit encore la bonne mine de son Maître. Ce Chevalier aprés avoir suivi le Fleuve quelques stades, s'enfonça dans un Bois qu'il trouva sur sa main droite, & ayant descendu de cheval, & donné son casque à son Ecuyer, il se coucha sur l'herbe, pour y rêver à ses malheurs, & à des projets de vengeance contre celui qui en étoit la cause.

Une voix qu'il entendit à côté de luy, l'obligea de faire treve à ces tristes reflexions. Cessez, Adelinde, disoit cette voix, de vouloir me persuader de vivre, & de chercher du secours à mes malheurs, je n'en dois plus attendre que de mon desespoir.

Des paroles si touchantes n'eurent

pas frappé les oreilles de notre Chevalier, que reprenant ſon caſque des mains de ſon Ecuyer, il traverſa des halliers qui l'empêchoient de voir la perſonne qui ſe plaignoit. Il n'eut pas fait vingt pas, qu'il apperçut deux femmes couchées ſur l'herbe, dont l'une, qui ne paroiſſoit pas plus de quinze ans, étoit d'une beauté qui ne pouvoit être ſurpaſſée aux yeux du Chevalier, que par celle de la perſonne qu'il regrettoit à tous les momens de ſa vie. Madame, luy dit-il, les plaintes que je viens d'entendre ſortir de votre belle bouche, ne peuvent me laiſſer douter que vous ne ſoyez accablée de chagrins mortels; & je ſerois heureux, ſi avant que de finir ma triſte vie, je pouvois détruire les ennemis qui vous oppriment; & pour vous obliger à prendre quelque confiance en mon procedé ſincere, je vous dirai, que je ſuis Elmédor de Grenade, Chevalier de la Funeſte Epée, connu dans toutes les

Eſpagnes par ſon amour pour l'admirable Alzayde. Seigneur, luy dit l'Inconnuë, qui s'étoit levée dés qu'Elmedor luy avoit parlé, votre nom eſt ſi celebre dans tout l'Univers, qu'il ſuffit qu'on l'entende prononcer, pour être perſuadé que rien n'eſt impoſſible à votre bras. Pardonnez-moy ſi les malheurs effroyables qui me perſecutent, me forcent d'accepter les offres genereuſes que vous me faites; mais pour que vous connoiſſiez les ennemis que vous aurez à combattre, ſouffrez que je vous apprenne mes avantures.

HISTOIRE De la Princeſſe Zamée, & du Prince Almanzon.

JE ſuis fille de Zamut Roy de Fez, & de la Reine Zamare. Le nombre d'années qu'ils furent ſans avoir d'enfans, me fit regarder d'eux comme

un don du Ciel, à qui ils devoient toute leur tendreſſe; le peuple ſuivoit leur exemple, & j'étois les délices de toute la Cour.

Le peu de beauté que les Dieux m'avoient donné, & la Couronne de Fez, que je devois porter un jour, obligeoient une partie des Princes de l'Afrique de venir me rendre hommage, & de ne rien épargner pour me plaire. Jamais la Cour de Fez n'avoit été ſi brillante; l'on y voyoit tous les jours des Tournois & des Courſes de Chevaux, dont je donnois les prix.

Entre ce grand nombre de Chevaliers & de Princes qui étoient attachez à moy, celuy de Maroc, ſurnommé le Terrible, à cauſe de ſa grandeur extraordinaire, & d'un regard farouche, qui le rend tres-deſagreable, étoit celuy que le Roy mon pere me deſtinoit, & il luy avoit promis de ne point apporter d'obſtacle à ſon amour, s'il y vouloit conſentir. Des promeſſes ſi flatteuſes redou-

bloient les ſoins de Zoroaſtre, c'étoit ainſi qu'il ſe nommoit : mais plus il me témoignoit d'empreſſement, & plus j'avois de haine pour luy. J'étois dans un chagrin mortel de l'amitié que le Roy avoit pour luy, & je diſois ſouvent à la Reine ma mere, pour qui je n'avois rien de caché, que je mourrois pluſtoſt que de conſentir à l'épouſer.

Dans ce temps-là, Zoroaſtre, pour celebrer le jour de ma naiſſance, fit publier un Tournois, & invita par des Cartels qu'il envoya dans toutes les Cours d'Eſpagne, & de l'Afrique, les Chevaliers à venir avoüer que la Princeſſe de Fez, l'emportoit ſur toutes les Beautez de la Terre. Un défi ſi outrageant pour toutes les Princeſſes, que tant d'illuſtres Chevaliers adoroient, les obligea de ſe rendre à Fez ; & le jour du Tournois étant arrivé, le Roy, la Reine, & moy nous nous plaçâmes ſur des échaffauts couverts de riches tapis de velours bleu

brodé d'or, que l'on avoit élevez devant la place destinée pour ce divertissement. Toute la Cour superbement parée, étoit à nos pieds ; & les Juges du Camp ayant ouvert la barriere, l'on vit paroître Zoroastre couvert d'Armes d'or, enrichies aux extrêmitez d'émeraudes. Ce que l'on voyoit de sa casaque étoit de velours vert brodé d'or. Son casque étoit couvert de mille plumes vertes & couleur de rose ; il portoit à son bras un bouclier de même métail que ses Armes, où l'on avoit representé une Vénus qui me donnoit une pomme d'or, & pour Devise ces paroles : *Je luy cede.*

Aprés avoir passé devant le Roy, & nous avoir salué d'un air fier & superbe, il alla se mettre au bout de la Carriere, pour attendre ceux qui voudroient luy disputer la victoire. Il n'y fut pas un quart-d'heure, qu'un Chevalier se presenta, dont la mine haute & altiere attira les regards de

tout lemonde ; mais son bras ne répondit pas à sa démarche, & Zoroastre se fut bien-tôt defait de cet ennemi ; il fut encore le vainqueur de plusieurs autres, & il ne doutoit point d'emporter le prix, qui étoit mon portrait entouré de gros diamants ; quand un bruit confus que l'on entendit parmi le peuple, donna une attention nouvelle. Il étoit causé par un Chevalier, qui demanda d'être reçû à combatre. Dieux ! quelle vûë pour moy, & que ce jour m'a coûté de larmes ! Cet aimable Inconnu étoit armé d'une cotte d'Arme d'argent émaillé de bleu ; sa casaque étoit bleuë & argent ; une quantité de plumes de la même couleur pendoient derriere sa tête, & son Ecu argenté comme le reste de ses Armes, avoit au milieu un rubis d'une grosseur extraordinaire, taillé en cœur, & pour Devise ces mots : *Pour la plus belle.* Son cheval étoit blanc comme de la neige, & il étoit si fier de porter le

plus charmant de tous les hommes, qu'il faisoit trembler la terre sous ses pas. Toute la Cour ne pouvoit se lasser d'admirer ce bel Inconnu; mais pour moy, je vous avoüe que je n'ay jamais senti un si grand trouble, ni plus de joie que de le voir terrasser dans sa seconde carriere le terrible Zoroastre. Tout le monde s'écria qu'il meritoit le prix; & les Juges du Camp l'ayant fait descendre de cheval, le conduisirent au pied de l'échafaut du Roy, qui m'ordonna de luy donner mon portrait. Il le reçut avec un air si noble, qu'il m'en parut encore plus aimable.

Les courses étant finies, je suivis la Reine ma mere au Palais; & le soir il y eut un Bal magnifique où tous les Chevaliers se trouverent, hors Zoroastre, que son combat avoit tellement ébranlé, qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours.

L'Inconnu que nous connûmes pour le Prince de Tune, surnommé

le Chevalier du Soleil, parce qu'il avoit toujours porté cet Astre sur son Ecu, jusqu'au jour du Tournois, y vint superbement habillé. Il attira les regards de toute l'Assemblée une seconde fois; & s'il nous avoit paru le Dieu de la Guerre dans le combat, nous le prîmes pour le Dieu d'Amour dans ce nouvel ajustement. Mon cœur ne put se défendre de tant de charmes; & de quelque fierté que je voulusse m'armer, il fallut ceder à ce jeune Heros. Mes yeux firent le même effet sur son ame: tant que le Bal dura, il ne regarda que moy, & je connus avec plaisir qu'un même feu commençoit à nous bruler.

Quelques jours se passerent depuis son arrivée, sans qu'il me parlât que par ses soins & ses regards; mais une apréſdinée que j'étois seule avec mes filles dans mon appartement: Madame, me dit-il, ce cœur qui s'étoit reservé jusqu'à present pour la plus belle, a trouvé ce qu'il cherchoit; la

Princesse Zamée ne peut avoir de Rivales qui osent lui disputer le prix de la beauté: mais que j'ay lieu de craindre que ce foible hommage ne soit rejetté, & qu'elle ne me rende le plus malheureux de tous les hommes! Il est si doux, repris-je en souriant, d'emporter le prix glorieux que vous m'offrez, que vous ne devez pas apprehender d'être rebuté. Si je suis assez heureux pour que vous acceptiez mes vœux & mon amour, reprit Almanson, je vous jure, ma Princesse, que jamais Chevalier n'aura aimé plus constamment, & que je n'employerai tous les momens de ma vie qu'à vous marquer ma reconnoissance. Ne pas rebuter vos hommages, luy dis-je d'un air plus serieux, n'est pas accepter votre amour; les Princesses comme moy ne peuvent recevoir pour Chevalier que celui qui leur est offert par ceux qui ont droit de disposer de leur destinée; c'est à vous à meriter leur choix, sans atten-

dre de moy qu'une obéïſſance aveugle pour ce qu'ils voudront m'ordonner. Je vous demande pardon, Madame, me dit Almanſon, d'avoir expliqué trop favorablement vos paroles; je devois ſçavoir qu'un aveu ſi charmant doit coûter des années de peine & de ſouffrance. Seigneur, lui répondis-je en me levant pour aller chez la Reine, qui venoit de m'envoyer dire de l'aller trouver; vous dire, que vous obligiez le Roy mon pere de m'ordonner de vous écouter, c'eſt vous dire que l'on ſeroit bienaiſe d'en avoir la permiſſion; & ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous rendre heureux, c'eſt du moins tout ce que je puis faire pour vous.

J'étois ſi proche de l'appartement de la Reine quand j'achevai de parler, qu'Almanſon ne put me répondre que par une profonde reverence qu'il me fit en me quittant la main. J'entrai dans le cabinet de la Reine, avec une émotion ſur le viſage, qu'elle au-

roit aiſément remarquée;mais la nouvelle qu'elle avoit à m'apprendre, lui faiſoit trop de peine, pour lui permettre de m'examiner. Zamée, me dit-elle, le Roy, malgré tout ce que je lui ai pu dire, m'ordonne de vous diſpoſer à épouſer le Prince de Maroc dans huit jours; il lui a donné ſa parole, & tout ſe diſpoſe pour achever ce funeſte mariage.

Vous jugez bien, genereux Chevalier, que ſi j'avois apprehendé cet hymen quand je n'avois qu'une averſion ſans fondement, quel deſeſpoir il me cauſa dans un temps où mon cœur ne pouvoit trouver qu'Almanſon digne de ma tendreſſe. Je ne cachay point ma douleur à la Reine ma mere; elle me donna des ſoupirs; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit rien ſur l'eſprit de Zamut, & qu'il falloit me reſoudre d'obéïr. Aprés ces cruelles paroles je me retirai dans ma chambre, d'où j'envoyai Adelinde dire au Prince de Tune ce que je ve-

nois d'apprendre, & qu'il fiſt ce qu'il jugeroit à propos pour me conſerver à ſon amour. Ce Chevalier outré de colere, fut trouver le Roy mon pere, & lui avoüa la forte paſſion qu'il avoit pour moy. Zamut le reçut tres bien; mais il lui dit, que ſa parole étant donnée à Zoroaſtre, il ne pouvoit recevoir l'honneur qu'il me vouloit faire. Ce fut un redoublement de douleur pour mon cœur, qui fut bien ſenſible, quand Adelinde me vint dire cette cruelle réponſe. Je paſſai toute la nuit à me plaindre; & le matin j'appris que le Prince de Tune ayant fait appeller ſon Rival, aprés un combat long & ſanglant, avoit bleſſé dangereuſement Zoroaſtre, & l'avoit déſarmé; qu'il étoit auſſi un peu bleſſé à l'épaule, & qu'il s'étoit éloigné de Fez de quelques ſtades: que le Roy mon pere faiſoit panſer le Prince de Maroc avec un ſoin extrême; qu'il étoit dans une colere effroyable contre Almanzon, & qu'il

lui avoit envoyé défendre de paroître jamais à ſa Cour.

De ſi triſtes nouvelles me firent tomber preſque ſans vie dans les bras de mes femmes. La Reine étant avertie de cet accident, courut auprés de moy; & par ſes pleurs & par ſes cris me fit ouvrir les yeux: mais ce fut pour me voir dans un état ſi digne de pitié, qu'elle étoit inconſolable. Zamut vint dans ma chambre, & me trouvant toute en larmes: Je veux croire, me dit-il, que les bleſſures de Zoroaſtre cauſent votre douleur, ne pouvant m'imaginer que vous ſoyez aſſez peu inſtruite de votre devoir & de mes volontez, pour donner des pleurs au Prince de Tune. Les Dieux nous rendront le Prince de Maroc, & je veux vous le faire épouſer avant qu'il ſorte de mon Royaume, pour le punir du chagrin que nous cauſe ſa fatale valeur. Le Roy me quitta aprés ces cruelles paroles, & la Reine paſſa le reſte du jour à me conſoler.

Le ſoir elle envoya ſecrettement ſçavoir des nouvelles du Prince Almanſon, & je lui fis faire des complimens. Ce Prince charmé des bontez de la Reine, lui écrivit, pour la ſupplier de lui permettre de venir le lendemain déguiſé dans le Palais, ſes bleſſures étant tres legeres ; la Reine lui accorda cette grace, dans le deſſein de le perſuader de quitter le Royaume de Fez, de peur que le perfide Zoroaſtre ne le fiſt aſſaſſiner.

Almanſon ne manqua pas de venir à l'heure que l'on lui avoit marquée ; nous lui apprimes (aprés avoir donné un quart-d'heure aux plaintes que notre ſort nous arrachoit) qu'un Enchanteur, des amis du Prince de Maroc, l'avoit entierement guéri de ſes bleſſures ; mais que le Roy craignant un ſecond combat, le faiſoit garder dans le Palais, juſqu'à ce qu'il m'eût épouſée ; ce qui ſe devoit faire dans trois jours. La Reine, ſans lui donner le temps de parler, lui dit, que s'il

avoit de la consideration pour moy, il devoit s'éloigner de Fez, & ne pas m'exposer au chagrin mortel d'être cause de sa mort. Si la Princesse, Madame, répondit Almanson, consent d'épouser mon Rival, je ferai ce que vous me conseillez, non pour conserver ma vie; mais pour l'aller finir loin de ses yeux. Je ne consentirai jamais d'épouser Zoroastre, lui répondis-je; mais vous n'en serez pas plus heureux, puisque je ne puis me donner à vous sans l'aveu du Roy mon pere, & de la Reine. Mais si Zamut, me dit-il, vous force d'achever votre mariage, quel moyen aurez-vous pour vous en défendre? La mort, m'écriai-je, si mes pleurs ne peuvent le toucher. Ah! Madame, dit-il à la Reine, en se jettant à ses pieds, que de maux vous pouvez empêcher, si vous voulez me permettre d'enlever cette charmante Princesse! Je vous promets, foy de Chevalier, de lui mettre la Couronne de Tune sur

la tête, dés que nous y ſerons arrivez, & d'avoir toute ma vie une obéïſſance aveugle pour vos ordres. La Reine étonnée d'une propoſition ſi hardie, le refuſa avec colere; mais à la fin elle ſe laiſſa toucher à nos larmes. Almanſon penſa mourir de joie à cet heureux changement de ſa fortune; & aprés avoir proteſté à la Reine, qu'elle n'auroit jamais lieu de ſe repentir de ſes bontez, il ſe retira pour donner ordre à ſon départ.

Le lendemain, à l'heure marquée, il me vint prendre, & ce ne fut pas ſans une vive douleur, que je me ſeparai d'une ſi bonne Princeſſe: mais l'amour l'emportant ſur la nature, je ſuivis Almanſon, avec la ſeule Adelinde. A la porte du Palais nous trouvames un Ecuyer du Prince, qui nous tenoit des chevaux preſts, nous montâmes deſſus, & nous ſortimes de Fez & du Royaume, ſans avanture; mais un jour paſſant dans une ſombre Foreſt, nous entendimes

quelqu'un qui ſe plaignoit dans l'épaiſſeur du Bois. Almanſon pouſſa ſon cheval de ce côté-là, & vit une femme aſſez belle, qui paroiſſoit tres affligée: Genereux Chevalier, lui dit-elle, dés qu'elle l'apperçut, venez délivrer une Princeſſe des mains d'un Geant monſtrueux, qui la tient captive à une ſtade d'ici, dans un Château où elle ſouffre des tourmens inſuportables; les Dieux ont reſervé cette terrible avanture à votre bras; & la Fée des Grandeurs me l'a prédit. J'arrivai comme cette femme achevoit de parler, & je fis ce que je pûs pour détourner Almanſon de cette entrepriſe; mais l'envie de remporter cette victoire l'emporta ſur mes prieres; il me pria de l'attendre un moment, & partit avec cette femme.

Je le ſuivis malgré lui, & je vis que dés qu'il fut ſur les foſſez de ce Château, le pont s'abaiſſa, la porte s'ouvrit, & ce malheureux Prince étant

entré avec l'Inconnuë, le Château se referma. Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je ne vis plus Almanson; je l'appellai vainement tout le reste du jour & de la nuit; mes cris ni mes larmes n'étoient point écoutez; les prieres d'Adelinde, & de l'Ecuyer de mon cher Prince auroient été inutiles pour m'arracher de ce lieu fatal; mais à la pointe du jour un Chevalier parut à côté de moi, qui me dit, que je ne trouverois de fin aux malheurs d'Almanson & des miens, que sur les bords du Tage, & disparut aprés ces paroles. Je suivis ses ordres, je quittai ce funeste Château, où je laissois tout ce qui me pouvoit faire aimer la vie, pour venir sur les bords de ce fleuve. Il y a un an que j'y demeure, sans avoir veu l'execution des promesses de l'Inconnu. Fasse le Ciel, genereux Chevalier, que ce soit à vous à qui cette avanture soit reservée.

Qu'elle me la soit ou non, reprit

Elmedor, dés que la Princesse eut achevé de parler, je ne laisserai pas de la tenter, dés que vous m'ordonnerez de partir : trop heureux, charmante Zamée, si je puis vous rendre un Prince si accompli, & qui merite si bien votre tendresse ! Dés que le jour paroîtra, reprit la Princesse de Fez, je vous conduirai au sejour qu'habite le malheureux Almanson ; mais comme la nuit n'est pas encore avancée, allons prendre un leger repas, & quelques heures de repos dans une cabane dont j'ai fait mon palais, depuis que que j'ai perdu mon cher Prince. Elmedor n'osa refuser Zamée, & pour la premiere fois depuis la mort d'Alzayde, il se coucha dans un lit. Il n'y fut pas tranquille, ses mortelles douleurs le tenoient éveillé jusqu'à l'aurore. Honteux qu'elle le trouvât au lit, il se leva, & s'étant fait armer, & ayant sçû que la Princesse Zamée étoit preste, il fut l'aider à monter à cheval. Ils marcherent

tout le jour sans se reposer ; mais leurs chevaux ne pouvant fournir à leurs impatiences, ils s'arrêterent dans une prairie arrosée d'un ruisseau, qui faisoit un murmure agreable. Ils n'y eurent pas été une heure, qu'ils apperçûrent un Chevalier, que Zamée reconnut pour Zoroastre ; la frayeur de retomber dans ses mains lui fit jetter un cri si perçant, qu'Elmedor lui en demanda la cause ; & la Princesse lui ayant nommé le Chevalier Terrible, il remonta à cheval, & prenant son casque & sa lance des mains de son Ecuyer, il fut au-devant du Prince de Maroc, comme il venoit de reconnoître la belle Zamée. Chevalier, lui dit Elmedor, je viens d'apprendre que tu es indigne de porter ce nom, puisque tu te sers de la force pour posseder une Princesse qui ne t'aime point. Et qui es tu ? lui répondit fierement Zoroastre, qui prend le parti d'une infidelle, que je ne cherche qu'afin de la punir de ses crimes. Si

je ſuis vainqueur je te l'apprendrai, reprit le Prince de Grenade; mais ne perdons point un temps précieux, en diſcours inutiles. En diſant cela, Elmedor lui porta un coup de lance, qui ne fit que l'ébranler dans les arçons, & celle de Zoroaſtre s'étant rompuë contre la cotte d'Arme de ſon ennemi, ils commencerent à faire briller leurs funeſtes épées. Zamée tremblante pour ſon défenſeur, faiſoit des vœux au Ciel, pour qu'il ne perît point dans ce combat. Elle fut bientôt hors de crainte. Zoroaſtre percé de coups, tomba aux pieds de l'invincible Chevalier de la Funeſte Epée. Zamée courut au Prince, & lui demanda s'il n'étoit point bleſſé; & voyant couler ſon ſang d'une playe qu'il avoit au bras droit, elle l'arrêta de ſes belles mains; & ce qu'elle venoit de lui voir faire, lui fit eſperer qu'il délivreroit bien-tôt ſon cher Almanſon.

L'on laiſſa le ſoin à l'Ecuyer du

Prince de Maroc, du corps de ſon Maitre; & la Princeſſe avant que de partir, voulut apprendre des nouvelles de la Reine ſa mere, & ce que le Roy ſon pere diſoit de ſa fuite.

Quand on ſçut votre départ, Madame, lui dit l'Ecuyer, le Roy ne doutant point que la Reine ne fût de votre intelligence, par l'averſion qu'elle avoit toujours eu pour le Prince mon Maître, la fit priſoniere dans ſon appartement, & la maltraita beaucoup, pour lui faire dire où vous étiez allée avec le Prince de Tune. Mais cette vertueuſe Princeſſe voyant qu'elle ne pouvoit cacher que vous n'euſſiez ſuivi Almanſon; & aïant peur que l'on n'envoyât ſur vos traces, dit que vous étiez allée chercher un azile chez la Reine de Grenade votre tante. Zamut la crut, & envoya ſur le chemin de Grenade, pour vous ramener à Fez, où il vous deſtinoit les tourmens les plus cruels. Zotoaſtre au deſeſpoir de votre fuite, partit de Fez,

Fez, ſans attendre le retour de ceux que l'on avoit envoyez aprés vous; & depuis un an nous avons parcouru toutes les Eſpagnes plus d'une fois; enfin ſon mauvais deſtin l'a conduit dans cette prairie, où cet invincible Chevalier lui vient de faire trouver la fin de ſes malheurs.

La Princeſſe de Fez n'entendit pas ſans verſer des larmes, les chagrins qu'elle cauſoit à la Reine ſa mere; mais le Prince l'ayant aſſurée qu'il la remettroit bien-tôt en état de la revoïr avec ſon cher Almanſon, elle remonta à cheval, & commença à marcher. L'agitation du cheval fit ſaigner la bleſſure d'Elmedor; Zamée étancha ſon ſang avec une herbe qu'elle appliqua ſur ſa playe, & le contraignit de s'arrêter dans un Bourg qu'ils rencontrerent ſur leur chemin. L'Ecuyer du Prince y fut chercher un Chirurgien, qui aprés avoir viſité la bleſſure, lui dit, qu'il falloit garder le lit au moins trois

jours, quoique la playe fût fort legere; la Princesse eut toutes les peines du monde d'obtenir du Chevalier, qu'il prît ce peu de repos ; & le voulant laisser mettre au lit, elle se retira dans une autre chambre, où elle passa la nuit. Le lendemain ayant sçû que le Prince dormoit d'un sommeil tranquille, elle ne sortit de sa chambre que quand elle apprit qu'il étoit éveillé, & s'étant informée de l'état de sa santé: Elle n'est que trop bonne pour un malheureux, Madame, lui dit-il ; & Alzayde me l'est venu reprocher dans ce moment de sommeil que la perte du sang que j'ay faite m'a causé: je l'ai vûë cette admirable personne, dans une chambre duChâteau où est Almanson, à ce qui m'a paru dans mon songe, couverte d'un voile de gaze noire, me reprocher le peu de soin que j'avois de la retirer du tombeau, & de la venger. J'ai voulu me jetter à ses pieds, & lui dire que le serment que j'avois fait de punir ses

ennemis, m'empêchoit de la ſuivre, & que je n'avois pas perdu un moment pour les chercher ; mais l'effort que j'ay fait pour embraſſer ſes genoux, m'a reveillé. Ce ſonge, reprit la Princeſſe de Fez, me paroiſt myſterieux ; Alzayde n'eſt point morte, elle habite ſans doute la même priſon que mon cher Prince. Ah ! Madame, lui dit Elmedor, en verſant quelques larmes, je ne puis douter de Talmut mon Ecuyer, qui l'a vûë expirante, & qui m'a annoncé ſes dernieres volontez. Si je ſçavois votre hiſtoire, reprit la Princeſſe, & que vous euſſiez la même confiance en moy que j'ai eu pour vous, je vous parlerois avec plus d'aſſurance, & Talmut pourroit m'en faire le recit pendant que l'on panſeroit votre bleſſure. Elmedor ne put refuſer à Zamée ce qu'elle lui demandoit ; & le Chirurgien étant entré, elle ſortit avec l'Ecuyer, & Adelinde, ordonnant à celui d'Almanſon de ne point quitter le Prince.

Elle fut dans un petit Bois qui étoit derriere la maiſon ; & ayant cherché un endroit où elle fût à l'ombre du Soleil, elle s'aſſit ſur l'herbe, & Talmut s'étant mis à ſes pieds avec Adelinde, il commença l'hiſtoire de ſon Maître en ces termes.

HISTOIRE Du Prince Elmedor de Grenade, & de la Princeſſe Alzayde.

VOus ſçavez ſans doute, Madame, dit Talmut, que mon Maître eſt fils du Roy de Grenade, & de la Reine Ermendine, dont la beauté & la vertu font les délices de la Cour de Grenade. Le Prince fut nommé Elmedor ; & depuis, par ſes glorieux Exploits, le Chevalier de la Funeſte Epée. Il commença d'être connu ſous ce nom à la guerre que le Roy ſon pere eut contre les Mores Caſtillans, où il fit des choſes ſi au-

deſſus de la valeur ordinaire, qu'il fut regardé comme l'auteur de la paix que ces peuples furent contraints de nous demander.

Aprés cette victoire il demanda permiſſion au Roy ſon pere, d'aller voyager inconnu dans toutes les Eſpagnes; le Roy le lui accorda, mais la Reine, qui l'aimoit avec tendreſſe, s'y oppoſa fortement, parce qu'un Magicien de ſes amis, nommé Zamat, lui avoit dit, que le Prince courroit de grands dangers dans ce voyage; mais pour l'en garantir il donna à la Reine une bague enchantée, qui avoit le pouvoir de détruire tous les enchantemens, quand on mettoit le pointe d'un cœur de rubis qui y étoit enchâſſé, en haut. La Reine voyant qu'elle ne pouvoit empêcher ſon fils de partir, lui donna la bague, & lui fit promettre de la porter toujours de la maniere que l'Enchanteur lui diſoit. Elmedor le lui promit, & ſortit de Grenade, ſuivi de moi ſeulement.

Aprés avoir passé un an à voir toutes les Cours, nous arrivâmes à Leon le jour d'une Course de Chevaux, dont la Princesse Alzayde, fille du Roy de Leon, donnoit le prix, qui étoit une épée garnie de rubis d'un fort grand prix ; mon Prince l'emporta avec une adresse qui lui attira les regards de toute la Cour ; & il le fut prendre des mains de la charmante Alzayde. Si je ne vous avois pas vû, Madame, continua l'Ecuyer, je dirois que la Princesse de Leon étoit la plus belle personne de toutes les Espagnes : jamais tant de majesté n'a été accompagnée de tant de douceur. Ses cheveux qui étoient d'un brun argenté, donnoient un éclat surprenant à son teint, dont les couleurs vives & separées ne pouvoient ceder qu'au brillant de ses yeux ; enfin tous les charmes de la beauté se trouvoient répandus dans toute sa personne.

Elmedor enchanté de tant d'attraits, demeura quelque temps hors

de lui-même ; & si le Roy, à qui l'on avoit dit son nom, ne l'eût obligé de répondre au compliment qu'il lui fit, de long-temps il ne seroit sorti de la douce rêverie qui l'occupoit.

Les Courses finies l'on retourna au Palais ; & le Roy ayant contraint mon Prince de prendre un appartement auprés du sien, il y fut changer d'habit, & revint passer la soirée chez la Reine, où il eut le bonheur d'entretenir sa Princesse plus de deux heures. Que de graces nouvelles il découvrit dans cette conversation ! Son esprit surpassoit encore sa beauté, & une douceur accompagnée d'une severe modestie regnoit dans toutes ses actions, qui en inspirant un violent amour, défendoit de s'en plaindre. Elmedor ne ressentit que trop ce pouvoir tyranique, & il se retira à son appartement le plus amoureux de tous les hommes. Tous les jours suivans ne servirent qu'à redoubler ses chaînes, & à les rendre plus fortes

que la mort; le temps ne nous l'a que trop fait connoître.

J'ay ſçû d'une fille de la Princeſſe, nommée Sanchée, pour qui j'ai eu quelque paſſion, que cette admirable perſonne ſentit pour le Prince un tendre penchant, qu'elle combatit en vain, & que quelque ſévere que fût ſa vertu, elle ne fut point fâchée de voir que ſes beaux yeux en avoient fait la conquête; mais elle cachoit ſi bien ſes ſentimens, qu'Elmedor ne lui voyant qu'une civilité modeſte, doutoit ſi elle connoiſſoit qu'il l'adoroit. Divine Alzayde, diſoit-il quelquefois tout bas, en la regardant, eſt-il poſſible que mes ſoupirs & mes regards languiſſans, ne vous apprennent pas que je ſuis le plus amoureux de tous ceux qui vous ſervent? un feu ſi pur pourroit-il vous offenſer? Dans ces momens il étoit preſt de lui declarer ſon amour; mais le reſpect, & la crainte d'être banni par cette aimable Princeſſe, le retenoit. Dans

ce temps-là le Prince des Asturiens declara la guerre au Roy de Leon ; ce Prince, pour n'être point surpris par son ennemi, assembla ses troupes, & s'étant mis à leur teste, marcha sur la frontiere avec Elmedor, qui voulut l'accompagner. Il ne put prendre congé de la Princesse qu'en presence de la Reine. Elle avoit craint de n'être pas maîtresse de lui cacher le chagrin qu'elle avoit de le voir partir pour une guerre qui devoit être sanglante. Il fut vivement touché de ne pouvoir lui dire que ce n'étoit que pour lui marquer que tous ses jours lui étoient consacrez, qu'il alloit combatre les ennemis du Roy son pere. Quand nous fumes arrivez au rendez-vous de l'Armée, le Roy de Leon voulut en donner le commandement sous lui au Prince de Grenade ; mais il le refusa, en lui disant, qu'il ne vouloit que l'honneur de combattre à ses côtez.

Nous fumes quelque temps sans

trouver l'occaſion favorable de donner la bataille ; mais enfin le Prince des Aſtruriens, qui étoit plus fort que nous, nous la preſenta ; elle fut terrible pour les deux partis, & la victoire ſembloit ſe declarer pour les ennemis ; mais mon Prince fit changer le combat de face, en donnant la mort au Prince des Aſtruriens. Ses troupes, au lieu de chercher à le venger, ne ſongerent qu'à fuir, & laiſſerent le champ de bataille couvert de mourans & de morts.

La campagne finit par cette victoire ; les ennemis ſe retirerent ſur leur frontiere ; & le Roi, aprés avoir donné mille loüanges à mon Maître, s'en retourna à Leon.

La Reine & la Princeſſe vinrent au-devant de nous. Tous les chemins étoient pleins de peuple, qui diſoit tout haut, que pour voir le Roy de Leon maître d'une partie des Eſpagnes, il falloit unir le Prince de Grenade & la Princeſſe Alzayde. Elme-

dor trouvant l'occaſion favorable pour parler de ſon amour, s'approcha du chariot d'Alzayde, qui n'avoit avec elle que Sanchée. Madame, lui dit-il, les Dieux quelquefois s'expliquent par la bouche des peuples. Oſerois-je prétendre que cet oracle ne feroit pas le malheur de la divine Alzayde? Mon cœur que ſes premiers regards ont enflammé de la plus reſpectueuſe paſſion qu'ils feront jamais naître, n'attend depuis ce fatal moment, pour ſe faire connoître, qu'il le puiſſe ſans vous déplaire; c'eſt à vous, charmante Princeſſe, de condamner mon amour à un ſilence éternel, ou de me permettre de me dire votre Chevalier. Seigneur, reprit Alzayde en rougiſſant, ſi les Dieux veulent unir la Couronne de Leon à celle de Grenade, en vain je voudrois l'empêcher; mais ſouffrez que j'attende qu'ils s'expliquent par des voix moins tumultueuſes: laiſſez-moi douter juſqu'à ce moment de leurs

profonds decrets, & ne me contraignez pas d'oublier que nous vous devons la victoire, pour ne me souvenir que de l'offense que vous me faites, en me parlant d'un amour que je ne dois écouter que par les ordres du Roy & de la Reine ma mere. S'il ne falloit que les ordres de ces personnes sacrées, lui répondit le Prince, j'aurois lieu de croire qu'ils ne me seroient pas contraires. Mais si, comme je n'en puis douter, Madame, j'ai le malheur de vous déplaire, je sçaurai punir ce cœur temeraire, trop rempli d'un feu coupable, puisqu'il est désavoüé de celle qui l'a fait naître. Le Roi, qui s'approcha du Chariot d'Alzayde, l'empêcha de répondre à Elmedor; mais quelque contrainte qu'elle se fist pour cacher le tendre penchant qu'elle avoit pour lui, elle lui fit signe de se retirer, avec un regard si tendre, qu'il oublia ce qu'elle lui avoit dit de trop severe.

Depuis ce jour Elmedor commen-

ça d'eſperer de n'être pas indifferent à la Princeſſe. Il redoubla ſes ſoins & ſon amour, avec un reſpect ſi touchant, que la belle Alzayde lui avoüa que ſi le Roi ſon pere approuvoit ſa paſſion, elle ne lui ſeroit pas contraire.

Dans ce temps-là, Madame, continua l'Ecuyer, le Cartel du Prince de Maroc fut apporté à la Cour; & mon Maître demanda la permiſſion au Roi & à la Princeſſe, d'aller combattre pour ſoûtenir ſes charmes. Alzayde le refuſa, par une modeſtie qui la rendoit encore plus digne du ſoin qu'Elmedor vouloit prendre de lui faire remporter la victoire; mais le Roi, qui l'aimoit avec tendreſſe, & qui n'étoit point fâché de l'attachement que le Prince de Grenade avoit pour ſa fille, lui permit de combattre, & de ſe dire ſon Chevalier, & obligea la Princeſſe de lui donner une écharpe qu'elle portoit ce jour-là, pour pendre l'épée qu'elle lui avoit

donnée à la Courſe de Chevaux, quand nous arrivâmes à Leon. La Princeſſe obéït avec une rougeur ſi obligeante, que mon Prince crut qu'avec ces marques de ſon bonheur il vaincroit Zoroaſtre, & tous les Chevaliers de la terre; & prenant congé du Roi, de la Reine, & d'Alzayde, nous primes le chemin de Fez.

Nous marchâmes les premieres journées de notre voïage ſans avantures; mais étant arrivez ſur le bord d'une riviere qu'il falloit paſſer pour entrer dans l'Afrique, nous attendîmes quelque temps des batteaux de peſcheurs qui peſchoient ſouvent dans cet endroit; enfin nous en vimes aborder un, & Elmedor lui aïant dit qu'il avoit affaire de l'autre côté du Fleuve, nous entrâmes dans ſon batteau. Mais, Madame, nous n'eumes pas pris le courant de l'eau, que nous tombâmes dans un aſſoupiſſement dont nous ne pûmes nous garantir.

A notre réveil nous nous trouvâmes dans un Palais magnifique, basti dans une Isle de la Mer d'Afrique. Tout ce que l'on peut souhaitter pour rendre un lieu enchanté, se trouvoit dans celui-là, soit pour la grandeur des bastimens, la somptuosité des meubles, ou la beauté des jardins, & la quantité des jets d'eau, qui par des figures differentes remplissoient des canaux de marbre & de porphyre. Les Bois, par leur aimable fraîcheur, mettoient à couvert du Soleil, les allées de jasmins, d'orangers & de grenadiers, où les oiseaux de mille plumages differens faisoient un concert qui enchantoit le cœur & les oreilles ; enfin un printemps éternel qui regnoit toujours dans cet aimable séjour, le rendoit celui des Dieux. Elmedor fut surpris de se voir dans un si beau Palais, & il étoit dans cette premiere surprise que causent les choses extraordinaires, quand il vit entrer une jeune & belle personne, suivie de plusieurs Nym-

phes, toutes plus aimables les unes que les autres. Elmedor, lui dit la Dame, les Dieux, à qui la vie des Heros comme vous eſt chere, m'ont fait connoiſtre que le Tournois de Fez vous devoit être fatal. Ne me veüillez point de mal de vous avoir éloigné de ce lieu funeſte à vos jours. L'on ne peut diſputer le prix de la beauté à la belle Alzayde, & le Cartel de Zoroaſtre ne détruira point ſes charmes. Dés que le temps de ce dangereux divertiſſement ſera paſſé, le même batteau qui vous a conduit dans ce Palais, vous ramenera par un chemin beaucoup plus court auprés de la charmante Princeſſe de Leon, ſi vous ne trouvez rien ici qui puiſſe vous arrêter. Rien ne peut m'arrêter loin de ma Princeſſe, interrompit le Prince emporté par ſa paſſion; & quoique je voye ici tout ce que la Nature a de plus parfait, les Dieux m'auroient fait plus de plaiſir de me laiſſer mourir en combattant pour

ſoûtenir les charmes de la divine Alzayde, que de me faire languir loin de ſes beaux yeux. Le temps, reprit la Dame, en lui preſentant la main pour deſcendre dans les jardins, vous fera peut-être changer de ſentiment.

Aprés avoir fait quelques tours dans un Parterre où ſe voyoient les plus belles ſtatuës du monde; elle lui propoſa de courre contre une de ſes Nymphes, dans grande allée d'orangers; lui diſant que tous les Chevaliers que la Fortune conduiſoit ſur ſes terres, étoient obligez d'eſſayer leur legereté avec Liriope (c'étoit ainſi que la Nymphe ſe nommoit.) Elmedor ne voulut pas ſe diſpenſer de cette badine coûtume, dont il ne ſçavoit pas le myſtere. Il partit en même temps que la Nymphe, & fut à la fin de l'allée plus de vingt pas devant elle; mais il ſe trouva ſi échauffé de l'exercice qu'il venoit de faire, qu'il but beaucoup de l'eau d'une fontaine qui ſervoit

de but aux Coureurs, quoique ſa couleur fût noirâtre, & tres-déſagreable au gouſt. Il n'eut pas avalé de cette eau, qu'il crut n'être jamais ſorti de ces lieux depuis qu'il voyoit la lumiere. Alzayde ſe trouva effacée de ſon cœur ; & ſa paſſion n'étant pas moins forte, ſans ſe ſouvenir de celle qui l'avoit fait naître, il crut que la Fée Deſirée en étoit l'objet ; & s'approchant avec empreſſement, il reçut les complimens qu'elle lui fit, d'avoir vaincu Liriope, avec un air ſi tendre, qu'elle s'aplaudit en elle-même, d'avoir ſi bien réüſſi.

La nuit étant venuë, nous retournâmes au Palais, où l'on ſervit un ſouper delicieux. Aprés être ſorti de table, l'on paſſa la ſoirée à écouter un concert charmant ; & l'heure de ſe retirer étant venuë, l'on conduiſit le Prince dans ſon appartement, où, ſans ſonger à la belle Alzayde, il dormit tranquillement toute la nuit.

J'ai ſçû depuis, que la fontaine enchantée qui avoit fait un ſi prodigieux changement dans Elmedor, tiroit ſa ſource du Fleuve Stix ; & que la Fée, par un charme extraordinaire, avoit ajouté à ſa vertu naturelle, celle de ſe rendre l'objet de l'amour du Chevalier. Je ſçû encore par une de ſes Nymphes, qui eut quelque bonté pour moi, que Deſirée ayant un jour paſſé à Leon, pour aller cueillir des herbes ſur les montagnes qui entourent ce Royaume, avoit vû le Prince de Grenade ; qu'elle avoit conçû pour lui une tendreſſe ſi violente, qu'elle avoit reſolu de l'attirer dans ſon Iſle ; que l'occaſion du Tournois lui avoit paru favorable ; & qu'elle nous avoit envoyé ce bateau fatal, qui nous avoit conduit dans ſon Palais.

Cependant le Prince charmé des bontez de la Fée, paſſoit les plus heureux momens du monde. Rien ne s'oppoſoit à ſes deſirs ; tout le prévenoit, & la Fée par mille divertiſſe-

mens nouveaux l'amuſoit agreablement. Tantôt dans de petits chars d'ébeine traînez par des licornes plus blanches que la neige, ces deux Amans accompagnez de Nymphes parées d'habits galans, alloient ſe promener ſur le bord de la Mer, & les poiſſons de ce terrible élement ſe venoient rendre dans les filets que le Prince leur tendoit, forcez d'obéïr aux enchantemens de Deſirée. D'autres fois montez ſur des chevaux, dont la legereté égaloit celle des dains, ils couroient aprés les bêtes les plus cruelles, qui ſans pouvoir éviter le trait fatal qu'Elmedor leur lançoit, venoient tomber à ſes pieds. Enfin, goûtant des plaiſirs plus tranquilles, ils s'amuſoient à voir danſer les Nymphes & les Faunes ſur une herbe fraiſche & parſemée de fleurs; mais plus ſouvent encore, contens de s'expliquer leur tendreſſe, ſans autre témoin que leur amour, ils paſſoient les journées entieres dans les

endroits du Bois les plus ſombres, & les plus reculez du commerce des hommes.

Un jour que le Prince impatient de voir ſa belle Fée, qu'il n'avoit point trouvée dans ſon appartement, fut la chercher dans un cabinet de mirthe, où elle alloit ſouvent, il fut abordé par un homme qui avoit un air ſi majeſtueux, qu'il lui imprima du reſpect & de la crainte. Que fais-tu, malheureux Elmedor? lui dit cet Inconnu. Tu languis dans une molle oiſiveté, pendant que le cruel Aſmonade ayant conquis le Royaume de Leon, tient ta Princeſſe captive. Ne te ſouvient-il plus de l'amour que tu as jurée à la divine Alzayde? Vois ſi ta Fée a rien qui approche de ſa beauté. En diſant ces paroles, il lui donna ſon portrait; & Elmedor honteux de ces reproches, & frappé de ces traits, qu'il avoit ſi long-temps adorez, demeura quelque temps hors de lui-même. Sors de l'enchantement

qui te rend esclave, continua l'Inconnu. Pourquoi as tu oublié de te servir de la bague que la Reine ta mere te donna en sortant de Grenade ? mets-là du côté qu'elle porte sa fatalité, & tu verras sa divine vertu.

Elmedor s'étant reconnu au discours que faisoit l'Enchanteur Zamat, regarda à son doigt, & vit que son anneau avoit la pointe en bas. Il suivit le conseil de ce sage Magicien, & se retrouva tel qu'il étoit à Leon. Il rougit de colere des momens qu'il avoit donnez à la Fée Desirée ; & voulant demander à Zamat comment il feroit pour sortir de cette Isle, il ne le trouva plus. Pressé d'aller secourir sa Princesse, il courut au Palais, & m'ordonna de preparer ses chevaux. Comme il fut prest de partir, la Fée avertie de son dessein, vint pour l'arrêter ; mais sans être touché de ses plaintes, ni de ses pleurs, nous sortimes de son Palais, & de l'Isle enchantée.

Nous trouvâmes un Vaiſſeau dans le Port, preſt à faire voile pour paſſer le trajet de mer qui la ſeparoit de la Terre ferme ; & remontant à cheval, nous continuames notre voyage. Un matin, comme nous ſortions d'une ſombre Foreſt, nous vimes venir à nous un Chevalier armé de toutes pieces, monté ſur un ſuperbe courſier, qui vint aborder le Prince. Elmedor, lui dit-il, je ſuis le Chevalier Vengeur des infidelitez. Celle que tu as faite à la Fée Deſirée ne ſe peut reparer que par ta mort. Je ſuis ſon frere, auſſi ſçavant qu'elle dans les enchantemens ; mais me croyant aſſez fort par ma valeur, pour te faire repentir du tort que tu lui as fait, je ne me veux ſervir que de mon épée. Voyons donc ſi elle eſt auſſi dangereuſe que tes charmes, reprit Elmedor, en tirant la ſienne, & ſi je ſçaurai auſſi-bien trouver l'endroit mortel des Enchanteurs, que celui des autres Chevaliers. En diſant ces pa-

roles, il fit faire un demi tour à son cheval, & vint fondre sur le Chevalier avec une valeur étonnante; leur combat fut terrible; & le Prince voyant couler son sang avec abondance, redoubla sa fureur, & jetta par terre son ennemi; & lui mettant le pied sur la gorge: Avoüé, lui dit-il, que tes enchantemens t'auroient mieux servi que ton épée. J'avoüerai, dit le Chevalier, que tu es plus heureux que moy, & que ma vie est dans tes mains. Va, lui dit Elmedor, je te la donne, pour m'acquitter de ce que je dois à Desirée; & l'aidant à se relever, & à monter à cheval, il le laissa plein de honte & de dépit. Cependant nous fumes contraints de nous arrêter aux premieres habitations que nous trouvâmes, pour étancher le sang des blessures du Prince; & le faisant mettre au lit malgré l'envie qu'il avoit de voir la Princesse, je fus chercher un Chirurgien, qui me dit que ses playes étoient tres-dangereuses,

reuſes. Je vous avoüe, Madame, que cette nouvelle me toucha ſenſiblement ; mais les Dieux qui reſervoient ce malheureux Prince à de plus mortels chagrins que la mort, nous donnerent un ſecours à quoy je ne m'attendois pas.

Pendant que l'on ſondoit les bleſſures d'Elmedor, le maiſtre de la cabanne arriva : il s'approcha de mon cher Prince, & ayant vû l'état des playes, il ſortit ; & revenant un moment aprés, ſes mains pleines d'herbes, les pila ; & ayant appliqué une compreſſe trempée dans le jus qu'il en avoit tiré, ſur ſes bleſſures, il aſſura mon Maître que dans deux jours il ſeroit guéri parfaitement

Ce que le Berger avoit dit ſe trouva veritable ; le Prince aprés avoir recompenſé ſon hoſte charitable, prit le chemin de Leon, & nous apprimes d'un homme de qualité que nous rencontrames, tous les changemens qui étoient arrivez dans ce Royau-

me pendant nôtre abſence.

Aſmonade Prince de l'Eſtramadure, Magicien cruel & méchant, étoit devenu amoureux de la Princeſſe ; il l'avoit demandée au Roy ; mais ce bon Prince ne voulut pas lui ſacrifier ſa fille. Pour s'en venger il vint aſſieger Leon; & la trouvant ſans défenſe, il s'en rendit le maître, & fit mourir le Roi & la Reine. Pour la Princeſſe, il la fit garder dans le Palais, & par des ſoins & des preſens il prétendoit lui faire oublier ſes crimes. Mais cette genereuſe Princeſſe mépriſant les marques de ſon amour, comme ceux de ſa haine, paſſoit des jours bien malheureux. Nous apprimes encore, qu'Alzayde depuis quinze jours étoit tombée malade, & que le perfide Aſmonade n'en paroiſſoit pas plus allarmé. Des nouvelles ſi triſtes firent un effet ſi terrible ſur le cœur d'Elmedor, qu'il tomba évanoüi. Ses playes ſe r'ouvrirent, avec une groſſe ſiévre, qui le mit au bord du tom-

beau. L'inquietude qu'il avoit du mal de sa Princesse, m'obligea d'aller à Leon. Je trouvai le Palais plein de confusion. Les portes n'en étoient plus gardées ; & je montai à l'appartement d'Alzayde, sans que personne me reconnût. J'entrai dans sa chambre. Mais, Dieux ! dans quel état la trouvai-je ? Les couleurs de la mort étoient peintes sur son visage. Ses yeux à demi fermez, & sa bouche entr'ouverte, paroissoient ne plus donner de marque de vie. Je fus percé d'une si vive douleur, que je poussai un cri dont je ne fus pas maistre. Sanchée, qui étoit toute en pleurs auprés de cette Belle mourante, tourna la teste ; & m'étant approché : Sanchée, lui dis-je, ne me reconnoissez-vous plus ? Ah ! Talmut, me dit-elle, que le Prince de Grenade est heureux d'être mort, s'il aimoit toujours cette infortunée Princesse ! Mon Prince n'est point mort, lui répondis-je ; & il seroit ici, sans le mal d'Alzayde, qui

l'a réduit dans un tres-grand danger de ſa vie. Juſte Ciel ! s'écria Sanchée; quelle fatalité eſt attachée à la malheureuſe Maiſon de Leon ! La Princeſſe, continua cette fille, avoit trouvé dans ſon grand courage de quoy braver toutes les cruautez d'Aſmonade ; mais elle n'a pû reſiſter à la perte d'Elmedor, que ce Perfide lui a dit avoir tué dans un combat particulier. Depuis ce moment, elle n'a plus eu de part à la vie. En vain je la conjure de me donner quelque ſigne qu'elle me connoiſt encore ; je n'en puis tirer que de profonds ſoupirs. Aſmonade tranquille dans notre deſeſpoir, nous témoigne une maligne joye, qui redouble notre douleur. Mais eſſayons ſi la nouvelle que vous venez de m'annoncer pourroit la rappeller à la vie : Approchez-vous, me dit-elle encore, & parlez-lui de la part du Prince. Madame, dis-je à la Princeſſe, en prenant une de ſes belles mains, que je preſſai pour la

réveiller, Elmedor n'eſt point mort ; il ne reſpire que pour vous, voulez-vous l'abandonner ? A ce nom ſi cher Alzayde ouvrit les yeux, & les tournant de mon côté, elle chercha à me connoître. Madame, continuai-je, je ſuis Talmut, que le Prince de Grenade vous envoye, pour lui faire ſçavoir comment il pourra vous aſſurer de ſa tres-reſpectueuſe paſſion. Talmut, me dit-elle, je n'ay plus de part à la vie ; mais dites à votre Maiſtre, que comme je meurs pour lui, je veux qu'il vive pour me venger. En achevant ces paroles, qu'à peine avois-je pû entendre, elle retomba dans une foibleſſe ; & Aſmonade étant entré, je me retirai. Mais je ne fus pas ſur l'eſcalier, que j'entendis crier : *La Princeſſe eſt morte.* Pénétré de douleur, je retournai auprés du Prince, & n'oſant lui dire la verité, je lui dis qu'Alzayde ſe portoit mieux. Mais connoiſſant ſur mon viſage les traces des pleurs que j'avois verſé, il ne

douta point de ſon malheur.

Tout ce que la fureur peut faire dire & penſer, ce malheureux Prince le dit & le penſa ; & ſi je ne lui avois dit les ordres de la Princeſſe mourante ; il n'auroit pas ſurvécu à cette admirable perſonne. Ouy, trop infortunée Alzayde, diſoit-il, vous ſerez vengée, j'en jure par tout l'amour que j'ai pour votre chere Ombre. Je ne conſerverai ma vie que juſqu'au moment que j'aurai appaiſé vos Manes irritées.

Depuis qu'il eut pris cette reſolution, forcé de prendre ſoin de ſa ſanté, pour mourir plutôt, il fut en état de quitter le lit au bout de quinze jours ; & ayant encore donné quelque temps pour ſoutenir les fatigues du cheval, il me renvoya à Leon, pour ſçavoir ce qu'on avoit fait du corps de ſa Princeſſe, & où étoit Aſmonade. Je ne pûs rien apprendre de ce qu'il ſouhaittoit, que du peuple, qui me dit que le Tyran

avoit fait emporter le corps d'Alzayde avec lui; que Sanchée ne l'avoit pas voulu quitter, & que le Palais étoit fermé. Ce fut en vain que je voulus en sçavoir davantage, je fus contraint d'aller dire à Elmedor, qu'Asmonade n'étoit plus à Leon; ce fut un redoublement de chagrin pour ce Prince infortuné. Mais étant resolu de le chercher jusqu'au bout du monde, nous partimes pour l'Estramadure, croyant que ce Perfide, de peur que le Peuple ne se soulevât à la vûë du corps de leur Princesse, étoit allé lui donner un tombeau dans une terre étrangere; mais nous ne l'y trouvames pas.

Depuis ce jour-là l'infortuné Elmedor a parcouru toutes les Espagnes sans trouver son ennemi, quelque soin que nous nous soyons donnez; & depuis un an mon Prince passe les nuits dans les Forests, & les jours dans les lieux où il espere satisfaire sa vengeance.

Je ne croyois pas, dit la Princesse Zamée, aprés que l'Ecuyer eut fini son histoire, être sensible à d'autres malheurs qu'à ceux qui m'accablent; mais ceux du Prince de Grenade m'ont touché vivement. Retournons auprés de lui, pour le soulager par la part qu'il nous verra prendre à sa douleur. En même temps la Princesse se leva; & rentrant dans la chambre d'Elmedor: Seigneur, lui dit-elle, vous n'êtes pas seul qui donnez des larmes à vos infortunes; ils en ont arraché de mes yeux. Je devrois vous dire, Madame, reprit le Prince, que la compassion d'une grande Princesse comme vous, adoucit mes maux. Mais, aimable Zamée, ils sont d'une nature à ne pouvoir être soulagez que par la mort. J'espere une fin plus heureuse, reprit la Princesse de Fez, depuis que j'ai sçû votre histoire. Je ne doute plus que l'admirable Alzayde ne soit vivante. Asmonade craignant votre presence, & sçachant

votre retour, a ſans doute enlevé la Princeſſe de Leon dans cet évanoüiſſement qui la fit croire morte à votre Ecuyer. Le ſoin qu'il prend de ſe cacher n'en peut laiſſer douter; & comme je vous le diſois ce matin, il la tient priſonniere dans ce fatal Château, d'où vous devez tirer le malheureux Prince de Tune. C'eſt ce que l'Enchanteur Zamat vous a voulu faire entendre par le ſonge que vous avez fait, & nous n'avons beſoin, pour finir toutes nos infortunes, que de votre ſanté, & de cette merveilleuſe bague dont il vous fit preſent. Helas! Madame, reprit le Prince, ſi notre bonheur n'eſt fondé que ſur ce fatal anneau, qu'il eſt incertain! Je l'ai perdu dans le combat du Chevalier Vengeur, & les Deſtins m'ont privé de ce ſecours magique. Votre valeur, reprit la Princeſſe, nous tiendra lieu de tout; ſongez ſeulement à vous guérir. Aprés ces paroles, Zamée craignant de le faire trop parler, ſe retira.

Le lendemain elle fut se promener dans le petit Bois dont j'ai parlé, accompagnée d'Adelinde & de son Ecuyer. Elle s'y promena quelque temps; mais le Soleil l'ayant contrainte de chercher de l'ombre, elle fut s'asseoir au même endroit où l'Ecuyer d'Elmedor lui avoit conté son histoire. Elle n'y eut pas été un moment, qu'elle entendit une personne qui parloit assez haut. J'avouë, Madame, disoit cette Inconnuë, que l'inconstance du Prince Alinzor mérite toute votre haine; mais je voudrois qu'elle fût plus moderée, & que retournant dans les Canaries.... Non Phenice, reprit un autre personne, n'espere pas que je revoye les heureuses Isles des Canaries; que je n'aye puni l'infidelité du Prince de Numidie. La Fée des Grandeurs m'a prédit que je trouverois la fin de mes peines dans le Royaume de Grenade. Nous n'en sommes pas éloignées. Je n'en partirai point que je n'aye lavé

dans ſon ſang l'injure mortelle qu'il m'a faite.

Zamée curieuſe de voir cette Inconnuë, dont le ſon de la voix avoit quelque choſe de touchant, ſe leva ; & s'avançant, elle vit deux jeunes Chevaliers aſſis ſur l'herbe. La Princeſſe de Fez ſe doutant bien, par ce qu'elle venoit d'entendre, du ſujet qui obligeoit cette Inconnuë de cacher ſon ſexe, fut à elle les bras ouverts, charmée de ſa beauté & de ſa jeuneſſe. Charmante Princeſſe, lui dit-elle, ne ſoyez point fâchée que le hazard m'ait fait connoître que je puis vous donner des preuves auſſi tendres de l'amitié que l'on ne ſe peut empêcher d'avoir pour vous, dés qu'on vous a vûë un moment. Je ſuis une infortunée, continua Zamée, accoûtumée à plaindre mes malheurs. Plaignons-nous enſemble pour les ſoulager. Quelque raiſon, reprit la Princeſſe des Canaries, que j'aye d'être fâchée d'avoir été connuë, je

ne puis l'être d'une rencontre si heureuse, & le bonheur de coûter quelques pleurs à une personne comme vous, peut adoucir bien des maux. Mais celui dont apparemment vous m'avez entendu plaindre, est si outrageant, qu'il n'y a que la mort de celui qui me l'a fait, qui puisse le guérir. La mort d'un ennemi qui nous a été cher, reprit Zamée, & qui souvent nous l'est encore, quoique nous ne le croyions pas, n'est pas toujours un remede assuré. Mais, ma Princesse, continua-t-elle, il n'est pas temps de disputer sur votre vengeance; quand quelques jours de connoissance m'auront attiré votre amitié, je pourrai vous faire convenir de ce que je vous dis. Songeons presentement à vous délasser de vos fatigues dans une petite habitation, où les blessures d'un grand Prince me retiennent encore quelques jours. Quelque envie que la Princesse des Canaries eût de suivre sa route, elle ne put

resister aux amitiez de la belle Zamée; ils prirent ensemble le chemin de la cabane, & rentrerent dans la chambre du Prince.

Il fut étonné de voir avec la Princesse de Fez un Chevalier d'une beauté si brillante. Mais la charmante Zamée lui ayant expliqué en deux mots cette avanture, il offrit à la Princesse des Canaries son bras & son épée, pour la venger de son infidele. Je n'ai besoin que de ma main, genereux Chevalier, lui dit-elle, pour le punir; & si un autre bras que le mien faisoit couler son sang, il me coûteroit des larmes. Je vous l'avois bien dit, Madame, reprit Zamée, que cet Ingrat vous étoit encore plus cher que vous ne croyez. Vous craignez de remettre votre vengeance dans des mains trop sûres; vous aimez mieux y employer les vôtres. Ne jugez point si mal de ma haine, répondit la Princesse des Canaries. Si vous aviez jamais senti cette cruelle passion, vous

conviendriez que le plaisir de se venger soi-même est si sensible, qu'il peut coûter des larmes, quand nous en sommes privez. Je ne voy qu'un amour déguisé dans tout ce que vous dites, ma belle Princesse, reprit celle de Fez; & si ce trop heureux Alinzor paroissoit à vos pieds, ses soupirs & son repentir éteindroient plus surement votre colere, que la perte de sa vie. Le Chirurgien du Prince étant entré dans ce moment, obligea les Princesses de passer dans leur chambre, où par une conversation charmante, elles connurent si bien qu'elles ne pouvoient rien trouver de plus aimable qu'elles, qu'elles s'aimerent tendrement. Et la Princesse Zamée ayant obligé celle des Canaries de lui promettre de ne partir qu'avec elle, puisqu'elles alloient toutes les deux en Grenade, elle la pria le lendemain de lui apprendre les infidelitez d'Alinzor; & défendant qu'on les vînt interrompre, la belle Ca-

narienne commença en ces termes.

HISTOIRE De Zalmayde Princesse des Canaries, & du Prince de Numidie.

VOus sçavez déja, Madame, dit Zalmayde, que je suis Princesse des Canaries ; & selon toutes les apparences, vous n'ignorez pas qu'ayant perdu ma mere en me donnant le jour, le Prince mon pere la suivit quelques années aprés. Je demeurai sous la conduite de la Princesse Zantille sœur de ma mere ; & pour gouverner mon Etat, le Prince mon pere avoit choisi avant que de mourir, le Prince des Isles de Baleares.

C'étoit un Prince tres-prudent, & tres-propre à regir des peuples aussi remuants que les nôtres. Mais l'Amour, malheureusement pour moi, lui fit croire que de tous les biens, le

plus grand c'étoit celui d'être aimé de moy. La Princesse Zantille se servoit de tout son pouvoir, & me representoit sans cesse que j'avois la main trop foible pour soûtenir le Sceptre; que les Canariens accoûtumez au gouvernement de Zenore, (c'étoit ainsi qu'il s'appelloit,) verroient avec joie briller ma Couronne sur sa teste.

Toutes ces raisons étoient fort peu de mon goût. Zenore me déplaisoit beaucoup; & la reputation qu'il avoit d'être grand Enchanteur, me donnoit une aversion pour lui, que je n'ai jamais pû vaincre, quoi qu'il m'ait servie dans la suite de ma vie d'une maniere dont je lui devois avoir obligation.

La Cour des Canaries étoit dans cet état, quand je voulus aller à un Temple de Diane, qui étoit bâti en Terre ferme. La Princesse Zantille ne put être du voyage. Elle se trouvoit incommodée; & Zenore étoit

allé appaiſer quelque ſoulevement qui s'étoit fait dans la ville de Baleare. Je m'embarquai donc avec une Fille, que vous voyez avec moi, & quelques Eſclaves ; ne voulant pas être connuë dans ce petit Pelerinage.

Notre navigation fut la plus heureuſe du monde, & nous deſcendîmes à terre, ſans avoir eu un moment de vent contraire. Je montai dans un chariot, pour aller juſqu'au Temple. Je me promenai long-temps ſous de grandes allées couvertes, qui conduiſent au Portique ; & l'heure des ſacrifices étant arrivée, j'entrai dans le Temple. Pendant les Cérémonies j'apperçus vis-à-vis de moi un Chevalier d'une taille admirable, qui me regardoit avec une attention qui me fit rougir. Mais trouvant mille charmes ſur ſon viſage, & dans toute ſa perſonne, j'eus bien autant de ſoin de ne le point perdre de vûë, que d'écouter les hymnes que l'on chantoit en l'honneur de la Déeſſe.

Quand les ſacrifices furent achevez, je ſortis du Temple ; & mon Chevalier me ſuivit jusques ſous les allées, où je fis encore quelques tours. Cet Inconnu étoit mon ombre. Je le voyois toujours à côté de moi, & ſes yeux rencontrans les miens, il en ſortit un feu ſi vif, qu'il paſſa dans mon cœur, & commença de me bruler d'une flamme qui n'auroit jamais fini, ſi celle que je fis naître dans ſon a ne dans le même moment, avoit été de ces flammes veſtales, qui ne s'éteignent jamais. Cet effet de la ſympathie fut ſi extraordinaire, que le Prince de Numidie (car c'étoit lui) ne put s'empêcher de m'aborder, & de me preſenter la main pour m'aider à monter dans mon chariot ; & ſans ſçavoir ſi je devois accepter ce ſervice d'un homme que je ne connoiſſois pas, je ne pus le refuſer.

Madame, me dit-il, il faut que je ſois bien aimé de la Déeſſe qu'on adore ici, pour avoir inſpiré ſa Veſtale

de n'offrir mes ſacrifices que demain, puiſqu'il m'a fait voir, par ce retardement, la plus admirable perſonne que les Dieux ayent jamais formée. Cette Dame n'étoit donc pas dans le Temple, repris-je, ne voulant pas recevoir une loüange ſi flateuſe, n'ayant point vû de femme qui ait arreſté mes regards. C'eſt que vous ne vous voïez pas, Madame, reprit l'hardi Alinzor, puiſque vous ne vous connoiſſez pas dans cette belle perſonne, dont je reſſens le tirannique empire. Seigneur, lui dis-je, en prenant un air ſerieux, les coûtumes du Royaume que vous habitez, ſont ſans doute differentes des noſtres, ne pouvant croire qu'un Chevalier ſi accompli voulût manquer au reſpect qu'il doit à celle de mon ſexe & de mon rang. Si les loix des Payens qui nous ont donné le jour, repliqua Alinzor, diſpenſent de ſe taire auprés de l'adorable objet de ſa paſſion, j'avoüerai que les Numides, dont je ſuis le Souverain,

étant d'un temperament ardent & passionné.... Dites aussi, fort inconstant, repris-je en riant. J'avoüe, me dit Alinzor, que l'on nous donne ce terrible défaut. Mais, charmante Inconnuë, me dit-il, vos yeux ne peuvent donner des chaînes qui ne soient éternelles; ainsi vous ne devez pas craindre le sable mouvant de ma Patrie. J'en crains plus les maximes, repris-je; & pour quelque moment que le hazard nous assemble, oubliez-les, je vous en conjure: je ne suis point d'humeur de changer vos loix contre les nostres; & comme Chevalier, vous êtes obligé de suivre les miennes. De tout mon cœur, reprit le Prince, je fais vœu dans vos belles mains, de n'en avoir jamais d'autres. Commencez donc, lui répondis-je, dés cet instant, de me laisser remonter dans mon chariot, & de vous contenter d'un quart d'heure de connoissance, sans vouloir m'accompagner plus loin. J'avoüe, Madame,

que j'aurois été bien fâchée, s'il m'avoit obéï, & qu'il me fit un tres-grand plaisir, aprés m'avoir mis dans mon chariot, de se retrouver à la portiere pour m'aider à descendre. Je lui en fis quelques reproches; mais ils furent si foibles, qu'ils ne l'empêcherent pas de me conduire dans ma chambre. Ce fut là, que devenuë plus hardie, je regardai tous ses charmes. Si comme moi, ma belle Princesse, vous connoissiez cet aimable Infidele, vous excuseriez une conduite si peu reguliere dans une personne de mon âge; & si des yeux noirs, brillants, bien fendus, pleins d'un feu plus dangereux que celui qui part des traits de l'Amour; un front formé pour être le siege de la majesté; une bouche où le blanc de ses dents mêlé avec l'incarnat de ses lévres, faisoit le plus bel effet du monde; une taille telle qu'on la donne au vaillant Achille; un esprit serieux & enjoüé, regnant tour à tour, fais

trouver dans sa conversation une espece d'enchantement, dont on ne peut se défendre ; si, dis-je, tous ces charmes pouvoient servir d'excuse, je serois sans doute tres innocente : mais rien ne peut m'excuser, que ce mouvement sympatique, qui attire par son semblable, cherche à unir les deux cœurs où il se trouve, d'une chaîne inévitable, malgré tous les efforts de la raison. C'est ce fatal penchant qui me força à rester le reste du jour, & le jour suivant, pour être témoin du sacrifice qu'il faisoit offrir à Diane, & qui nous fit retrouver le lendemain dans l'allée du Temple.

Comme il avoit sçû de Phenice, que je voulois partir aprés la Cérémonie, il s'étoit armé, pour estre prêt à me suivre. Il portoit ce jour-là une casaque couleur de rose, brodée argent & citron. Son casque étoit ombragé de mille plumes de ces deux couleurs. Il avoit à son bras un leger bouclier, où l'on voyoit un éclair sortant d'u-

ne nuë, qui entraînoit un Amour ; & ces paroles : *Je nais : Je meurs.*

Dés qu'il m'apperçut, il vint à moi ; & me presentant la main pour m'aider à marcher, nous entrâmes au Temple, où il eut bien plus de soin de me regarder, que d'implorer le secours de la Déesse qu'il faisoit invoquer. Je lui en fis quelques reproches en sortant du sacrifice. Madame, me répondit-il, quand je suis arrivé dans ce lieu, j'avois besoin de consulter Diane ; mais mon destin est bien changé depuis ce moment. C'est chez vous que je trouve mon Autel & mes Dieux ; & vos yeux sont les témoins que je dois consulter. Ne me reprochez donc point de negliger la Fille de Latone, puisque plus prompte à m'annoncer mon destin, il dépend de vous de le rendre heureux ou malheureux. Si votre destinée, lui répondis-je, dépendoit de moi, je voudrois essayer si l'on ne pourroit point faire naître l'amour dans votre cœur

que pour mourir. Ah! Madame, s'écria-t-il, en voulant effacer cette Devise (ce que je lui empêchai de faire,) vous en avez fait naître un dans mon ame, qui ne sera point sujet à la mort. Immortel comme les beautez qui lui ont donné la naissance, il brulera éternellement. Mais pour le faire vivre heureux, charmante Zalmayde, il faudroit n'être point fâchée de lui avoir donné le jour. Pour avoir la gloire de faire un Numide fidele, lui dis-je en riant, je veux vous accorder ce que vous me demandez. Mais prenez garde, Alinzor, de me faire éprouver avant le coucher du Soleil, que l'éclair a triomphé de l'Amour.

Alinzor me jura cent fois que rien ne pouvoit le faire changer de sentiment. Mon foible cœur se fiant sur des sermens aussi inconstans que le sable qui fait sa demeure, je lui laissai connoître toute la tendresse qu'il m'avoit inspirée, avant que nous fussions

ſions arrivez au Port, qui devoit être le lieude notre ſeparation, ne voulant point qu'il vînt aux Canaries, de peur que la PrinceſſeZantille n'approuvât pas ma conduite. Mais ne pouvant me reſoudre d'être longtemps ſeparée de lui, je lui dis de ſe trouver dans notreIſle le jourque l'on celebroit la Fête du Soleil que nous adorons.

Alinzor reçut avec un déplaiſir extrême cet ordre ; & me mettant dans leVaiſſeau, je le vis ſe détourner pour me cacher ſes larmes ; & quand le vent nous eut pouſſé en pleine Mer, je le vis encore lever les mains au Ciel, & tomber entre les bras de ſon Ecuyer. Tant de marques d'amour acheverent de me perſuader que le ſeul Prince de Numidie étoit digne de ma tendreſſe; & occupée de cette paſſion, j'arrivai aux Canaries, bien differente de ce que j'en étois partie.

La Princeſſe ma tante, & Zenore vinrent me recevoir avec un empreſ-

ſement tendre & obligeant, auquel je ne répondis que par des mots entre-coupez de ſoupirs. Zantille n'y fit nulle reflexion. Mais Zenore, par la ſcience qu'il avoit, connut qu'il avoit un Rival aimé; & que ce Rival étoit le Prince des Numides. Il en eut une douleur tres-ſenſible, & il m'accompagna juſqu'au Palais, ſans m'en rien dire.

J'y paſſois les jours avec Phenice, à compter quand celui de la Feſte du Soleil arriveroit; & je n'étois occupée que du ſoin d'inventer un ajuſtement, qui pût relever le peu de beauté que les Dieux m'ont donné.

Vous ne ſerez peut-être pas fâchée, Madame, continua Zalmayde, d'apprendre ce qui ſe paſſe dans cette Fête. Le premier jour de l'été les Dames s'aſſemblent, ſuperbement parées, ſur des échaffauts, qui ſont dreſſez le long d'une grande allée d'orangers, qui conduit au Temple du Soleil, où l'on voit ſa Statuë brillante de pierre-

ries, placée ſur un Autel de marbre blanc. Vous voyez par là, Madame, que nous n'adorons pas le Soleil, comme les Perſes faiſoient autrefois, qui prétendoient que c'étoit lui offrir des vœux illegitimes, s'ils n'étoient offerts à Ciel découvert.

A la porte du Temple eſt cet arbre ſi merveilleux, dont les feüilles produiſent ſans ceſſe une roſée douce & agreable, qui tombant dans de grandes cuves de porphyre, ſuffit par toute l'Iſle pour arroſer les terres & les jardins, & repare d'une maniere toute miraculeuſe, la cruauté de la Nature, qui nous a refuſé les eaux douces qu'elle donne en abondance au reſte de la terre. C'eſt pour attirer cette liqueur ſi neceſſaire, que l'on fait cette Feſte dont je vous parle. Cette année-là le ſort tomba ſur moi pour preſenter les offrandes; & charmée d'être obligée de paroître ce jour-là dans une parure extraordinaire, je ne negligeai rien de tout ce qui

pouvoit y donner de l'éclat.

Au point du jour je ſortis du Palais, repreſentant la Déeſſe Flore, ſur un char orné de feſtons de fleurs, traîné par des chevaux blancs comme la neige. Mon habit étoit d'une gaze à fond d'argent, où des fleurs de couleur vive & naturelle étoient travaillées à l'éguille. Une guirlande de roſes & de jaſmins fermoit le haut de ma robe ; & tous mes cheveux par groſſes boucles étoient attachez avec des œillets & des fleurs d'orange. Sur ma teſte paroiſſoit une couronne de grenades & de tubereuſes, d'où pendoit un voile de même gaze que mon habit, qui venoit ſe r'attacher ſur le côté gauche de ma robe ; & je tenois dans mes mains une corbeille de fleurs entrelaſſées avec leurs branchaches, où étoit un bouquet admirable. Derriere moi paroiſſoit toute la ſuite de la Déeſſe que je repreſentois. Pomone & Vertumne ſuivoient, portans dans des corbeilles magnifiques

les plus beaux fruits de la saison. Dans cet ordre, accompagnée d'une musique champêtre, que des Bergers & des Bergeres vétus galamment chantoient, nous arrivâmes à l'arbre de la rosée, où je descendis de mon char; & posant sur un Autel fait exprés, mon bouquet, je le laissai rafraîchir de cette eau divine. Pomone & Vertumne en firent autant; & reprenant nos corbeilles, nous entrâmes au Temple, où sur un petit Autel de cryſtal de roche garni d'or, nous fimes le sacrifice de nos fruits & de nos fleurs, en mettant le feu à l'encens qui étoit sur un bucher de toutes sortes de bois de senteur, dont la fumée remplît le Temple d'une odeur douce & charmante. Pendant cette Cérémonie l'on chanta un hymne au Soleil, pour le prier de recevoir nos vœux & nos offrandes, & de nous continuer cette rosée divine. Aprés cela nous sortimes du Temple dans le même ordre que nous y étions entré, & je retour-

nai au Palais. Ce ne fut pas ſans regarder ſi le Prince de Numidie n'y étoit pas. Je fus inquiete de ne le point voir ; mais je crus qu'il vouloit me ſurprendre dans le Tournois que Zenore donnoit à ma gloire. J'attendis avec impatience que l'heure deſtinée à ce divertiſſement fût arrivée, & je penſai faire deſeſperer toutes les Dames, de les obliger d'être ſur les échaffauts tres-long-temps devant que la lice fût ouverte. Enfin les Juges du Camp ayant ouvert les barrieres, je vis paroiſtre un Chevalier, dont la taille & l'air reſſembloit beaucoup à l'infidele Alinzor, & je n'en doutai point quand je le vis le vainqueur de tous les autres. Je m'aprêtois à lui donner le prix, qui étoit une écharpe d'or, argent & bleu, que j'avois portée toute la journée avec une joie qui ne ſe peut comprendre ; quand s'étant mis à genoux, & levé la viſiere de ſon caſque, je connus que ce n'étoit point Alinzor. A peine

eus-je la force de lui presenter l'écharpe; & pénétrée de dépit & de colere, je m'en retournai au Palais. Phenice tâchoit de me faire comprendre que le Prince des Numides n'étoit point si coupable que je le croïois; que quelques affaires importantes l'avoient retenu malgré lui; mais je ne pouvois écouter des raisons si foibles.

La Princesse Zantille étoit étonnée de me voir dans un abbattement plein de douleur. Elle ne pouvoit comprendre quels étoient mes chagrins. Mais Zenore connoissant qu'il ne pourroit jamais me disposer à l'épouser, tant que j'aimerois Alinzor, tâcha de m'obliger de lui faire confidence de ma tendresse. Madame, me disoit-il un jour, si je voyois mon Rival meriter votre amour, je me garderois bien de le vouloir détruire: mais de souffrir la plus belle personne du monde soupirer pour un infidele, qui ne se souvient pas seulement de

l'avoir adorée ; & non content de cet oubli criminel, lui preferer une Princesse bien moins charmante qu'elle.... Ah ! Zenore, m'écriai-je, sans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire ; si vous pouvez me faire voir que le Prince des Numides est un inconstant, je vous promets de le haïr autant que je l'aime. Il ne tiendra qu'à vous, Madame, me répondit Zenore, que vos beaux yeux le voyent dés aujourd'hui aux pieds d'une Beauté de sa Cour. Vous croyez bien, ma belle Princesse, que je n'avois garde de refuser une offre si conforme à ma jalouse fureur. Dés que la nuit fut venuë, le Prince de Baleare me fit monter avec Phenice & lui dans un char traîné par des Dragons aîlez, qui fendant les airs avec une vîtesse étonnante, s'abaisserent sur les jardins du Palais d'Alinzor. Ils étoient éclairez de mille lampes ; un concert admirable y charmoit les sens, & le Prince, sans être occupé

de cette musique, étoit aux pieds d'une jeune Numide, qui n'avoit rien à mes yeux de touchant. Pénétrée d'une douleur mortelle, je voulus m'écrier ; mais l'Enchanteur Zenore ne m'en donna pas le temps. Il fit reprendre le vol à ses Dragons, & je n'eus que celui de laisser tomber mon portrait le plus prés que je pus de l'infidele Prince de Numidie.

Dés que nous fumes de retour de ce fatal voyage, je m'enfermai dans mon cabinet avec Phenice, & j'y passois les jours & les nuits à me plaindre d'Alinzor. Le service que le Prince de Baleare m'avoit rendu, ne le rendoit pas plus heureux ; au contraire, la haine que mon foible cœur ne pouvoit avoir pour le Prince des Numides, retomboit sur lui avec violence. C'est vous, lui disois-je un jour, qui êtes cause de l'état où je suis réduite. Si vous m'aviez toujours laissé ignorer mon malheur, je serois moins infortunée. Zenore ne répon-

doit que par des ſoupirs à ces injuſtes reproches, & tâchoit par des complaiſances de me faire revenir de mon aveuglement. Un jour, aprés avoir paſſé toute la journée à me plaindre, je deſcendis ſur le ſoir dans les jardins, ſuivie ſeulement de Phenice, qui étoit la ſeule perſonne que je pouvois ſouffrir. Je vis au détour d'une allée un homme, qui étoit couché ſur un lit de gazon, & qui regardoit avec attention un portrait qu'il tenoit à ſa main. Le peu de curioſité que j'avois pour tout ce qui ne regardoit pas ma tendreſſe, fit que je ne m'arrêtai pas davantage, & que je pris une autre route. Mais le bruit que nous fimes en marchant, tira l'Inconnu de ſa rêverie, & me reconnoiſſant : Où fuyez-vous, ma Princeſſe, s'écria-t-il, en courant aprés moi. Cette voix ſi chere, que je ne pus méconnoiſtre, me fit tourner la teſte, & Alinzor (car c'étoit lui) vint ſe jetter à mes genoux, & me les tint tres-long-temps embraſſez,

ſans que je puſſe m'arracher de ſes bras. Ma chere Zalmayde, me diſoit-il, il m'eſt donc permis de vous revoir, & les Dieux ſe ſont enfin laiſſez toucher de mes larmes.

Tout l'amour qui paroiſſoit dans ſes actions, & les diſcours ſans ſuite du Prince de Numidie, me paroiſſoient ſi peu s'accorder avec ce que j'avois vû de ſon inconſtance, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Mais enfin, étant perſuadée que le perfide ne revenoit à moy que pour me mieux tromper : Qui venez-vous chercher ici, lui dis-je, en m'aſſeyant ſur un ſiege de gazon qui ſe trouva derriere moi ? Croyez-vous que j'ignore toutes vos infidelitez, & que je ſois encore aſſez foible pour vous donner des marques d'une tendreſſe que vous meritez ſi peu ? Non, Alinzor ; mon cœur ne peut être le prix d'un lâche retour, que mon portrait que je vous laiſſai tomber, pour vous faire ſouvenir de ce que vous perdiez,

vous a cauſé. Allez, laiſſez-moi achever de vous oublier, ſans venir par une cruauté indigne d'un Chevalier, mettre un obſtacle éternel à mon repos. Si je ne craignois d'être interrompu dans ce que j'ai à vous dire, reprit Alinzor, je vous ferois voir ma juſtification ſi clair, que vous me plaindriez plûtôt que de m'accuſer, s'il vous reſtoit encore quelque bonté pour moi. Mais, trop ingrate Princeſſe, vous ne m'accuſez que pour me faire oublier que vous me preferez le Prince de Baleare ; c'eſt ce que vous ne pouvez me déſavoüer ; & ſi vous voulez me donner une heure d'audience dans votre cabinet, je vous montrerai l'ordre fatal qui me défend de me trouver à la Feſte du Soleil. Vous me dites des choſes ſi éloignées de la verité (repris-je en me levant, parce que j'apperçus Zantille & Zenore qui venoient à nous) que pour vous obliger à m'avoüer votre legereté, je veux bien que Phenice

vous amene dans mon appartement, aprés que l'on sera retiré. Laissez-moy presentement, & ne paroissez point, que je ne vous aye parlé. Aprés ces paroles je fus au-devant de la Princesse ma tante, avec un trouble qu'il étoit aisé de remarquer.

L'impatience de voir si mon infidele me prouveroit ce qu'il m'avoit avancé, me fit retirer de meilleure heure qu'à mon ordinaire. Sa vûë avoit tellement renouvellé la vivacité de mes sentimens, que je croyois sans rien approfondir, qu'un Prince si accompli ne pouvoit être inconstant, quoique je l'eusse veu de mes propres yeux. Pour seconder mon impatience Phenice fut à l'endroit où je lui avois dit d'attendre de mes nouvelles; mais elle y attendit inutilement une partie de la nuit; & ne pouvant rester davantage, elle revint m'annoncer mon malheur. Dieux! que devins-je quand je la vis entrer, & qu'elle me dit qu'il n'étoit point venu au ren-

dez vous! L'amour, la jaloufie, & le dépit que m'inſpira un mépris ſi outrageant, me firent tomber dans une foibleſſe, dont je ne revins qu'avec une fiévre ſi violente, que me troublant la raiſon, je parlois à tous ceux qui m'approchoient, comme s'ils avoient été le perfide Alinzor.

Zenore au deſeſpoir de mon mal, & craignant pour ma vie, me fit prendre d'un breuvage ſi excellent, que non ſeulement il me fit perdre la fiévre, mais qu'il calma mes tranſports. Je m'affligeois toujours de l'infidelité du Prince des Numides; mais je fus capable de prendre la reſolution de faire un effort ſur moi-même, pour l'oublier. Zantille par ſes ſages conſeils m'aidoit à mépriſer ce volage Amant; & voulant par les changemens de lieux hâter ma guériſon, elle me fit conſentir d'aller aux Iſles de Baleare paſſer quelque temps.

Zenore charmé de me voir dans un pays dont il étoit le Souverain, me

donnoit tous les jours des fêtes galantes & magnifiques. Tout me parloit de ſon amour & de ſa conſtance, & jamais Amant n'a ſçû mieux ſe ſervir de tout ce qui peut le faire aimer. Mais tant de ſoins ne pouvoient arracher l'ingrat Alinzor de mon cœur. Il eſt vray que plus raiſonnable dans ma douleur, j'étois quelquefois capable de ſouhaiter d'être ſenſible pour l'infortuné Prince de Baleare ; mais je ne pouvois rien de plus pour recompenſer ſon amour. Ce que j'avois éprouvé de ſa ſcience me fit lui demander avec empreſſement de voir encore les infidelitez de mon Chevalier, comme un moyen ſûr de me guérir de ma tendreſſe. Mais ce qu'il avoit vû de la premiere complaiſance qu'il avoit eu, lui fit apprehender que la preſence d'Alinzor ne ſervît qu'à redoubler ma paſſion & mon deſeſpoir.

Quelle cruauté eſt la vôtre, Madame, me diſoit-il, quand je le preſſois de m'accorder cette grace, de

vouloir me contraindre à resserrer vos chaînes ? ne vous souvient-il plus du redoublement de haine que vous eûtes pour moi quand vous revintes de Numidie? Pourquoi, inhumaine Princesse, voulez-vous me punir du crime de mon trop heureux Rival ? Si votre Rival, lui dis-je en colere, étoit infidele, vous ne craindriez pas de me donner des preuves de son inconstance, qui achêveroient de me guérir ; mais sans doute vous sçavez qu'il m'aime toujours ; & vous apprehendez, avec raison, que persuadée de son amour, je vous le préfere. Hé bien, Madame, me dit Zenore, il faut vous satisfaire, & vous donner la triste satisfaction que vous demandez ; mais du moins, injuste Zalmayde, souvenez-vous que vous m'y forcez.

Il me quitta aprés ces paroles ; & revenant me trouver aprés que tout le monde fut retiré, il me fit monter dans le même char dans lequel j'a-

vois fait le voyage de Numidie ; & s'y étant mis avec moi, nous primes notre route par les airs. Je paſſai par-deſſus des montagnes, des valées, & des mers, & nous nous arrêtâmes dans l'Iſle de la Fée Deſirée. Dieux ! que j'y vis de beautez, & que ſi j'avois eu moins d'envie de trouver le traître Alinzor, j'aurois pris de plaiſir d'admirer ce ſurprenant ſéjour ! Mais preſſant Zenore de me conduire où étoit le Prince de Numidie, il me fit arrêter au-deſſus d'un Parterre émaillé de mille fleurs differentes. Une Nymphe d'une beauté vive & brillante y faiſoit une guirlande de fleurs d'orange, & d'immortelles de toutes ſortes de couleurs, & la montrant à une de ſes compagnes : Je veux, lui dit-elle, que l'amour d'Alinzor dure autant que cette guirlande, que j'ay tiſſuë ſur un fil d'or, pour lui donner la durée de ce métail. En diſant cela elle apperçut le Perfide au bout du Parterre. Venez Prince,

lui dit-elle, recevoir une nouvelle marque de ma tendresse. Alinzor charmé de cette trop charmante Rivale, se vint jetter à ses pieds; & la Nymphe lui mettant la couronne sur la tête, lui dit l'effet qu'elle en souhaitoit. Mon Infidele lui baisa la main, & lui jura que rien ne pouvoit détruire son amour. Vous jugez bien, ma chere Princesse, de l'état où j'étois. Je priai mille fois Zenore de me laisser descendre du char, pour aller troubler par ma presence de si tendres momens; mais inéxorable à mes prieres, il m'arracha de ce funeste lieu, me disant qu'il ne pouvoit y demeurer davantage sans exposer ma vie; & faisant voler ses Dragons, il me ramena dans mon appartement. Tout ce que j'avois senti la premiere fois que j'avois connu l'inconstance d'Alinzor n'approcha point de ce que je souffris à cette seconde preuve de mon malheur. Mais craignant que Zenore ne voulût plus me rendre de

ſi cruels ſervices, je cachai mon deſeſpoir, & je lui témoignai plus de complaiſance. Charmé d'eſperer de me guérir d'un amour ſi contraire à ſon bonheur, il ne ceſſoit point de me donner des divertiſſemens nouveaux. Mais ne pouvant plus ſupporter le chagrin d'être dans un lieu où je n'étois pas la maîtreſſe de refuſer les fêtes que l'on y faiſoit pour me plaire, je retournai aux Canaries, où m'abandonnant à tout ce que la jalouſie a de plus terrible, je paſſois les nuits au même endroit où j'avois rencontré l'inconſtant Prince des Numides.

Un jour, que plus accablée qu'à l'ordinaire, je voulus aller offrir un ſacrifice au Soleil, pour le prier d'éteindre une flamme qui me conduiſoit au tombeau ; comme j'entrois dans le Temple, j'entendis quelqu'un qui appelloit Phenice. Faiſant peu de reflexion à tout ce qui ne regardoit pas mon chagrin, je pourſuivis mon

dessein, & mes prieres achevées, je retournai au Palais. Peu de temps aprés que je fus dans mon cabinet, où je m'étois enfermée, Phenice entra avec une émotion sur le visage, qui m'étonna. Qu'avez-vous, lui dis-je, & qui est-ce qui vous a appellée ce matin en entrant au Temple? Je ne sçai si je vous l'oserai dire, Madame, me dit cette fille, aprés ce que nous sçavons des infidelitez du Prince des Numides. De quoy me parlez-vous, lui dis-je en rougissant? ce Prince a-t-il rien de commun avec ce que je vous demande? Plus que vous ne pensez, me dit-elle, Madame. Phenice, lui dis-je, avec une agitation effroyable, apprenez-moi ce mystere, si vous ne voulez me déplaire. Il faut donc vous obéir, me dit-elle, & vous dire, Madame, que vous suivant ce matin, je me suis entenduë appeller, quand vous êtes descenduë dans l'allée d'orangers. Curieuse de sçavoir ce qu'on me vouloit, j'ai tour-

né la teste,& j'ai vû un Chevalier,que j'ai aisément reconnu pour Alinzor. Je me suis derobée de mes Compagnes ; & vous laissant entrer au Temple, j'ai suivi ce Prince sous des arbres, où il s'est arrêté. Phenice, m'a-t-il dit, le courroux de ma Princesse m'empêche de paroître devant elle dans un lieu public, de peur de lui déplaire ; mais je ne puis plus vivre si elle me refuse de m'écouter un moment en particulier. Obtenez-moi cette grace, ma chere Phenice; & si je ne puis rappeller dans son ame le souvenir des bontez qu'elle a eues pour cet infortuné, au Temple de Diane, je vous promets de la délivrer de mon odieuse presence par une mort qui satisfera son esprit irrité. Seigneur, lui ai-je répondu, la Princesse a tant de raison de se plaindre de vous, que je ne puis vous promettre de lui persuader de vous voir ; mais je vais lui apprendre que vous souhaitez de lui parler. Trouvez-vous, au coucher du

Soleil, au labyrinthe, je vous y aprendrai ſes volontez.

Preſſée de vous aller rejoindre, Madame, continua Phenice, j'ai quitté le Prince, & ſuis venuë vous demander ce que vous voulez que je faſſe. Helas! Phenice, lui dis-je, puis-je le ſçavoir moi-même? Trop convaincuë des perfidies d'Alinzor, je ne puis démentir mes yeux, qui en ont été les témoins; & malgré des preuves ſi certaines, je ne puis me refuſer le triſte plaiſir de lui en faire des reproches. Ouy, Phenice, je me trouverai au labyrinthe; & peut-être le ferai-je repentir de porter d'autres chaînes que les miennes.

Guidée par mon mauvais genie, & flatée de cette folle eſperance, je fus avec Phenice au rendez-vous. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans une grande route détournée, qui conduiſoit au Dedale, à une porte du Parc, que j'apperçûs le Prince de Numidie, qui monté ſur un ſuperbe

cheval, tenoit en croupe une jeune personne, & marchoit fort vîte du côté de la porte. Je fis un cri effroyable à cette funeste vûë ; mais sans tourner la tête il sortit du Parc.

Outrée de fureur & de jalousie, je courus aprés lui jusques sur le bord de la Mer, & sans pouvoir l'empêcher, je le vis entrer dans un Vaisseau qui n'attendoit apparemment que leur arrivée pour faire voile. A cette marque certaine du mépris d'Alinzor, je tombai en foiblesse, & Phenice me faisant rapporter au Palais, j'y fus une partie de la nuit sans donner nul signe de vie. Mais le démon ennemi de mon repos, me fit revoir la lumiere, pour m'abandonner à un desespoir qui ne peut s'exprimer. Ma raison n'étant plus la maîtresse de moderer mes transports, je me déguisai en Chevalier, & en ayant fait faire autant à ma Confidente, quelque priere qu'elle me fist de ne point prendre une resolution si peu sortable à

ma naissance & à mon âge, je sortis du Palais, & de l'Isle, sans être apperçûë de personne, pour aller chercher le perfide Prince de Numidie, & luy faire payer de son sang les maux qu'il me faisoit souffrir. Pour sçavoir où je le trouverois, je fus consulter la Fée des Grandeurs, qui touchée de mon infortune, me dit que mes peines finiroient dans le Royaume de Grenade. J'en pris le chemin, sans penser à d'autre bonheur qu'à faire perir mon infidele Prince, & sans prendre d'autre retraite pendant toute ma route que les forests & les cabanes des Bergers. J'arrivai hier dans le petit Bois, où la Fortune voulant me donner une preuve qu'elle veut s'adoucir en ma faveur, a permis que je vous rencontrasse. C'est bien moi qui dois m'en loüer, reprit la Princesse de Fez, en embrassant la belle Zalmayde, de m'avoir donné le plaisir de vous connoistre. Que vos avantures m'ont touchée, & que je voudrois

drois de mal à Alinzor s'il étoit capable d'aimer quelque autre beauté que la vôtre. Vous avez connu par mon hiſtoire, reprit la Princeſſe des Canaries, que ce Prince ne m'a jamais aimée, & qu'il s'eſt fait une cruelle joie de me rendre la plus malheureuſe perſonne de mon ſexe. A force de me paroître criminel, reprit Zamée, je le croy innocent. Sa conduite eſt ſi extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de ſoupçonner Zenore d'être plus coupable que lui. Ah! Madame, interrompit Zalmayde, le Prince de Baleare m'a trop bien ſervie, pour le croire d'intelligence avec ſon Rival. Il pourroit bien, dit Zamée, ſans être d'accord avec Alinzor, l'avoir forcé de vous paroiſtre criminel. Le Prince de Grenade conduit dans l'Iſle de Deſirée, y a bien paſſé des années aux pieds de cette Fée, ſans être infidele à la belle & malheureuſe Princeſſe de Leon; votre Amant par la même fatalité aura pû vous oublier ſans in-

constance. Je comprens si peu, reprit Zalmayde, ce que vous me dites, que je ne puis concevoir que je puisse trouver la justification d'Alinzor dans ce qui fait son crime ; & ce qui m'en paroist un tres-grand dans ce que vous me dites du Prince de Grenade. Quand j'aurai la permission de ce grand Prince, répondit la Princesse de Fez, de vous apprendre ses malheurs, vous connoistrez que vous auriez plus de raison de plaindre la destinée du Prince de Numidie, si elle étoit semblable à celle d'Elmedor, que de l'accuser. Adelinde qui entra dans ce moment, interrompit les deux Princesses, pour leur dire qu'il étoit fort tard, & que le Prince de Grenade avoit envoyé sçavoir comment elles avoient passé la nuit, & que s'étant informé à l'Ecuyer de ses blessures, il luy avoit dit que le Chirurgien avoit promis que dans trois jours il pourroit monter à cheval. Les deux Princesses s'étant habillées avec

diligence, paſſerent dans la chambre du Prince; & aprés y avoir pris un leger repas, ils employerent le reſte de la journée à inſtruire la Princeſſe des Canaries des plus importantes avantures d'Elmedor; mais particuliérement de celles qui pouvoient donner quelque lieu à Zamée de prendre le parti du Prince de Numidie. Zalmayde fidelle à ſa haine, n'écoutoit point du tout ce que la belle Princeſſe de Fez lui diſoit pour adoucir ſes chagrins, & elle eut bien de la peine d'obtenir d'elle qu'elle ne partiroit point qu'avec elle pour aller chercher la fin de ſes peines par la mort de ſon infidele. Le Prince de Grenade, plus preſſé que ces deux malheureuſes Princeſſes, de finir l'avanture du Château, qui ſervoit de priſon au Prince de Tune, ſortit du lit ce jour-là; & deux jours aprés il monta à cheval, ſuivi de Zamée, & de la Princeſſe des Canaries.

Ils marcherent toute la journée

ſans obſtacle ; mais le ſoir ils rencontrerent dans un vallon, qui commençoit d'être de la dépendance du Roy de Grenade, deux Chevaliers qui combattoient avec beaucoup d'animoſité. Elmedor preſſa ſon cheval avec vîteſſe pour les aller ſeparer. Mais celui qui portoit des plumes roſes & citron, ayant redoublé ſes efforts, eut terraſſé ſon ennemi avant que le Prince fût arrivé. Ce Chevalier s'approcha de ſon adverſaire ; & lui preſentant la pointe de ſon épée ſur la gorge : Avouë-moy, lui dit-il, traître Zenore, ce que tu as fait de ma Princeſſe. Je la cherche comme toy, luy répondit le Prince de Baleare ; & je ne t'en puis apprendre de nouvelles. La voicy, infidele, s'écria Zalmayde, en lui lançant un javelot qu'elle tenoit à la main, dont elle lui perça la cuiſſe, qui vient t'arracher la vie, pour te punir de tous tes crimes. Le Prince de Numidie (car c'étoit lui) ſurpris de la vûë & de la

fureur de cette Princesse, & affoibli de la douleur de sa blessure, tomba sans connoïssance à côté de son ennemi : & l'irritée Zalmayde croyant avoir tué cet aimable imposteur, se desesperoit d'avoir sçû si bien se venger.

Le Prince de Grenade, pendant que Zamée étoit occupée à consoler la Princesse des Canaries, regardoit avec son Ecuyer, si l'infortuné Alinzor ne donnoit point quelque signe de vie, & les Filles des Princesses arrêtoient de tout leur pouvoir le sang qui sortoit avec violence des playes du malheureux Zenore.

Cessez, leur disoit-il, de me rappeller à la vie, mes crimes sont trop grands pour n'être pas punis; & je ne demande aux Dieux que le temps de les avoüer. Dans cet instant le Prince de Numidie, revenant de sa foiblesse, cherchoit avec des yeux où la mort étoit peinte, son aimable ennemie. Mais la haine de cette Prin-

cesse renaissant avec les forces du Prince, elle voulut se retirer d'un lieu où deux si terribles passions la déchiroient tour à tour ; quand le Prince de Baleare se relevant à demi pour l'arrêter : Demeurez, Madame, luy dit-il d'une voix foible, demeurez pour connoître à qui vous devez votre haine ; moy seul ai fait tous les malheurs de votre vie ; & si l'amour pouvoit servir d'excuse, quand on est prest d'aller rendre compte aux Dieux, je dirois qu'il m'a forcé d'être coupable. C'est luy qui me rendant jaloux du bonheur de mon Rival, luy fit défendre de votre part de paroître devant vous à la feste du Soleil. Et quand votre portrait luy eut retracé vos charmes, c'est moy encore qui le transportai dans l'Isle de la Fée Desirée, où le forçant d'être infidele, je vous le fis voir sous cette odieuse forme. Mais le dernier de tous mes crimes, est celui qui vient de vous contraindre à une vengeance si éloi-

gnée de votre humeur, c'est de luy avoir fait enlever un fantôme au lieu de vous, quand vous luy donnâtes rendez-vous au labyrinthe, croyant vous ôter de ma puissance. Le Ciel m'a aujourd'huy fait trouver la peine de mes fourberies dans la pointe des armes de ce Prince, que j'ay si cruellement offensé. Vivez tous deux heureux; les Dieux contens de cette malheureuse victime, vous combleront de biens, & pour dernier supplice me forcent de vous l'annoncer. En achevant ces paroles, l'infortuné Zenore se laissant retomber de foiblesse, mourut un moment aprés. La Princesse pénétrée d'une douleur effroyable d'être peut-être cause de la mort de son cher Alinzor, & de le connoître innocent, s'approcha de luy toute en larmes, & aidant au Prince & à Zamée, qui lui bandoient ses playes, les lavoit de ses pleurs, sans oser luy parler. Pourquoy vous opposer à une mort qui est votre ouvrage, Madame,

lui disoit-il ; & puis-je en avoir une plus glorieuse que celle que je reçois de votre main ? Ah ! Alinzor, si vous êtes innocent, que je suis coupable ! & comment reparer ce que ma jalouse rage m'a fait faire ? Ces marques de votre tendresse, reprit le Prince blessé, me sont trop précieuses, pour vouloir vous en faire un crime. C'est moi qui suis le criminel, puisque je vous ai paru infidele. Vous êtes si peu en état, dit Zamée, de parler avec tant de violence, que vous pourriez vous faire plus de mal, que la colere de cette belle Princesse ne vous en a fait. Souffrez que l'on vous mette sur ce brancard, continua-t-elle, voyant que les Ecuyers en venoient de faire un de branches d'arbre, & que l'on vous porte aux cabanes qui sont devant nous. Zalmayde ayant remercié la Princesse de Fez de sa prévoyance, pria Alinzor de se laisser conduire; & le Prince de Grenade aidant aux Ecuyers à le mettre dessus, ils remon-

terent tous à cheval, & arriverent à une habitation assez commode. Aprés avoir donné ordre que l'on prît soin de faire un tombeau au malheureux Prince de Baleare, l'on coucha le Prince blessé dans un lit, tel que ces bonnes gens le purent donner; & le Maître de ce lieu étant de ces sçavans Bergers, dont toutes les Espagnes étoient pleines, il visita les blessures d'Alinzor, & assura qu'il y alloit appliquer d'une herbe qui le mettroit en état de poursuivre son voyage dans deux jours, pourvû que l'on lui laissât le reste de la journée & de la nuit pour se reposer. Zamée y fit consentir Zalmayde, qui tremblante pour la vie de ce Prince, ne vouloit point le quitter.

Les deux Princesses, en sortant de cette petite habitation, rencontrerent l'Ecuyer d'Alinzor. Curieuses d'apprendre tout ce qui avoit fait le malheur de sa vie, Zalmayde obligea ce fidele domestique, de ne lui rien

cacher des avantures de ſon Maître, depuis qu'elle l'avoit vû au Temple de Diane ; & s'étant aſſiſes ſur l'herbe avec le Prince de Grenade, l'Ecuyer commença ainſi ſon diſcours.

HISTOIRE Du Prince de Numidie.

APRE's que le Prince mon Maître vous eut quittée, Madame, dit-il, en s'adreſſant à la Princeſſe des Canaries, il demeura dans un chagrin mortel ; & n'oſant vous ſuivre, de peur de vous déplaire, il fut paſſer le temps de ſon exil en Numidie. Que ce temps fut long pour ſon impatience ! & que l'été lui parut pareſſeux cette année-là ! Enfin ces jours heureux approchoient, & tout étoit preparé pour ſon voyage, quand un matin un Chevalier vint lui apporter une lettre de votre part ; il l'ouvrit avec une agitation qui luy

presſageoit ſon malheur, & il y trouva ces cruelles paroles.

ZALMAYDE,
au Prince de Numidie.

Depuis mon retour dans cette Iſle, j'ai connu que les Dieux menaçoient mon Royaume de ſa ruïne, ſi je donnois à mes peuples un Roy dont les mœurs & les couſtumes ſont ſi differentes des nôtres. Oublions, Prince, les foibles commencemens d'une paſſion contraire à ma gloire. J'ai reſolu, pour le bien de mon Etat, de me donner au Prince Zenore, dont le mérite éclatant ſoutiendra ma Couronne. Ne venez donc point troubler par votre preſence le plaiſir que je me fais de cette alliance, & ne penſez plus à une Princeſſe, qui ne veut ſe ſouvenir de vous, que pour vous prier de ne la voir jamais.

ZALMAYDE.

Ouy, ingrate Princesse, reprit le Prince outré de votre mépris, je vous obéïrai, & je n'envierai point le sort de mon indigne Rival. Vous pouvez le dire à votre Princesse, continua-t-il, en parlant au Chevalier; & que j'aurai autant de joie à rompre mes chaînes, que j'en aurois eu à les rendre éternelles, si elle avoit connu le prix de sa conqueste. Aprés ces paroles, que le dépit lui arracha, il congedia celui qui luy avoit apporté cette fatale lettre; & s'enfermant dans son cabinet, il s'y abandonna à un desespoir qui me fit trembler pour ses jours.

Plus d'un mois se passa depuis cette cruelle nouvelle, sans qu'il pût prendre la resolution de ne vous plus aimer. Mais enfin honteux de sa foiblesse, il donna des soins à une Princesse de sa Cour; & comme si les marques de son amour eussent pû voler jusqu'à vous, il ne lui en donnoit qu'en public. Son cœur refusant de

luy obéïr, ne pouvoit en effacer votre charmante peinture.

Un soir qu'il lui donnoit une fête dans les jardins du Palais, & qu'il étoit auprés d'elle, il vit tomber du Ciel quelque chose à ses pieds; il se pressa de ramasser ce precieux present. Mais quel fut son étonnement quand il vit que c'étoit votre portrait! Transporté d'une passion dont toute sa raison n'avoit pû le guérir, il quitta cette Princesse; & n'écoutant plus que son amour, sans se souvenir de la défence que vous lui aviez faite, il partit pour les Canaries. Vous sçavez, Madame, comme il vous vit dans les jardins de votre Palais; mais vous ignorez que ce Prince étant resté dans un cabinet de verdure pour y attendre Phenice; il s'y endormit, & à son réveil il se trouva dans l'Isle de la Fée Desirée, sans avoir nulle memoire de ce qui luy étoit arrivé depuis qu'il étoit sur la terre; & sans être étonné d'être dans de si beaux lieux,

il ſe promena dans ces jardins admirables, & y trouvant une Nymphe d'une beauté touchante, qui l'aborda avec un ſouris obligeant, luy donna l'envie de luy plaire. Il luy rendit des ſoins; elle n'y fut pas plus inſenſible que la Fée Deſirée l'étoit pour le Prince de Grenade. Mais, Seigneur, dit-il, en s'adreſſant à ce Prince, dés que vous eûtes trouvé le moyen de ſortir de ce lieu enchanté, la Fée conçut une averſion ſi terrible pour tous les hommes, qu'elle n'en voulut plus ſouffrir dans ſon Palais, les faiſant embarquer dans un vaiſſeau, qui les mit en Terre-ferme. Dés qu'Alinzor eut quitté ce pernicieux ſéjour, Madame, continua-t-il, ſortant de la létargie où il avoit été enſeveli ſi long-temps, il ſe ſouvint du rendez-vous que vous luy aviez donné; & voulant ſe juſtifier ou mourir, il vint une ſeconde fois dans les Canaries; il parla à Phenice, & ſe trouva au labyrinthe.

Il n'y eut pas été une heure, qu'il vous vit arriver le viſage tout couvert de larmes : Alinzor, lui dites-vous, depuis que vous êtes parti, j'ai fait avoüer au traître Zenore, que c'eſt luy qui vous a trompé par une fauſſe lettre ; que pour me dérober la connoiſſance de ſon crime il vous enleva dans l'Iſle de la Fée Deſirée ; & voulant nous rendre malheureux, il me force de l'épouſer. Sauvez-moi de l'horreur de ce monſtre, & me conduiſez dans votre Royaume ; & quand j'y ſerai en ſûreté, vous viendrez luy arracher ma Couronne & la vie. Mon Prince charmé de vous voir diſpoſée à le ſuivre, ne voulant pas laiſſer échaper un ſi heureux moment, aprés vous avoir promis de vous adorer le reſte de ſes jours, fut détacher ſon cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, & vous mettant en croupe derriere lui, il ſe haſta de ſortir du Parc ; il vous conduiſit à ſon Vaiſſeau, & ayant fait le trajet qui ſepare vos Iſles

de la Terre, il continua son voyage jusqu'en Numidie. Mais dés qu'il fut en Numidie, vous disparutes, Madame; & Alinzor desesperé, connut que Zenore, pour l'éloigner de vous, luy avoit fait enlever un fantôme. Outré d'un si fatal destin, il reprit le chemin des Canaries, resolu de vous faire connoistre son innocence, & de contraindre le perfide Prince de Baleare à confesser ces crimes. Je le suivis dans ce voyage; & je fus témoin de sa fureur, quand il apprit que vous en étiez partie, & que son Rival vous avoit suivi. Il sortit d'un lieu si funeste pour luy, & fut consulter la Fée des Grandeurs, pour sçavoir où il pourroit vous trouver; elle luy ordonna de venir en Grenade.

Nous primes cette route; & étant arrivez dans ce vallon, nous avons rencontré Zenore. Mon Prince transporté de fureur, l'a attaqué. Vous avez été témoin de la fin du combat,

où ſuivant les mouvemens de votre injuſte colere, vous avez penſé, Madame, vous priver du plus fidele Amant du monde.

Vous voyez, reprit Zamée, dés que l'Ecuyer eut ceſſé de parler, ma chere Zalmayde, que j'avois raiſon de vous dire, qu'Alinzor à force d'être criminel, me paroiſſoit innocent. Ne me reprochez plus mon crime, ma belle Princeſſe, répondit celle des Canaries, j'en ſuis aſſez punie, par la crainte mortelle où je ſuis, que ma perfide main ne m'ait trop bien ſervie. N'apprehendez rien pour le Prince de Numidie, reprit celui de Grenade. J'ai éprouvé la ſcience de ces Bergers ſur des bleſſures moins glorieuſes, mais plus dangereuſes que celle d'Alinzor.

Aprés ces paroles, ces illuſtres Avanturiers voyant la nuit avancée, furent chercher un peu de repos.

La Princeſſe des Canaries étoit combatuë de trop differens mouve-

mens pour le trouver. Le plaisir de sçavoir Alinzor fidele, lui donnoit une joie si sensible, qu'elle ne pouvoit être balancée que par la crainte de le perdre ; & le jour parut sans qu'elle eût pû decider à laquelle de ces deux passions elle devoit s'abandonner. La Princesse Zamée qui l'aimoit tendrement, & à qui ses inquietudes particulieres ne donnoient gueres plus de tranquillité, lui avoit tenu compagnie ; & ces deux aimables personnes ayant sçû que le Prince de Grenade étoit déja auprés du Prince blessé, passerent dans sa cabane.

Zalmayde y entra en tremblant ; & s'approchant auprés de son lit, elle lui demanda comment il se portoit. C'est à vous à me l'apprendre, divine Princesse, lui dit-il, ma vie ne pouvant être en sûreté qu'en m'assurant que vous me pardonnez tout ce que la jalousie du malheureux Zenore m'a contraint de faire contre mon amour. Ah ! lui dit Zalmayde,

je ſuis bien plus coupable que vous ; & s'il étoit auſſi aiſé de reparer les maux que je vous ai faits, que d'oublier nos malheurs paſſez, je n'aurois plus de ſujet de répandre des larmes. Ceux que votre belle main me cauſe, reprit le Prince malade, me ſont ſi chers, que je crains d'en guérir.

Le ſage Berger ayant peur qu'une converſation ſi paſſionnée n'empêchât l'effet de ſon remede, obligea Elmedor & Zamée de ſe mêler de cet entretien. Ils y employerent toute la journée ; & le ſoir, pour donner le temps de panſer le Prince, ils furent ſe promener ſur le bord d'une riviere qui regnoit le long du vallon.

Ils n'y eurent pas fait quelques pas, qu'ils virent venir à eux un Chevalier, monté ſur un cheval dont la laſſitude faiſoit aſſez connoître le peu de ſoin que ſon Maiſtre avoit de le laiſſer repoſer.

Ce Chevalier portoit des Armes

d'acier bruni, enrichis de filets d'or. Son casque, dont la visiere étoit haute, étoit chargé de plumes gris de lin. Ce que l'on voyoit de sa casaque paroissoit argent & gris de lin, comme ses plumes; & sur un pesant Ecu, qui pendoit à l'arçon de sa selle, l'on remarquoit ce fameux Mont, qui épouvante si souvent ses voisins par les flammes continuelles qui sortent de ses entrailles; & pour Devise ces paroles: *Je brule sans fin.*

La bonne mine de cet Inconnu, quoiqu'il parût tres-melancolique, donna de la curiosité à nos belles Princesses; & devenuës plus hardies par la presence du Prince de Grenade, elles furent au-devant de lui. Le Chevalier, aprés les avoir saluées, passoit sans s'arrêter; mais ayant jetté les yeux sur le visage d'Elmedor, il fit un cri, & se jettant à bas de son cheval, il vint à lui.

Genereux Chevalier, lui dit-il, la Fée des Grandeurs n'est point trom-

peuſe dans ſes promeſſes, puiſque je vous trouve dans le même lieu où elle m'a ordonné de vous chercher. Je ne puis me méprendre au portrait qu'elle m'a fait de vous. Vous êtes celui qui doit tirer ma Princeſſe de l'enchantement fatal où la retient le cruel Amerdin, dans un Château, à quelques journées d'ici. J'ai tenté vainement de l'arracher de ſes fers. C'eſt à vous qu'eſt reſervée cette gloire, & tout doit ceder à la valeur & à la fidelité du courageux Prince de Grenade. Le Ciel voudroit ſans doute me faire oublier mes malheurs, reprit Elmedor, s'ils étoient de nature à pouvoir l'être, ſi j'étois âſſez heureux de vous rendre votre Princeſſe, aimable Inçonnu, en combatant pour les intereſts de la charmante Zamée, pour qui j'entreprens l'avanture que vous venez m'offrir, dés qu'un Prince, qui mérite de n'être pas abandonné, ſera en état de nous accompagner. Souffrez que vo-

tre felicité ſoit retardée de quelques jours ; & pour nous donner plus d'envie de vous rendre ſervice, contez à la Princeſſe de Fez, & à celle des Canaries, que vous voyez, le ſujet de vos peines. Vous ne pouvez, genereux Chevalier, parler devant perſonne, qui par ſes propres malheurs ſoit plus diſpoſée de plaindre les vôtres. L'Inconnu, aprés avoir demandé pardon aux deux Princeſſes de ne leur avoir pas rendu ce qu'il leur devoit, commença le recit de ſes avantures, aprés que toute cette illuſtre Compagnie ſe fut aſſiſe ſur le gazon qui bordoit la riviere.



HISTOIRE
Du Prince de Mauritanie, & de la Princesse de Castille.

LEs malheurs de ma vie sont si grands, dit-il, en s'adressant à la Princesse de Fez (celle des Canaries l'ayant voulu ainsi) que je craindrois de vous ennuyer, si le Prince de Grenade ne venoit de m'assurer que les vôtres vous avoient appris à plaindre ceux qu'un sort infortuné accable.

Je vous dirai donc, Madame, que je suis fils du Roy de Mauritanie; que l'on m'appelle Zalmandor; & qu'ayant passé les premieres années de ma vie comme tous les Princes de mon âge, voyant le Royaume du Roy mon pere paisible, je me dérobai de sa Cour, suivi d'un Ecuyer en qui j'avois confiance. Je fus chercher à me faire connoître sous le nom du

Chevalier de l'Ardente Epée.

J'appris que le Roi de Castille avoit guerre avec un Prince de ses voisins; je fus lui offrir mes services, il les accepta avec plaisir. Il avoit auprés de lui un jeune Chevalier, dont la mine haute & majestueuse attira mes regards. Je ne sçai s'il trouva en moi quelque chose qui méritât son attention; mais je remarquai qu'il n'ôta pas les yeux de dessus mon visage. Cependant dans la suite cette disposition que nous avions à nous estimer, se changea en une haine qui ne peut finir qu'avec notre vie.

Nous nous voyions tous les jours, mêmes soins nons occupoient dans les combats; nous cherchions à nous arracher la victoire, ou du moins à mériter d'égales loüanges. Le Roi de Castille voulant nous attacher à lui, de peur que l'un des deux, mécontent, ne passât chez ses ennemis, & ne balançât ses conquestes, nous accabloit de caresses. Mais ayant ignoré

jusqu'à

jusqu'à ce jour qui nous étions, il nous pressa de si bonne grace de le lui apprendre, que nous ne pûmes lui refuser.

Je lui dis mon nom & ma naissance, & l'Inconnu se fit connoître pour le Prince d'Artagon, nommé Armande, Chevalier de l'Immortel Amour. Ce titre me fit comprendre qu'il étoit amoureux. Je m'en informai, & j'appris qu'il l'étoit de la Princesse de Castille; qu'il avoit demeuré caché dans cette Cour plusieurs mois, & qu'il avoit vû quelquefois Almandine (c'est ainsi que cette Princesse se nomme;) mais que le Roy ayant des raisons tres-fortes pour ne lui faire épouser qu'un Prince de ses sujets, ne permettoit pas aux Chevaliers étrangers de s'attacher à la servir, & qu'il la faisoit élever dans un Palais separé du sien, dont elle sortoit rarement pour se montrer en public. Un sentiment secret, dont je ne connoissois pas la cause, me fit être fâché que le

Prince d'Arragon aimât la Princesse de Castille, & me donna plus de soin d'acquerir l'amitié du Roi.

Je fus assez heureux pour lui rendre des services dans cette guerre, assez considerables; & s'ils ne surpassoient pas ceux du Chevalier du Constant Amour, ils pouvoient les égaler. Enfin, la campagne finît, & nous retournâmes en Castille, sans avoir pû bien sçavoir celui de nous deux qui avoit le plus de part dans l'estime du Roy. La Reine, & plusieurs Dames de sa Cour, vinrent au-devant de nous; & le Roy me presentant à cette Princesse, en faisant mon éloge, lui dit que rien que le Prince d'Arragon ne pouvoit me le disputer.

La Reine me fit un compliment fort honneste; & connoissant déja le Chevalier de l'Ardent Amour, elle lui fit mille caresses. Nous arrivâmes enfin au Palais, où le Roy voulut que je prisse un appartement, aussi-bien

qu'Armande ; & voulant nous montrer qu'il nous eſtimoit infiniment, il fit venir le ſoir la Princeſſe ſa fille.

Je n'ai jamais rien vû de ſi charmant que la belle Almandine. Tout ce qui peut former les plus beaux yeux du monde, ſe trouve dans les ſiens ; un feu vif & brillant vous brule de ſes premiers regards, & un air doux & flateur vous permet de porter les chaînes qu'ils vous donnent.

Je ſentis dés ce moment que l'on ne peut ſe défendre de ſes charmes, & quoy que je viſſe qu'elle répondoit avec bonté au tendre empreſſement de mon Rival, je m'abandonnai au violent penchant qui me forçoit à l'aimer ; & je me flattai que peut-être Armande n'étoit pas ſi bien auprés d'elle, que je ne puſſe du moins l'obliger à balancer ſon eſtime entre nous deux.

Vous direz, Madame, que j'étois bien temeraire, ou bien amoureux ; mais j'ai éprouvé que l'Amour a ſes

pressentimens heureux comme la Fortune. Pour faire réüssir mon dessein, je pris un autre chemin que mon Rival. Je cachai avec soin ma passion, & m'attachant à une des plus belles Filles de la Cour, je lui donnai des fêtes. Je fis en sa faveur des Courses de Chevaux, & ne negligeai rien de cette fine galanterie, qui nous donne l'avantage sur toutes les nations du monde.

Les soins que je rendois à Celdine, (c'étoit ainsi que cette aimable personne s'appelloit) avoient quelquefois la Princesse pour témoin, le Roi souffrant qu'elle prît des plaisirs dont elle ne devoit point donner de recompense. Je m'apperçûs avec une joie sensible, qu'elle y étoit quelquefois réveuse, & que malgré l'attachement d'Armande, ses yeux me reprochoient de porter d'autres chaînes que les siennes. Que je souffrois dans ces momens, de ne lui pas faire connoistre tout l'amour que j'avois pour elle!

mais la peur de n'être pas encore le plus fort dans ſon ame, me forçoit de feindre juſqu'à un temps plus heureux.

Cependant je paſſois de cruelles heures ; je ſçavois que le Prince d'Arragon ayant gagné une fille qu'Almandine aimoit, entroit quelquefois dans ſon Palais ; & que malgré la Princeſſe, il lui parloit ſouvent de ſon amour, ſans autre témoin que cette Confidente ; & que ſi on ne répondoit pas avec tendreſſe à ſa paſſion, il étoit du moins écouté ſans colere. Il la ſuivoit même au Temple, aux promenades, & il étoit toujours auprés d'elle, dés qu'elle paroiſſoit en public.

Le Roy commença de s'en allarmer ; & quelque amitié qu'il eût pour lui, la politique l'emporta ; il le pria de s'éloigner de ſa Cour.

Un commandement ſi terrible outra de colere le Prince d'Arragon, & le contraignit de ne plus paroiſtre au

Palais. Le Roy se croyant en sûreté, & me voyant attaché auprés de Celdine, donna plus de liberté à la Princesse. Elle paroissoit plus souvent en public, & j'étois plus exposé au danger de ne pouvoir long-temps cacher ma passion. Quelquefois mes yeux me trahissoient, & s'attachoient sur l'adorable Almandine, avec des mouvemens si tendres, qu'elle en rougissoit; mais cette aimable rougeur n'avoit rien de désobligeant, & paroissoit plûtôt une marque de sa modestie qu'un effet de sa colere.

Un soir que je donnois à Celdine un bal dans un salon de verdure, qui étoit dans les jardins du Palais; aprés avoir beaucoup dansé, je fus dans une allée, pour prendre un peu de repos. Je n'y eus pas fait quelques pas, que j'entendis parler de l'autre côté de la palissade. Non, Phedime (disoit une personne que je connus être la Princesse) non, je ne puis plus souffrir que Celdine l'emporte sur moy,

& tu ne peux comprendre le chagrin que l'amour que Zalmandor a pour elle me cause. Je vous avoüe, Madame, lui répondit cette fille, que ce bizarre dépit m'étonne : pardonnez-moi si je vous parle si hardiment. Vous souffrez sans colere les soins du malheureux Prince d'Arragon ; vous lui laissez esperer que si quelqu'un peut vous plaire, il aura l'avantage sur tous ses Rivaux ; & depuis que le Roy votre pere lui a défendu le Palais, vous ne paroissez point fâchée, quand sans vous en rien dire, je lui ménage les momens de vous dire tout ce qu'un cœur bien touché ressent de douleur, quand il n'a pas la liberté de voir l'objet qu'il adore. Pourquoy donc, Madame, si j'ose vous le demander, vous interessez-vous dans les soins que le Prince de Mauritanie rend à la belle Celdine ; & que vous importe dans quelles mains tombe un cœur que vous ne voulez point recevoir ?

Comme jusques ici, reprit la Princesse, je ne t'ai point dit mes veritables sentimens, tu as raison d'être étonnée de mon inquiétude. Mais, Phedime, mon ame est trop accablée, pour ne pas chercher le triste plaisir de me plaindre. Apprens donc qu'Armande n'a jamais eu de part à ma tendresse. La bizarrerie du Roy mon pere, qui sous le pretexte de je ne sçai quelle prediction, ne souffre point que je vive comme les autres Princesses de mon rang, me donna envie de me faire un protecteur, qui pût me défendre d'être sacrifiée à un Prince sujet de la Couronne que je dois porter un jour. Le Prince d'Arragon me parut propre à mon dessein. Maistre de ses Etats comme de sa personne, je crus que je ne pouvois mieux choisir. Je reçus ses soins avec bonté, & je pensai même que je pourrois l'aimer ; mais je n'avois point vû Zalmandor. Dés qu'il parut, je n'eus plus que de l'indifference pour Ar-

mande, je me flatai quelques jours d'en avoir fait la conqueste ; & mon cœur voloit déja au-devant de ses vœux, quand les fêtes qu'il donna à Celdine m'apprirent que je m'étois trompée. Ah! Phedime, si tu connoissois tout ce que souffre une Princesse fiere & glorieuse, qui croit meriter d'être aimée, & qui voit porter ailleurs l'encens qu'elle s'étoit destiné, tu avouërois qu'il n'y a point de tourment plus affreux. J'ai voulu essayer si je ne trouverois point dans l'amour d'Armande de quoy me faire oublier l'outrage que le Prince de Mauritanie a fait à mes charmes. J'ai même affecté dans ces cruelles fêtes, où j'étois le témoin du triomphe de ma Rivale, d'écouter plus favorablement le Prince d'Arragon. Je t'avoüe que j'ai cru quelquefois que Zalmandor en avoit quelque chagrin ; & je l'ai surpris souvent qu'il me regardoit comme on regarde quand on aime. Ce soir même, ce soir, ma chere Phe-

dime, tout occupé qu'il paroiſt de l'heureuſe Celdine, ſes yeux pleins d'un feu que l'amour ſeul peut faire naiſtre, ſe ſont attachez ſur les miens, avec une langueur ſi éloquente, que je n'ai pû ſoûtenir ſes regards. Cependant il aime ma Rivale, & je n'en puis douter : Ah ! Madame, lui dis-je, n'étant plus maiſtre de me cacher, en me jettant à ſes pieds ; ah ! ma chere Princeſſe, je n'aime point Celdine, vous ſeule avez rempli mon ame de ce feu, que vos yeux ſeuls peuvent allumer. Apprenez à votre tour, que je n'ai feint d'aimer, que pour tromper le Roy votre pere, & pour..... oſerois-je l'avoüer ? vous donner envie de faire ma conqueſte, malgré l'eſtime que vous aviez pour mon Rival. Que j'ai ſouffert dans cette cruelle contrainte ! Combien de fois ai-je été prés de lui donner la mort ! Mais retenant de ſi juſtes tranſports, de peur de faire éclater ma paſſion, je retournois auprés de Celdine. Au-

jourd'hui le Destin d'accord avec l'Amour, m'a conduit dans cette allée. Ne soyez point fâchée, mon adorable Princesse, de ce qu'ils m'ont fait entendre. Cessons de nous contraindre ; acceptez un cœur qui n'a jamais porté d'autres chaisnes que les vôtres, sans plus ménager mon Rival.

Zalmandor, reprit la Princesse, je ne puis vous désavoüer ma foiblesse, puisque vous l'avez entenduë. Mais pour mériter que je vous en fasse l'aveu à vous-même, & que je vous sacrifie le Prince d'Arragon, il faut me donner des preuves que vous n'aimez point ma Rivale, & l'accabler d'autant de mépris, que vous l'avez fait triompher à mes yeux ; & quand par un désaveu aussi éclatant que votre amour l'a été, je ne pourrai plus douter de votre sincerité, peut-être alors oublierai-je le malheureux Armande. Ah ! Madame, m'écriai-je, vous aimez plus mon Ri-

val que vous ne penſez, puiſque vous balancez à l'éloigner; & votre vanité a plus de part que votre cœur à ce que j'ai entendu de favorable. Ce que vous dites pourroit bien être, repatit la Princeſſe, avec un air de dépit; mais enfin vous ſçavez à quelle condition je mets mon eſtime, c'eſt à vous de le faire, ſi vous voulez m'obliger à vouloir quelque choſe de plus. En achevant de parler, elle rentra dans le Bal; & voulant luy montrer que je ſçavois lui obéïr, je n'approchai point de Celdine, & je ſortis des premiers de l'Aſſemblée, pour n'être point obligé de lui donner la main pour la conduire à ſon appartement.

Cependant voulant parler encore un moment à la charmante Almandine, devant qu'elle rentrât dans ſon Palais, je fus l'attendre dans un grand parterre qui étoit ſous les fenêtres de ſon cabinet. Je n'y eus pas été une heure, que j'apperçus mon Rival; &

Phedime, quittant la Princesse, lui vint parler. Je ne pus entendre ce qu'elle lui dit, parce que je m'étois caché derriere un buisson de chevrefeüille. Mais un moment aprés je vis ouvrir la fenêtre du cabinet; & le Prince d'Arragon s'étant approché, parla plus d'une demie heure à une femme, que je pris pour la Princesse. Tout le respect que j'avois pour elle, pensa vingt fois ceder à ma jalouse fureur. Mais enfin j'attendis qu'Armande fût sorti du Palais; & l'ayant joint hors de la Ville, comme il alloit monter à cheval: Chevalier, lui dis-je, vous ne pouvez contrevenir aux ordres du Roy, sans avoir en moi un mortel ennemi, & sans que je ne vous force de lui obéïr. Je n'avois pas cru, reprit Armande, que les Princes comme vous, servissent d'Espions au Roy de Castille, & ce personnage ne pourroit être pardonnable dans Zalmandor, qu'étant Amant de la Princesse Almandine.

Soit comme Amant de la Princeſſe, lui répondis-je, en mettant l'épée à la main, ou comme ami du Roi ſon pere, je ne ſouffrirai point que vous demeuriez dans ces lieux davantage. Voyons, me dit-il, en ſe mettant en poſture de me recevoir, ſi vous pourrez executer ce genereux deſſein. A ces mots, nous commençâmes un combat, qui auroit peut-être été funeſte pour moi, ſi l'épée du Prince d'Arragon ne s'étoit rompuë; & ſes Ecuyers étans arrivez, je me retirai ſans bleſſures. Armande l'étoit à la cuiſſe aſſez conſiderablement. Mais ne voulant pas être trouvé dans ce lieu, il ſe fit porter à quelques milles de la Ville, où il avoit choiſi ſa retraite.

Comme notre combat n'avoit que nos domeſtiques pour témoins, il fut ſecret quelque temps, & il n'y eut d'abord que la Princeſſe, qui l'apprit par Phedime, à qui Armande le fit ſçavoir. Elle m'en fit quelques re-

proches la premiere fois que je la vis ; mais comme cet emportement étoit une marque de ma passion, elle me le pardonna, sans vouloir me promettre de bannir mon Rival.

Cependant l'affectation que j'avois de fuir en tous lieux Celdine, pour qui l'on m'avoit vû tant d'empressement, fut remarquée de toute la Cour ; & comme elle étoit parente de la Reine, elle m'en témoigna quelque dépit. Je lui dis que les ordres que j'avois reçus depuis peu du Roi mon pere, qui n'approuvoit pas cette alliance, m'obligeoient de cacher les sentimens que j'avois pour cette belle personne, de peur qu'il ne m'ordonnât de retourner auprés de lui.

Pour Celdine, comme elle étoit fiere ; que j'avois eu le malheur de ne lui pas déplaire, & qu'elle s'étoit flatée d'être un jour Reine de Mauritanie, elle n'écouta pas de si foibles raisons, & elle devina bientôt le veritable sujet de mon changement.

Elle en conçut un si grand dépit, qu'-elle apprit au Roy que le Prince d'Arragon n'étoit point sorti du Royaume; qu'il avoit dessein d'enlever la Princesse; que j'étois son Rival, & que nous nous étions battus le jour du Bal. Elle avoit sçû cette avanture d'un de mes domestiques qu'elle avoit gagné, & qui lui rendoit un fidele compte de toutes mes actions.

Le Roy allarmé de cette nouvelle, envoya prendre prisonnier le malheureux Armande, & le fit conduire dans un Chasteau qui commandoit la Ville. Il ordonna à la Reine de ne plus laisser sortir la Princesse de son Palais, dont on redoubla la garde. Pour moi, il n'osa me rien dire, craignant d'avoir besoin de mon bras dans la guerre, qui n'étoit que differée par une tréve d'un an; mais il mit des Espions auprés de moi, qui lui disoient toutes mes démarches..

Tous ces changemens me cause-

rent une douleur mortelle. J'étois au desespoir d'avoir causé le malheur de mon Rival par mon imprudente colere, & de m'être ôté le peu de liberté que j'avois de voir quelquefois l'adorable Almandine. Mais comme l'Amour est ingenieux, je trouvai le moyen d'entrer dans un petit Bois, qui donnoit sous les fenêtres de son appartement, & où elle venoit souvent se promener. J'y fus deux jours sans l'y rencontrer; mais un soir qu'il avoit fait trés-chaud, elle vint y goûter le frais, accompagnée seulement de Phedime. Je m'avançai au-devant d'elle, & voulus lui demander pardon de ma hardiesse; mais cette Princesse, sans me donner le temps de parler: Zalmandor, me dit-elle, vous devriez être content des maux que vous m'avez faits, sans venir chercher à m'en faire de nouveaux. A quelle extremité de colere le Roi ne se porteroit-il pas, s'il sçavoit que vous vinssiez dans ce Palais, & dans

une heure où il n'eſt permis qu'à mes femmes de m'approcher ? Vous qui ſçavez ſi bien le faire obéïr, quel droit avez-vous de mépriſer ſes ordres ? Si votre cœur, Madame, lui dis-je, n'étoit pas prévenu pour mon heureux Rival, vous ne me feriez point un crime de n'avoir pû ſouffrir ſon bonheur, ſans le lui faire achetter de ſon ſang, & vous trouveriez dans un peu de bonté pour moi, l'excuſe de ce que je fais aujourd'hui. Mais, trop cruelle Princeſſe, le ſoin que j'ai pris de m'attirer la haine de Celdine, par l'indifference que j'ai pour elle, ne vous a pû toucher. Vous ne vouliez que cette marque éclatante de l'effet de vos charmes, ſans vous ſoucier de celui qui vous la donnoit. Vous êtes bien injuſte, me dit Almandine, de me faire ce reproche. Zalmandor, vous me connoiſſez peu, ſi vous croyez que les ſacrifices me peuvent être agreables, ſi la main qui me les offre ne m'eſt chere ; c'eſt

ce qui me fait ſupporter ma priſon ſans murmurer. Soyez fidele, & repoſez-vous ſur moi de la recompenſe.

J'avoüe que les malheurs du Prince d'Arragon me touchent; que je ſuis fâchée de le voir dans les fers du Roi mon pere, & que de tout mon cœur je voudrois lui rendre ſa liberté; mais ce ne feroit plus pour recevoir ſon amour. Déterminée à partager vos chaînes, je ne puis plus écouter ſes ſoupirs. Aidez-moi à rompre les fers dont le Roi mon pere l'accable. Je vous promets de lui défendre de porter les miens. Quelque danger qu'il y ait de vous obéïr, Madame, lui répondis-je, je vais m'y employer de tout mon pouvoir. Mais, divine Princeſſe, ſouvenez-vous que ce Prince.... Je ne me ſouviendrai que de ce qui vous fera connoiſtre le tendre penchant que j'ai pour vous, me dit-elle, ſi vous ſçavez me ſervir comme je veux l'être.

Aprés ces paroles, ſans vouloir ſouffrir que je lui parlaſſe davantage, elle m'ordonna de me retirer, mais ce fut ſans me défendre d'y revenir ; & je ſçûs ſi bien profiter de cette indulgence, que je la voyois tous les ſoirs, ſans autre témoin que Phedime.

Dieux! que je découvris de nouveaux charmes dans ces converſations particulieres, & que je beniſſois le Ciel de mon bonheur! Dans ces tranſports je n'oubliois point de m'employer pour mon Rival ; mais toutes mes prieres furent inutiles, le Roi ne vouloit point entendre parler de ſa liberté ; & quoique la Reine, qui aimoit ce Prince, ſe ſervît de tout ſon credit, elle n'obtint pas davantage.

Mais Armande étant guéri de ſes bleſſures, trouva l'invention de ſe ſauver par une fenêtre de ſa chambre, qui donnoit ſur la campagne, & que l'on n'avoit pas cru neceſſaire de

griller, par l'impoſſibilité de s'en ſervir. Le premier uſage qu'il fit de ſa liberté, fut de chercher à voir la Princeſſe. Il parla à Phedime; & cette Fille, qui l'avoit toûjours favoriſé, le fit cacher dans un cabinet d'Almandine; & quand il n'y eut plus qu'elle dans l'appartement de la Princeſſe, elle le mena dans ſa chambre.

Son étonnement fut grand, quand elle vit ce Prince, & ſon premier mouvement fut d'être bien-aiſe de le voir ſorti des mains du Roi. Mais faiſant reflexion ſur les nouveaux malheurs qui pouvoient lui arriver s'il étoit ſurpris: Armande, lui dit-elle, les Dieux me ſont témoins combien votre priſon m'a touchée, & ce que j'aurois voulu faire pour vous en tirer. Le Ciel a ſecondé mes vœux, ne retombez plus, par votre obſtination à demeurer dans un lieu ſi fatal à votre repos, dans un danger plus à craindre que le premier. Retournez en Arragon; & ſi vous

avez quelque amitié pour moy, donnez à l'estime que j'ai pour vous l'oubli de l'offense que le Roi mon pere vous a faite, & ne songez point à vous en venger. Pour être sûre de mon obéïssance, lui répondit Armande, il ne faut point m'éloigner de vous, Madame. Tant que je verrai ma Princesse, je ne haïrai point celui qui lui a donné la naissance, quelque injuste qu'il soit. Mais je ne puis répondre que si vous avez la cruauté de me bannir, je ne me souvienne des mauvais traitemens qu'il m'a faits. Vous ne pouvez plus rester ici sans être découvert, reprit Almandine, & je ne puis vous voir, sans m'exposer à être la plus malheureuse personne de mon sexe. Ah! Madame, interrompit le Prince d'Arragon, vous n'aviez point ces prévoïantes fraïeurs quand vous aviez quelque bonté pour moi. Sans doute que Zalmandor, de qui le combat ne m'a que trop fait voir qu'il étoit mon Rival.... Ar-

mande, lui dit la Princeſſe, ſans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire, le Prince de Mauritanie n'a point de part à la priere que je vous fais; mon ſeul devoir, & la peur d'être cauſe de votre perte m'y obligent, quoy qu'à ne vous rien cacher, ce Prince me ſoit aſſez cher pour le preferer à toute la terre. Je n'ai donc plus qu'à mourir, reprit Armande, puiſque vous m'annoncez l'Arreſt de ma mort. En même temps ce Prince furieux tira ſon épée, & ſe la feroit paſſée dans le cœur, ſi Phedime & la Princeſſe ne la lui euſſent arrachée avec violence. Outré de deſeſpoir, il ſortit de l'appartement d'Almandine, & alla paſſer la nuit dans une maiſon écartée.

Il m'envoya un Cartel le matin, & me marqua l'endroit où il feroit. Je m'y trouvai, ſans autre ſuite que l'Ecuyer que vous me voyez; & ſans lui demander le ſujet de ce ſecond combat, nous le commençâmes en gens

qui craignoient de n'avoir pas le tems de l'achever.

Je fus assez heureux d'être le victorieux ; le Prince d'Arragon affoibli de la perte du sang qui sortoit de deux grandes blessures, tomba évanoüi. Mon Ecuyer & moy nous le portâmes à la premiere habitation ; & ayant envoyé querir un Chirurgien à la ville, où tout étoit en rumeur de sa fuite, je le fis panser. Ces playes se trouverent grandes, mais sans danger ; & dés qu'il fut revenu à lui, je m'approchai de son lit : Genereux Prince, lui dis-je, le sort des Armes m'a donné une victoire que vous méritez mieux que moi. Souffrez que je vous fasse connoistre, par les soins que j'aurai dans ces lieux où tout vous est ennemi, de vous donner tous les secours necessaires, que si vous ne pouvez m'aimer, puisque l'amour que nous avons pour la Princesse de Castille nous en empêche, je mérite au moins votre estime. Vaillant Zalmandor,

mandor, me dit-il, je devrois, pour reconnoître votre generosité, vous ceder notre divine Princesse; mais je ne puis vous le promettre: ainsi pour vous ôter un ennemi dont la vie est incompatible avec la vôtre, laissez-moy finir des jours infortunez. Vous m'avez enlevé le cœur de l'ingrate Almandine, n'ayez pas la cruauté de me contraindre d'être témoin de votre bonheur. Je ne sçai, lui dis-je, si vous n'avez point plus de part que moi à l'estime de cette Princesse; mais qui que ce soit de nous deux qu'elle choisisse, attendons son choix, sans lui ôter par nos combats deux Amans fideles; & s'il est vrai que vous l'aimiez, ne disposez point sans ses ordres d'une vie qui doit être à elle. Armande se rendit à mes discours, & me promit de souffrir tout ce qui seroit necessaire pour sa guérison. Aprés cela je m'en retournai à la Ville, de peur de me rendre suspect.

J'y trouvai le Roi dans une colere épouvantable de la fuite du Prince dArragon ; il donna des ordres si précis, de le prendre par-tout où il seroit, que craignant qu'il ne fût découvert, je fus le soir supplier la Princesse de lui envoyer commander de se laisserconduire dans l'Arragon. Phedime y fut, n'étant pas sûr de se confier à une autre. Il resista long-temps à la priere d'Almandine, mais enfin il y consentit.

Je fis faire un brancard, & le fis transporter jusques dans son Royaume, n'osant l'y accompagner moi-même, de peur de lui nuire.

Pendant ce temps-là, le Roi tomba malade, & mourut en huit jours ; & la Reine touchée de sa perte, le suivit un mois aprés. La Princesse accablée de tant de chagrins, ne vouloit point survivre à des personnes si cheres, quoique le Roi lui eût fait passer de tristes momens ; & sans les bontez qu'elle avoit pour moi, elle

n'auroit pas si tôt essuyé ses larmes: mais elle se rendit à mes prieres, & à l'empressement de ses peuples, qui la reconnurent pour Reine, avec une joie qui marquoit leur tendresse. Celdine, dont la haine n'étoit point diminuée, ne voyant plus d'obstacle à notre bonheur, eut recours au traître Amerdin. Il n'est pas que vous ne connoissiez ce formidable ennemi du genre humain, qui ne se sert de sa science que pour faire des malheureux, sans y avoir d'autre interest que de faire couler des pleurs, dont il se forme un ruisseau, & dont il fait ses plus cruels enchantemens.

Ce Perfide, ravi d'avoir un nouveau sujet d'exercer sa rage, enleva un jour la Princesse, & la conduisit dans ce Château fatal, où depuis un siecle il tient tant de Princes & de Princesses enchantez, leur faisant souffrir mille differens supplices.

Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je me vis separé de

ma chere Almandine. Je voulois faire payer à Celdine de ſa vie ſa cruelle vengeance ; mais trouvant honteux de tremper mes mains dans le ſang d'une femme, je courus aprés ma Princeſſe, & j'arrivai au Chaſteau fatal. J'y ſuis demeuré pluſieurs jours ſans pouvoir par mes cris ni mes menaces obliger perſonne à me répondre. Enfin deſeſperé de mon ſort, j'ai été chercher cette adorable Fée, qui ſe fait un plaiſir de ſecourir tous les malheureux. Elle m'a ordonné de vous venir attendre dans ce lieu, & m'a aſſuré qu'à vous ſeul étoit reſervé le pouvoir de punir le perfide Amerdin, & de rendre la liberté à tant d'illuſtres Infortunez.

Le Prince de Mauritanie finit ſon diſcours par un ſoupir ſi touchant, qu'Elmedor luy promit de nouveau d'expoſer ſa vie pour lui rendre l'aimable Almandine ; & les Princeſſes s'étant levées aprés l'avoir remercié de la peine qu'il s'étoit donnée de

leur apprendre ses avantures, s'en retournerent tous ensemble auprés du Prince de Numidie, à qui l'on apprit le nom de celui de Mauritanie.

Le sage Berger ayant guéri en deux jours Alinzor de ses blessures, comme il l'avoit promis, toutes ces illustres personnes prirent le chemin du Chasteau d'Amerdin, aprés avoir recompensé liberalement leur hoste charitable, & à la premiere ville la Princesse des Canaries reprit un habit de femme, aussi-bien que Phenice, n'ayant plus de raisons qui l'obligeassent à cacher son sexe.

Ils continuerent leur voyage plusieurs journées, sans qu'il leur arrivât aucune avanture; mais un matin étant tous descendus de cheval au bord d'une riviere pour se reposer, ils virent venir à eux un bateau en forme de petite galere, conduite par des Rameurs vêtus galamment. Une Nymphe habillée comme celles de Diane, y paroissoit assise sur des car-

reaux de velours vert & or, & regardoit attentivement ſur le rivage.

Un ſpectacle ſi agreable arreſta les regards des Princeſſes ; & elles virent que la Nymphe s'avançoit ſur le bord de la galere, dés qu'elle fut proche d'elles ; & s'adreſſant à Elmedor : Prince de Grenade, luy dit-elle, la Fée des Grandeurs, dont le ſéjour n'eſt pas éloigné d'ici, m'envoie vous dire, qu'elle veut vous voir, & toute votre aimable troupe , avant que vous tentiez l'avanture du Château d'Amerdin. Elle ne peut rendre qu'à vous l'anneau fatal que vous avez perdu, & que Zamat luy a confié en mourant. C'eſt par luy ſeul que vous pouvez rompre l'enchantement du cruel Magicien, & joüir d'un bonheur que vous n'eſperez pas. Ne craignez point, lui dit-elle encore, voyant qu'il étoit incertain de ce qu'il devoit faire, que ce ſoit ici un artifice de la Fée Deſirée : celle qui m'envoye n'a beſoin que de ſa beauté pour ſe faire

aimer ; & ne veut vous voir que pour vous rendre heureux. Le Prince honteux de ce reproche, presenta la main à la Princesse des Canaries, qui se trouva la premiere, pour monter dans la galere ; & toute cette charmante troupe s'étant embarquée aprés Elmedor, elle prit la route de l'Isle de la Fée des Grandeurs.

Ils y arriverent bien-tôt, & furent étonnez de la magnificence qu'ils rencontrerent. Tout y brilloit d'or & de pierreries, & les plus simples habitations étoient de marbre & de porphyre. Tous les habitans de ces lieux fortunez se ressentoient de la grandeur de leur Souveraine, & rien ne paroissoit qui ne fût superbe. Mais il ne purent supporter l'éclat du Palais, qui étoit bâti de cristal de roche, orné de distance en distance de colonnes d'or. Les appartemens de ce magnifique Edifice répondoient à la beauté du dehors ; & celui de la Fée étoit si brillant de pierres pretieuses de tou-

tes les couleurs, que celui du Soleil ne pouvoit le ſurpaſſer.

Cette adorable Princeſſe les vint recevoir à la porte de ſa chambre; & ſans rien emprunter de l'art pour rehauſſer ſa beauté, elle leur parut un chef-d'œuvre de la Nature. Sa taille étoit au-delà de celle d'une mortelle, & tous les traits de ſon viſage étoient ſi parfaits, qu'il étoit impoſſible de les dépeindre, ſans leur ôter quelque choſe de leurs charmes. Une majeſté accompagnée d'une douceur charmante, achevoit de la rendre adorable; & nos Princeſſes lui rendirent ſans peine l'hommage que l'on rend aux Déeſſes, en ſe proſternant à ſes pieds. Elle les releva avec bonté; & les ayant embraſſées, elle dit au Prince de Grenade, qu'elle avoit tant d'eſtime pour ſa vertu, qu'elle avoit voulu lui remettre l'anneau que Zamat lui avoit confié; & que devant lui rendre un ſervice conſiderable dans la deſtruction du Chaſteau d'A-

merdin, il étoit juste qu'elle l'en priât elle-même. Je ne dois plus regretter mes tristes jours, Madame, lui dit Elmedor, s'ils vous sont utiles à quelque chose; & la malheureuse Alzayde ne pourra se plaindre que je retarde sa vengeance, si je suis assez fortuné pour vous marquer mon profond respect. Vous vengerez Alzayde en me servant, reprit la Fée, & vous retrouverez cette aimable personne dans le même lieu où vous punirez le cruel Asmonade. Ah! Madame, s'écria l'amoureux Prince de Grenade, de quoi me flatez-vous? Ma Princesse ne seroit point morte? & je pourrois esperer de voir encore ses beaux yeux m'annoncer mon bonheur? Peut-être mes oracles ne sont-ils pas sûrs, reprit la Fée des Grandeurs en soûriant. Ah! Madame, lui dit Elmedor, je me garderai bien d'en douter. Ils me promettent un bien trop precieux, pour ne le pas esperer. Aprés ces paroles, la Fée craignant que les Prin-

cesses n'eussent besoin de repos, les fit passer dans un appartement, où elles trouverent des Nymphes, qui leur presenterent des habits magnifiques, dont la Fée des Grandeurs leur faisoit present. Elles s'en parerent pour lui plaire, & pour ne pas blesser ses yeux par leur negligence. Que le Prince de Numidie se sçut bon gré du choix qu'il avoit fait de la Princesse des Canaries ! quand il la vit entrer dans la chambre de la Fée avec ce superbe ajustement, & qu'il la trouva belle ! La Fée des Grandeurs lui donna mille loüanges flateuses, aussi-bien qu'à la Princesse Zamée ; & aprés avoir passé la journée dans une conversation charmante, cette adorable Souveraine les conduisit dans des jardins, où tout ce que l'Art joint avec la Nature peut former d'admirable, s'y trouvoit.

Elles s'y promenerent long-temps, & elles furent se reposer dans un salon de myrthe & de grenadiers. L'on

y voyoit au milieu un rond d'eau, où étoit une ſtatuë de Junon, qui tenoit dans ſes mains pluſieurs couronnes, dont il ſortoit de chaque fleuron des filets d'eau, qui ſe perdant dans les airs, retomboient avec un murmure confus dans le baſſin. La Fée ayant fait aſſeoir les Princeſſes auprés d'elle, elles entendirent un concert enchanté, qui les ſurprit agreablement; & ayant écouté cette admirable muſique une demie-heure, la Fée recommença de parler à Elmedor de l'avanture qu'il alloit entreprendre, & lui donna des leçons ſi préciſes ſur tout ce qu'il devoit faire, qu'il connut, auſſi-bien que le reſte de cette illuſtre Compagnie, qu'elle y prenoit un ſecret intereſt. Zamée, plus hardie que les autres, lui dit qu'elle étoit perſuadée que le Prince de Grenade viendroit à bout de cette perilleuſe entrepriſe; mais que pour ne lui rien laiſſer negliger de tout ce qui pourroit la rendre immanquable,

elle n'avoit qu'à avoir la bonté de ne lui point cacher la part qu'elle y prenoit. Zalmayde se joignit à la Princesse de Fez pour obtenir cette grace; & les Princes, par leur respectueux silence, marquoient assez qu'ils n'en avoient pas moins d'envie que ces belles Princesses. La Fée des Grandeurs leur accorda avec une aimable rougeur ce qu'ils lui demandoient avec tant d'empressement, & ne pouvant se resoudre d'être presente à son histoire, elle se leva, & ordonna à Celine l'une de ses Nymphes, de satisfaire leur curiosité. Celine obéïssant à sa charmante Souveraine, commença de parler dés qu'elle fut un peu éloignée.



HISTOIRE
De la Fée des Grandeurs, & du Prince Salmacis.

VOus ſçavez ſans doute, Madame, dit Celdine, en s'adreſſant à Zamée (ſa Princeſſe des Canaries le luy ayant ordonné) que la Fée des Grandeurs eſt fille de Vénus, & du Roi Poliandre, & que l'on voit ſur ſon viſage la beauté de la Déeſſe ſa mere, avec l'air de majeſté & de grandeur du Roi ſon pere. Sa tendreſſe pour elle fut ſi grande, qu'il voulut qu'elle fût Souveraine, dés que ſa main put porter le Sceptre. Il lui donna cette Iſle; & Vénus la comblant de biens, la rendit la plus ſçavante Fée, & la plus puiſſante de l'Europe; mais ne ſe ſervant de ſa ſcience que pour faire des heureux, elle fut bientôt l'adoration de tout l'Univers; & de toutes les parties du monde,

les infortunez venoient la chercher.

Il y avoit dans cette Cour un Prince, nommé Salmacis, dont rien ne peut égaler le mérite : la beauté, l'esprit, le courage, semblent disputer l'avantage de le faire l'admiration de tous ceux qui le connoissent ; & si la Fortune lui refuse les Couronnes que ses peres ont portées, il les mérite si bien, que l'on ne s'apperçoit point de cet aveuglement de la Fortune.

Tel que je vous le represente, & plus charmant encore, il n'est pas étonnant qu'il fist des conquestes de toutes les Nymphes de cette brillante Cour. Mais sa gloire ne pouvoit monter plus haut que d'être regardé favorablement de notre divine Fée. Elle sentoit un penchant pour luy, qu'elle cachoit avec peine ; sa fierté luy disoit, qu'étant fille de Venus & du grand Roy Poliandre,. & Reine d'un Empire florissant, elle ne pouvoit regarder Salmacis que comme son premier Sujet.

Sans doute la grandeur de la Fée empêcha le Prince d'élever ses vœux jusqu'à elle, & lui fit trouver des charmes dans une jeune Nymphe d'une beauté brillante, qui se nommoit Ismire. Il ne soupira pas long-temps sans estre entendu. Ismire flatée de la vanité de l'avoir emporté sur toutes nos Belles, aima autant qu'elle étoit aimée ; & faisant gloire de sa conqueste, elle ne cachoit point sa tendresse.

Salmacis au comble de la felicité, ne pouvoit vivre un moment sans sa charmante Nymphe ; tout lui paroissoit insupportable sans elle, & les soins de faire sa Cour à la Fée, lui dérobant des heures trop précieuses, l'on ne le voyoit plus en public, que pour accompagner Ismire. Tous les jours il inventoit des festes galantes pour la divertir ; & tous les soirs, quand elle étoit retirée, il passoit une partie de la nuit à luy donner des concerts de tout ce qu'il y avoit de bons Musiciens en Europe.

Tant d'amour bleſſa les yeux de la Reine. Si elle n'avoit pû vaincre le penchant qu'elle avoit pour Salmacis, elle avoit été maîtreſſe de le cacher tant qu'il n'avoit rien aimé: mais dés que la jalouſie ſe mêla avec ſa tendreſſe, elle devint réveuſe, inquiete, & chagrine; & comme tout le monde ignoroit ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, il n'y avoit point de moment où elle n'entendît parler du bonheur de ſa Rivale. Enfin ne pouvant renfermer dans ſon ame tant de cruelles paſſions, elle m'en parla un jour.

Celine, me dit-elle, eſt-il vrai que Salmacis aime ſi tendrement Iſmire? Madame, lui dis-je, m'étant déja apperçûë que le Prince ne lui étoit pas indifferent; Iſmire n'eſt aimée du Prince Salmacis, que parce qu'il n'oſe regarder ce qu'il y a dans cette Cour de plus beau qu'elle. Et qui trouvez-vous de plus aimable que cette Nymphe, me dit la Fée? Si vous

me permettez de le dire, Madame, lui dis-je, je vous dirai que la Fée des Grandeurs eſt plus au-deſſus d'elle par ſa beauté que par ſa naiſſance. Helas, Celine! que tu connois peu le pouvoir de l'Amour, ſi tu crois qu'il naît dans un cœur par le conſeil de la raiſon! Salmacis ne voit rien de plus parfait que l'heureuſe Iſmire, & je ſuis ſûre qu'à ſes yeux elle l'emporte ſur la Déeſſe ma mere. Je ne ſçai pas, luy répondis-je, s'il la trouve plus belle que Vénus; mais je ſçai bien que tout l'amour qu'il a pour cette Nymphe, ne l'empêche point de vous loüer avec empreſſement; & je répondrois bien, Madame, qu'il ne s'eſt attaché à Iſmire, que pour ſe garantir du ſort infortuné de vous trouver trop digne de ſes adorations. Ah, Celine! me dit la Reine, que cette infortune auroit été peu à craindre pour luy! que j'aurois pris de plaiſir de luy faire connoître que ſi ſa naiſſance l'éloignoit de mon trône, ſon

mérite l'approchoit de mon cœur! Mais pourquoi flater ma douleur d'une trompeuse idée, quand je le voy tout plein de ma Rivale? Peins-le-moy bien plustost avec toutes les couleurs de la plus noire ingratitude; dis-moy que malgré toutes les bontez que j'ai eu pour lui, il n'a voulu les entendre que pour en faire un sacrifice à Ismire, & que n'ayant point de Couronne à luy offrir, il la fait triompher de tout le penchant que j'ai pour luy. Je luy pardonnerois encore plustost cette espece de crime, que de m'avoir assez peu regardée pour ignorer tout à fait ce qui se passe dans mon ame. C'est cette indifference cruelle que je punirois severement, car pour celui de me sacrifier à ma Rivale, j'en accuserois l'Amour. Cet enfant aveugle dispose de nous avec tant de puissance, qu'il ne nous laisse connoistre de bien, que celuy qu'il nous offre; quelque precieux que soit celui qu'il nous fait negliger, il ne peut avoir de char-

mes pour des yeux éclairez de ſon fatal flambeau.

Quand je devrois rendre Salmacis encore plus coupable, repris-je, je ne puis m'empêcher de croire que votre puiſſance luy a fermé les yeux ſur tout ce que vous avez de parfait. Ebloüi de l'éclat de votre trône, il n'a oſé s'en approcher; & quand il ſe ſeroit apperçû de quelques regards favorables, il ſe ſeroit bien gardé de les entendre, de peur de ſe rendre criminel. Que tu es ignorante dans les myſteres du Dieu mon frere, répondit la Fée! Si Salmacis avoit pour moy ce tendre penchant qui fait tout le malheur de ma vie, il auroit oublié que je ſuis ſa Souveraine; & la longue ſuite de Rois dont il tire ſon origine, luy auroit fait croire qu'un Sujet comme luy valoit bien les plus grands Rois; & l'Amour l'ayant rendu temeraire, il auroit ſoupiré aſſez haut pour eſtre entendu. Il auroit oſé expliquer mes regards; & charmé d'y

voir briller le même feu qui auroit brulé ſon cœur.... Mais Celine, le bonheur de luy apprendre un ſi charmant langage, n'eſt reſervé que pour Iſmire. Qu'ils paſſent d'heureux momens ! rien ne trouble leur tendreſſe. Attendez, trop fortunez Amans, continua la Reine, à nommer votre ſort adorable, que j'aye decidé du mien. Peut-être emportée par ma jalouſie, je ferai mon plaiſir de vous rendre auſſi malheureux que je la ſuis ; vous me répondrez des indignes ſoupirs que pouſſe ſans ceſſe mon foible cœur ; & vos larmes couleront, pour faire tarir les miennes.

Mais où te laiſſes-tu emporter, Princeſſe infortunée ? de quel crime les veux-tu punir? qu'as-tu à te plaindre de ta Rivale ? n'ignore-t-elle pas ton amour ? & l'inſenſible Salmacis a-t-il dû t'entendre ? Et quand il t'auroit entenduë, ne ſçais-tu pas par ta propre expérience, que l'on n'eſt pas maiſtre d'arracher de ſon cœur un

objet qui nous plaiſt? Pourquoy veux-tu qu'ils faſſent ce que tu n'as pu faire ? as-tu moins de vertu que ces Amans ? laiſſe-les donc s'aimer, puiſqu'ils le peuvent avec innocence ; & pour te punir d'avoir pû ſonger à les ſeparer, ſois le témoin de leurs plaiſirs.

Dans ce moment l'on vint avertir la Reine, que des Princes étrangers venoient la conſulter. Elle ordonna qu'on les fiſt entrer, & je ſortis de ſon cabinet. Je fus me promener dans les jardins ; j'y rencontrai le Prince. L'air de langueur que j'avois ſur le viſage, & la profonde réverie dans laquelle j'étois enſevelie, obligea Salmacis de me demander ce que j'avois, & ſi l'Amour cauſoit ma mélancolie ? Ce Dieu y a ſans doute part, lui dis-je en riant, & je penſois au bizare effet qu'il ſe plaiſt à faire ſouffrir dans ſon Empire. Pour ſçavoir ſi vous avez raiſon de l'accuſer, reprit le Prince, il faudroit m'apprendre de quoy

vous vous plaignez de luy. Vous avez plus de lieu de vous en plaindre que moy, Seigneur, lui dis-je en le regardant fixement. S'il ne vous avoit pas mis son bandeau sur les yeux, il auroit été peu de Princes plus heureux que vous ; & je doute que les faveurs dont il vous accable auprés d'Ismire, puissent égaler ce qu'il vous fait perdre. Celine, me dit le Prince, d'un air embarassé, ce n'est point sans mystere que vous me parlez comme vous faites. Expliquez-vous, je vous en conjure, ou vous me ferez peut-être faire des crimes qui me couteront la vie. Seigneur, lui dis-je, les Princes comme vous n'en peuvent faire, quand ils porteroient leurs vœux jusqu'aux Déesses ; Vénus a bien aimé Anchise, qui n'étoit que Prince Troyen ; & les Divinitez visibles pourroient n'estre pas plus difficiles.

Aprés ces mots je le quittai pour aller joindre la Reine, que je vis paroistre au bout de l'allée où nous é-

tions. Depuis cette converſation, Salmacis qui m'avoit tres-bien entenduë, fut plus aſſidu auprés de la Fée. Il étoit interdit & réveur, & Iſmire avoit moins de charmes pour luy. Il ne luy donnoit plus de feſtes; ſes viſites étoient moins frequentes, & tout le monde s'apperçut de ce changement. La Nymphe en eut un ſenſible dépit; mais elle reſolut de découvrir qui étoit ſa Rivale, avant que d'en parler à ſon Amant.

Cependant la Fée remarquant les aſſiduitez du Prince, ſe douta que je lui avois parlé. Celine, me dit-elle, vous m'avez trahie; Salmacis ſçait quelque choſe de ma foibleſſe; ſes ſoupirs & ſes regards me l'apprennent; & ſi vous ne luy aviez rien dit, il ne ſeroit pas ſi hardi que de ſe faire entendre. Madame, luy dis-je, c'eſt l'Amour qui l'a rendu temeraire, & non mes diſcours; il luy aura appris à connoiſtre le tendre penchant qui vous force à l'eſtimer aſſez pour le

juger digne de porter vos chaînes. Mais, Celine, le Prince ne m'aime point, Iſmire eſt toujours l'objet de ſa tendreſſe, & l'Amour ne peut l'inſtruire de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, dés qu'il n'en a pas pour moy. Peut-être, Madame, répondis-je, qu'il n'a jamais aimé cette Nymphe; qu'il cherchoit, comme je vous l'ai déja dit, à ſe défendre du malheur de vous trouver trop aimable, & que quelques-uns de vos regards luy ont appris qu'il pouvoit ne ſe plus contraindre.

Le Prince qui entra comme je parlois, fit rougir la Reine d'une telle maniere, qu'il en demeura interdit. Mais voulant leur donner les moyens de s'expliquer: Le Prince, lui dis-je, vous rendra compte plus exactement que moy de ce que vous me demandez. Serois-je aſſez heureux, Madame, reprit Salmacis, de ſçavoir quelque choſe qui pût mériter votre curioſité? Celine, lui dit la Fée, en rougiſſant

giſſant encore, eſt ſi peu raiſonnable quelquefois, qu'il ne faut pas toujours écouter tout ce qu'elle dit; & ce que je lui demandois ne vaut pas un plus grand éclairciſſement. Comme il y va de vous donner un peu de confiance en ce que j'ai l'honneur de vous dire, lui dis-je, vous voulez bien, Madame, que j'explique au Prince cette bagatelle qui faiſoit notre diſpute. Celine, me dit la Reine, j'aime mieux vous croire, que vous preniez Salmacis pour ſecond. Je ſuis contente, Madame, & le Prince le doit eſtre auſſi, ſi vous ne doutez point de mes paroles. Celine a toujours eu tant d'amitié pour moy, reprit Salmacis, qui comprit, par l'embarras de la Reine, que nous parlions de luy, qu'aprés ce qu'elle vient de dire, je n'ay pas à douter que je ne doive vous rendre grace de vouloir ajouter foy à ſes diſcours. Il eſt des ſituations où le profond reſpect que nous avons pour les perſonnes que nous

adorons, nous force à la cruelle néceſſité de nous taire ; & ſans le favorable ſecours d'une tendre amie, nous mourrions plûtoſt que d'avoüer ce qui nous conduit au tombeau. Vous voyez, Madame, repris-je en riant, que l'Amour prend ſoin d'expliquer mes enigmes, & que le Prince.... Taiſez-vous, me dit la Fée, qui aimoit mieux me quereller que ſon Amant, & ne forcez pas le Prince de dire ce qu'il ne penſe pas. Je dois vous punir de ſa témerité ; ſans vous il n'auroit offenſé ni moy ni Iſmire. Ah ! Madame, lui dit Salmacis, pardonnez à Celine la pitié qu'elle a eu d'un Prince malheureux. Si c'eſt un crime de vous adorer, comme l'on adore la Déeſſe votre mere, c'eſt moi qu'il faut punir. Jamais mortel n'a été plus criminel. Brulé d'un feu que je cachois avec ſoin, en croyant ces flammes indignes de celle qui les avoit fait naiſtre, je paſſe mes jours infortunez à me plaindre que le Ciel

vous ait fait ſi parfaite, que nul homme n'oſe vous aimer ſans eſtre témeraire. Je ne parle point du rang où les Dieux vous ont placée; peut-être que s'il n'y avoit que cette raiſon, je ne ſuis pas ſi éloigné du trône, que vos yeux ne puſſent me regarder ſans deſcendre trop bas: mais, Madame, qui peut, ſans eſtre criminel, oſer vous adorer avec cet amas de vertus & de beautez, qui vous donnent l'avantage ſur la Déeſſe Vénus? Salmacis, dit la Fée, vous oubliez ſans doute que vous parlez à moi, ou vous me croyez bien indulgente. Ceſſez de me vouloir perſuader une choſe que vous ne penſez pas, & ne me forcez pas de vous bannir comme témeraire, ou comme trompeur. Eſperez-vous que je ſois la ſeule dans ma Cour, qui ignore votre amour pour Iſmire? & comment voulez-vous que je reçoive un encens ſi profané? Je n'ai point profané mon encens, Madame, reprit le Prince, &

je vous l'offre aussi pur que celui que l'on brule sur les Autels de la Mere des Amours. Ne me reprochez point les soins que j'ai rendus à Ismire; c'est vous, divine Fée, qui m'y avez forcé. Desesperé de me sentir une passion que je nommois sacrilege, j'ai cherché auprés de cette Nymphe de quoi me dégager d'une si dangereuse chaîne. J'ai cru quelque temps, que j'avois trouvé dans ses bontez le secours qui m'étoit si necessaire: mais un de vos regards, jetté peut-être sans dessein, a troublé de nouveau tout le bonheur de ma vie. Plus d'amour que pour ma divine Reine, je ne puis vivre que pour elle. Oüi, Madame, (continua-t-il, en se jettant à ses pieds,) c'est à vous d'ordonner de mon sort; & pour vous épargner la peine de me punir si mes vœux sont illegitimes, je percerai devant vous ce cœur infortuné, qui me contraint de vous offenser. Salmacis, lui dit la Fée, en le faisant relever, n'entre-

prenez point ſur mes droits, laiſſez-moi le ſoin de vous choiſir le chaſtiment que vous méritez, ſans attenter à vos jours. La Déeſſe ma mere ne m'a pas faite plus cruelle qu'elle; jamais ſes Autels n'ont été enſanglantez; elle a d'autres moyens de ſe venger, qu'elle voudra bien m'apprendre: mais en Juge équitable, je veux examiner votre crime, & la témerité mériteroit un ſupplice plus doux que la trahiſon. Aprés ces mots, elle congedia le Prince, ſans vouloir l'entendre davantage. Elle me fit quelques reproches quand elle fut ſeule; mais je connus bien qu'ils partoient de ſa modeſtie, & que ſon cœur n'y avoit point de part. Depuis ce jour-là, le Prince devenu plus hardi, n'en paſſoit point ſans parler à la Fée de ſon amour, & il ſçut ſi bien lui perſuader qu'il n'aimoit point Iſmire, qu'elle luy permit de ſoupirer, & d'eſperer que ſes ſoupirs ſeroient récompenſez.

Un ſort ſi au-deſſus d'un mortel,

devoit faire oublier à Salmacis Ismire, quelques charmes qu'il eût trouvé dans cette aimable personne : mais les reproches de cette Nymphe, qui connut enfin la redoutable Rivale qui lui enlevoit le cœur de son Amant, le trouverent sensible.

Il la voyoit toûjours, & tâchoit de lui persuader que l'interest de sa fortune le contraignoit de s'attacher auprés de la Reine, mais Ismire n'étant plus en état de feindre, & peu contente de ces foibles excuses ; sçachant d'ailleurs le pouvoir qu'elle avoit sur lui, lui dit qu'elle ne pouvoit gagner sur elle d'être témoin du bonheur de sa Rivale, & qu'elle alloit se retirer dans un Palais qu'elle avoit à l'extremité de l'Isle. Le Prince troublé de cette resolution, lui fit mille sermens de n'aimer qu'elle, pour l'empêcher de s'éloigner. L'adroite Nymphe feignit de se rendre à ses discours; mais le lendemain, dés la pointe du jour, elle partit, connoissant bien

que tant que le Prince verroit la Reine, elle ſuccomberoit ſous cette dangereuſe Rivale ; au lieu qu'étant loin d'elle, le Prince ne manqueroit pas de l'y venir chercher.

Elle ne ſe trompa pas. Dés que Salmacis apprit ſon départ, il courut aprés elle. Quoy, cruelle Iſmire, luy dit-il, vous m'abandonnez ? Quoy ? vous voulez rompre des chaînes que vous m'avez juré cent fois devoir eſtre éternelles ? Seigneur, lui répondit la Nymphe, en verſant quelques larmes, ce n'eſt pas moi qui briſe les fers que je prenois tant de plaiſir à partager ; vous le ſçavez, injuſte Prince, tout ce que j'ai fait pour vous les rendre legers. Combien de fois, charmée du tendre bonheur d'aimer autant que vous étiez aimé, avez-vous préferé votre ſort à celui des Dieux ! Ce temps charmant n'eſt plus ; l'éclat brillant de la Couronne a ſurpris votre tendreſſe ; vous n'avez pû trouver de douceur qu'avec une Maî-

treſſe qui pût joindre la Fortune à l'Amour ; ſuivez, ſuivez cette aveugle Divinité, & me laiſſez conſerver le ſouvenir de ce temps trop heureux. Fidele à ma tendreſſe, je ne me ſouviendrai que des momens où vous la meritiez ſi bien ; & j'oublierai que vous la trahiſſez, de peur qu'une idée ſi cruelle, en allumant ma colere, n'affoiblît mon amour. Ah ! ma chere Iſmire, reprit le Prince, en ſe jettant à ſes pieds, que faut-il faire, pour reparer mon crime ? Ne plus aimer que moy, Seigneur, reprit Iſmire, & me faire connoiſtre que je vous tiens lieu de tout, en demeurant dans ce Palais. Oüi, aimable Nymphe, lui dit Salmacis, oüi, je n'aime que vous : trop heureux s'il ne faut que renoncer à la fortune que les bontez de la Fée me promettoient, pour vous prouver que mon amour eſt auſſi violent que dans les premiers jours que vous l'avez fait naiſtre.

Pendant que le Prince oublioit

avec tant d'imprudence tout ce qu'il devoit à la Reine, cette charmante Fée eut un dépit sensible de cette préference pour une personne si fort au-dessous d'elle par la beauté & par naissance. D'abord sa colere ne trouva point de supplice assez rude pour expier une offense si cruelle. Ses premiers transports lui representoient le plaisir de se venger si plein de charmes, qu'elle fut preste d'inventer un enchantement, où tour à tour ces criminels fissent éclater leur desespoir. Mais l'Amour reprenant la place de la Fureur, la contraignit de se contenter de verser des larmes. Ah ! Celine, me disoit-elle, que je dois vous vouloir de mal d'avoir flaté ma tendresse! Sans vous je n'aurois point goûté le funeste plaisir d'estre aimée du Prince ; je l'aurois toujours vû aux pieds de ma Rivale, & cet objet terrible me l'auroit enfin fait haïr : mais empoisonnée par sa trompeuse tendresse, je me suis fait une douce nécessité d'ê-

tre aimée de lui toute ma vie, Quels remedes, cruelle fille (continua-t-elle en versant quelques larmes) quels remedes apporterez-vous aux maux que vous m'avez faits ?

Madame, luy dis-je, pénétrée de douleur ; si ma mort pouvoit épargner une de vos larmes, je la souffrirois avec plaisir. J'avouë que j'ai eu tort de vous parler du perfide Prince Salmacis ; il étoit indigne de vos bontez, puisqu'il a pû les oublier, & vous devez le punir, s'il ne vous est point encore assez cher pour en faire retomber la punition sur vous-même : mais si cet Ingrat est necessaire à votre repos, oubliez, ma Princesse, un égarement où son cœur n'a point de part. L'artificieuse Ismire a craint vos charmes, elle le tient éloigné de vos yeux, par une habitude qu'il a de la trouver aimable. Paroissez, Madame, dans ces funestes lieux, allez arracher un Esclave trop honoré de porter vos chaînes, des mains de votre

ennemie, & je vous répons de sa fidelité. Ah! Celine, me dit la Reine, quoique je sente bien que je ne puis vivre sans estre aimée du Prince, je ne puis me resoudre à faire une demarche qui me couvriroit de honte, & qui ne serviroit peut-estre qu'à redoubler le triomphe de ma Rivale. Hé bien, Madame, lui dis-je, ne sortez point de votre Palais, & faites publier le Tournois que vous donnez tous les ans le jour de votre naissance. Mettez-y un prix glorieux, qui flate la vanité du foible Salmacis. Sensible à sa gloire, il quittera pour quelque temps sa Nymphe; & pourvû qu'il vous voye un moment, je répons de son repentir. La Fée, aprés avoir balancé quelque temps, se détermina à suivre mon conseil, & fit annoncer le Tournois; & pour le prix, promit une Couronne d'or, enrichie de rubis, que le vainqueur porteroit à toutes les cérémonies, quand il se trouveroit dans notre Isle.

L'eſpoir de cette récompenſe fit l'effet que j'en attendois : Salmacis ne put reſiſter au deſir d'être honoré d'une diſtinction ſi particuliere. Il partit malgré Iſmire, & arriva la veille du Tournois.

L'offenſe qu'il avoit faite à la Reine, l'empêcha de paroiſtre devant elle. Le jour de la feſte étant arrivé, la Fée, magnifiquement habillée, ſe plaça ſur un échaffaut, avec toute ſa Cour, & les Juges du Camp ayant fait les cérémonies accoûtumées, le Prince ſe preſenta le premier à la barriere. Ses Armes étoient brilantes de pierreries. Ses plumes étoient blanches, & ſa caſaque d'un tiſſu d'argent, relevée ſur les bras d'eſcarboucles & de rubis. Sur ſon Bouclier l'on voyoit un Amour, qui voulant percer trois cœurs, n'en pouvoit venir à bout, ſa fleche étant trop courte ; & pour Deviſe, ces paroles : *C'eſt trop d'une.*

Jamais il n'avoit été ſi charmant ;

& le Fils de Vénus, qui ne voyoit personne de plus digne de porter ses chaînes que ce Prince & la Fée, avoit pris soin d'animer de ses charmes leur beauté naturelle.

Salmacis en faisant le tour du Camp, passa devant la Reine, la salua avec un visage où la honte de son crime étoit peinte; & surpris qu'il eût pu preferer Ismire à cette adorable Fée, il demeura plus d'un quart-d'heure sans pouvoir arracher ses yeux de ce divin objet.

Enfin un Chevalier s'étant presenté pour le combatre, il se mit en devoir de mériter le prix. Il remporta la victoire, non-seulement sur cet adversaire, mais sur tous ceux qui voulurent la luy disputer; & ayant été declaré vainqueur, il fut conduit à l'échaffaut de la Reine, pour être couronné de sa main.

Le Tournois étant fini, elle se retira dans son cabinet, sans en vouloir permettre l'entrée à qui que ce soit;

mais le Prince ne pouvant plus resister à l'envie d'obtenir son pardon, me vint trouver. Celine, me dit-il, ou donnez-moy la mort, ou obtenez de la Reine que je me jette à ses pieds. Je sçai que je suis indigne de ses bontez, aprés ce qu'une aveugle passion m'a fait faire : mais si un vif repentir, & une fidelité à toutes les épreuves qu'elle voudra m'ordonner, peuvent trouver grace auprés d'elle, ah, Celine ! je sçaurai par tant d'amour reparer ma foiblesse, qu'elle sera contrainte de renoüer mes chaînes. Seigneur, lui dis-je, je ne vous promets pas que la Reine veüille vous écouter. Prévoyant sans doute que vous la voudriez voir, elle s'est enfermée, & a défendu que l'on l'interrompît. Celine, me dit le Prince, je n'ignore pas que ses défenses ne sont pas pour vous ; accordez-moy la grace que je vous demande, ou je croirai que vous n'avez jamais été de mes amies. Enfin vaincuë par les prie-

res de Salmacis, & ne croyant pas faire de déplaiſir à la Reine, je me preſentai à la porte du cabinet. Mais je fus étonnée qu'elle m'ordonnât de ſortir, ſans vouloir écouter ce que je luy diſois du repentir du Prince. Je fus luy rendre une ſi cruelle réponſe; il en penſa mourir de douleur, & ſe retira dans ſon appartement, ſans parler à perſonne.

Il fut pluſieurs jours ſans trouver un moment favorable, & la Fée luy avoit fait défendre de paroiſtre devant elle: mais un ſoir qu'elle ſe promenoit ſur les bords de la mer, accompagnée ſeulement de ſes Filles, il vint ſe jetter à ſes pieds, & ſçut ſi bien faire parler ſes yeux & ſes ſoupirs, que la Fée luy promit d'oublier ſon crime, s'il abandonnoit Iſmire. Le Prince accepta ſans peine cette condition, & depuis ce moment il n'a donné des marques que d'un conſtant amour.

Iſmire a employé tous ſes charmes

pour le rappeller ; & pour le bannir de son cœur, elle a quitté l'Isle, en épousant un Prince qui l'aimoit depuis quelques années.

Cependant le bruit du bonheur de Salmacis, luy faisant mille jaloux, se répandit jusqu'à la Cour du Roy Poliandre, qui trouvant tres-mauvais qu'un Sujet osât aimer la Fée, envoïa chercher Amerdin, ce fameux Magicien, & lui ordonna d'enlever le Prince, & de l'enchanter dans son Château fatal. Ce cruel Ministre, toujours prest à faire couler des pleurs dont il fait ses pernicieux charmes, surprit Salmacis comme il étoit à la chasse, & le conduisit dans son funeste séjour.

La Reine au desespoir de son malheur, consulta ses Livres, pour sçavoir qui pourroit luy rendre son Amant; mais elle connut que vous seul, genereux Prince (dit Celine à Elmedor) pouviez détruire l'enchantement du Château où depuis un siecle

tant d'illuſtres Infortunez ſouffrent des peines inconnuës au reſte des mortels. La Reine vit avec chagrin que vous aviez perdu l'anneau où eſt attachée la réüſſite de cette grande avanture : mais Zamat, dont la ſcience n'étoit point bornée, lui remit en mourant ce treſor ſi precieux à ſa tendreſſe, en lui recommandant de vous le rendre, pour avancer ſon bonheur. Elle a conduit vos pas ſur les bords du Tage, où par ſes ordres, ſans qu'elle le ſçût, la belle Princeſſe de Fez vous attendoit ; & ſçachant que vous étiez prés de tenter un ſi grand peril, ſans autre ſecours que celui de votre valeur, elle m'a envoyée ce matin au-devant de vous, voulant vous remettre cette bague conſtellée, dont dépend le changement de ſa fortune & de la vôtre, puiſque vous y trouverez votre charmante Princeſſe, toujours conſtante pour votre memoire.

Aſmonade ſçachant votre retour

de l'Isle de la Fée Desirée, & craignant que vous ne vinssiez luy arracher Alzayde, l'enleva dans cette foiblesse où votre Ecuyer la crut morte. Il sortit de Leon, n'emmenant avec lui que Sanchée. Il fut descendre au Château d'Amerdin, où la Fée Desirée, ravie de se venger de vous, lui dit qu'elle le feroit aimer de cette aimable personne: mais il a éprouvé que les enchantemens ne peuvent rien sur son cœur. Toujours fidele à son cher Prince de Grenade, elle passe les jours à regretter votre perte.

Pour vous, belle Zamée, votre Chevalier trompé par votre ressemblance, goûte des douceurs qui luy font benir son sort; & Almandine, pour satisfaire la haine de la vindicative Celdine, regrete tantôt la mort du Prince de Mauritanie avec un déluge de larmes, & tantôt se plaint de ce qu'il a fini ceux du Prince d'Arragon. Pour Salmacis, il n'a d'autre supplice

que d'eſtre éloigné de ſon adorable Fée : mais comme il croit que ſon abſence ne finira jamais , il n'eſt pas moins à plaindre que tous ceux qui habitent ce terrible ſéjour.

Celine finit ainſi ſon diſcours, & donna une ſi forte envie au Prince de Grenade d'être au Château d'Amerdin , qu'à peine put-il attendre au lendemain à partir de l'Iſle de la Fée des Grandeurs. La joie de ſçavoir ſa Princeſſe vivante occupoit ſi fort ſa penſée, qu'il ne penſa point à remercier Celine du recit qu'elle venoit de leur faire. Zalmayde & Zamée le firent à ſa place, & furent rejoindre la Reine dans ſon appartement. Le ſoir s'y paſſa à ſupplier la Fée de les vouloir aider de ſes conſeils : ce qu'elle fit en perſonne intereſſée ; & le lendemain , au lever du Soleil , cette aimable troupe ſortit de l'Iſle , dans la même galere qui les avoit amenez. Ils trouverent ſur le rivage un char magnifique pour les

Princeſſes ; & pour les Princes, des chevaux fées, qui ne pouvoient jamais ſe laſſer, ni eſtre bleſſez.

Un Nain preſenta à Elmedor des Armes d'or enrichies de rubis & de perles ; & ſur ſon Ecu, qui étoit d'or comme les Armes, l'on voyoit ce Prince qui tenoit ſous ſes pieds des monſtres expirans. Elmedor accepta un ſi precieux preſent, & ſe fit armer par le Nain, qui l'inſtruiſit du pouvoir de ces Armes. Aprés cela ils prirent le chemin du Château d'Amerdin.

Ils marcherent toute la journée ſans avoir reſſenti la moindre incommodité ; & la nuit approchant, ils ſe trouverent dans un hameau bâti ſur les bords d'une petite riviere, dont les cabanes étoient de marbre blanc & incarnat. Des Bergers & des Bergeres vêtus d'étoffes de même couleur, & dont les houletes étoient d'argent émaillé d'incarnat, vinrent leur offrir leurs demeures pour cette

nuit. Les Princeſſes ſurpriſes de trouver tant de politeſſe dans ces Bergers, leur demanderent de qui ils dépendoient ; & les Bergers leur répondirent qu'ils étoient ſujets de la Fée des Grandeurs, qui leur avoit ordonné de les bien recevoir. A ce nom ſi cher à cette illuſtre troupe, ils reconnurent les bontez de l'adorable Fée, & mirent pied à terre.

Ils trouverent les cabanes auſſi commodes qu'elles étoient bien bâties. Tous les meubles en étoient d'une étoffe argent & couleur de roſe ; les tables de porphyre incarnat & vert, étoient couvertes de grands vaſes d'albaſtre, remplis de mille fleurs differentes, qui exhaloient un parfum dont les ſens étoient enchantez.

Les Princeſſes, aprés avoir admiré cet aimable lieu, ſe coucherent ſur des lits de repos, & on leur ſervit un ſouper delicieux. Pendant le repas, les Bergers joüerent des flutes & des

musettes ; & dés qu'elles furent sorties de table, les Princes les laisserent en liberté de se coucher.

Le lendemain, au point du jour, nos belles Avanturieres, suivies des Chevaliers, remonterent dans leur char ; & aprés avoir comblé de caresses, ces aimables hôtesses, elles reprirent leur voyage.

La fin du jour fut pour eux aussi charmante que celui qu'ils avoient passé au hameau de marbre. Ils se trouverent dans une grande forest, percée de routes à perte de vûë, dont celle qu'ils suivoient leur parut bornée par un Château brillant & transparent. Les Princes qui avoient dévancé de quelques pas, virent que les murs en étoient d'agathe blanche, & les corniches & la couverture, de porcelaine couleur de feu.

Une Nymhe vétuë d'une gaze or & vert, & d'une beauté divine, étoit sur la porte ; & s'adressant au Prince de Grenade : Genereux Prince, luy

dit-elle, la Fée des Grandeurs m'a ordonné de vous recevoir dans ce lieu ; allez faire avancer vos charmantes Princesses, & les assurez qu'elles seront maistresses ici. Elmedor, aprés avoir répondu au compliment de la Nymphe, fut joindre Zalmayde & Zamée ; & tous ensemble arriverent au Château. Les Princesses y embrasserent leur belle Hôtesse, qui les conduisit dans un salon d'agathe, comme les murs de ce Palais, soutenus par douze colomnes de porcelaine couleur de feu. Tous les meubles étoient de velours vert à fond d'or. Dés qu'elles furent assises, six Nymphes vinrent leur presenter des corbeilles pleines de fruits & de confitures.

Leur colation étant faite, elles furent se promener dans une forest de Grenadiers d'une hauteur extraordinaire. Des jets d'eau, qui étoient entre tous les arbres, retomboient dans des bassins de porcelaine de la

couleur favorite de la Nymphe, & y faisoient le plus bel effet du monde. Zalmayde & Zamée étoient si enchantées d'un si beau séjour, qu'elles ne pouvoient se resoudre d'en sortir; mais la Nymphe les mena insensiblement dans un endroit de la forest, où ils trouverent un repas magnifique. Pendant le soupé, des voix, des theorbes, & des violons, firent un concert admirable; & les Princesses étant levées de table, elle disparut; & de toutes les allées qui aboutissoient dans cet endroit, il sortit des Mores & des Moresses, qui vinrent danser un Balet.

Une partie de la nuit se passa dans ce divertissement; & les Princesses songeant qu'elles devoient se lever matin, se retirerent au Palais. Le lendemain, plus paresseuses qu'à l'ordinaire, elles ne se leverent qu'aprés deux heures de Soleil. Leur charmante Hôtesse les conduisit jusqu'à leur chariot; & prenant congé d'elles, elle

elle donna un chien d'une figure extraordinaire au Prince de Grenade, & lui dit de le suivre s'il vouloit arriver au Château fatal. Elmedor la remercia mille fois, aussi-bien que nos belles Avanturieres ; & sortant du Palais enchanté, elles suivirent le chien miraculeux, par une grande route de la forest.

Ils n'y eurent pas fait trois heures de chemin, qu'ils apperçûrent le Château d'Amerdin. Le Prince sentit une joie qui ne se peut exprimer ; & ayant fait arrêter les Princesses, & prié les Princes de demeurer auprés d'elles pour les garder, il s'avança seul à la porte de ce lieu infernal. Il en sortit un Chevalier, aprés qu'il eut fait le signal accoutumé, qu'il reconnut pour Almanson, qui vint à lance haute pour le combattre. Elmedor ne voulut point se servir contre lui de ses Armes. Il lui presenta sa bague ; & le Chevalier sortant de l'enchantement qui l'avoit si long-temps trom-

pé, baiſſa la lance, & ſe jetta aux pieds du Prince de Grenade. Il le releva; & l'embraſſant: Aimable Chevalier, recevez de moi la liberté & votrePrinceſſe, lui dit-il, en lui montrant le char où elle étoit. Almanſon transporté de joie, courut à ſa chere Princeſſe, pendant qu'un ſecond adverſaire ſortit du Château, que ſaDeviſe fit reconnoiſtre au Prince pour Salmacis. Le reſpect qu'il avoit pour la Fée, l'empêcha de rougir ſon épée de ſon ſang; & baiſſant la pointe, il luy fit briller aux yeux le fatal anneau. Le Chevalier honteux du deſſein qui l'avoit fait ſortir de ſa priſon, vint à ſon Liberateur les bras ouverts. Prince, lui dit celui de Grenade, la Fée des Grandeurs, de qui vous êtes tôûjours tendrement aimé, vous délivre de vos chaînes, pour vous obliger de ne plus porter que les ſiennes. Ah! genereux Chevalier, reprit Salmacis, quel bonheur m'annoncez-vous? Eſt-

il poſſible que je pourrois revoir cette charmante Fée? Ouy, luy dit Elmedor, vous la reverrez toujours belle & fidelle: mais laiſſez-moi achever mon avanture. Des intereſts trop chers me preſſent d'éprouver tous les ennemis que le cruel Amerdin me veut envoyer. Allez m'attendre auprés des Princeſſes, & gardez votre cœur de leurs charmes. Le Chevalier obéït, & Elmedor ayant vû ſortir un troiſiéme ennemi, il s'avança l'épée haute. Qui es tu, jeune temeraire, lui dit l'Inconnu, qui viens chercher la mort dans ce lieu? Je ſuis Elmedor de Grenade, reprit le Prince, qui favoriſé des Dieux, vient te punir de tenir le parti du traiſtre Amerdin, & délivrer la Princeſſe Alzayde des mains de ſon ennemi. Le voici, lui dit Aſmonade (car c'étoit lui) qui te va faire repentir de ton audace.

A ces mots, ſans parler davantage, ces deux Concurrens ſe porterent

des coups ſi terribles, qu'ils firent trembler les Princeſſes pour leur vaillant Défenſeur ; & les Princes ne ſe ſouvenant plus qu'il ne leur étoit pas permis de ſe mêler de cette avanture, coururent à ſon ſecours ; mais ils arriverent auprés de luy, qu'il avoit déja terraſſé le fier Aſmonade, qui par une large bleſſure qu'il avoit au côté, rendoit ſon ame aux Enfers.

Elmedor délivré de ſon Rival, remercia les genereux Chevaliers, & les pria de retourner auprés des Princeſſes. Ils ſortirent, bien fâchez de ne pouvoir le ſeconder.

Dés qu'Aſmonade eut rendu les derniers ſoupirs, il ſortit du Château un lion rugiſſant, qui vint attaquer le Prince : mais ſans s'étonner, ni ſe ſervir de ſa bague, dont il avoit tourné la pointe pour qu'elle luy fût inutile, il attendit le cruel animal ; & aprés un combat d'une heure, le coucha ſans vie auprés d'Aſmonade. Le lion défait, un Chevalier monté ſur

un griffon, parut ſur les rangs. Il avoit la viſiere levée ; & roulant des yeux hagards, & pleins de fureur : Ne crois pas, Prince de Grenade, dit-il, venir à bout de ton entrepriſe, pour avoir vaincu tant de fois. Tu ne peux échapper à ma vengeance ; & quoyque je ſois forcé par le Deſtin d'éprouver ta funeſte valeur, je ne crains pas d'être vaincu. Voyons, lui dit Elmedor, ſi tu ſeras plus invulnerable que tes défenſeurs. Tu as cru ſans doute affoiblir mon bras par tant de combats ; mais apprens que mes forces redoublent par mes victoires.

Amerdin pouſſé de ſon mauvais genie, commença de meſurer ſon épée contre celle de notre invincible Chevalier ; & faiſant voltiger ſon griffon, donna beaucoup de peine à Elmedor : mais outré de ce qu'il ſe défendoit ſi long-temps, il lui porta un ſi furieux revers ſur le bras, qu'il le lui fit tomber avec l'épée. Le Magicien voyant qu'il ne pouvoit plus ſe

défendre, fit prendre le vol au griffon, & se déroba bientôt aux yeux de son vainqueur. De son sang venimeux naquirent un nombre infini de dragons & de serpens, qui tournerent leurs langues meurtrieres contre le Prince, qui voyant que toute sa valeur ne pouvoit le défendre de tant d'ennemis, retourna sa bague ; & passant au milieu d'eux sans qu'ils pussent l'approcher, il entra dans le Château.

Deux ours d'une grandeur énorme, gardoient la porte du vestibule. Ils voulurent se jetter sur luy ; mais les contraignant par la vertu de son anneau fatal, ils s'éloignerent de lui. Le vestibule s'ouvrit, & un Chevalier d'une mine altiere, s'avança pour lui en défendre l'entrée. Elmedor fâché de sacrifier un Prince si accompli, lui dit de ne le pas forcer d'éprouver ses armes : mais l'Inconnu, à qui le Magicien avoit dit en partant, que l'on venoit lui enlever Almandine,

n'écouta pas de ſi ſages avis, & luy donna un coup de ſon épée ſur ſon caſque. Elmedor irrité, dédaignant la force de ſa bague, combatit avec ſa propre valeur ; & quoiqu'il n'y eût point de Chevalier au monde ſi vaillant que le malheureux Prince d'Arragon, il le fit tomber ſans vie à ſes pieds.

Notre genereux Prince impatient de trouver ſa Princeſſe, pourſuivit ſon chemin ; & aprés avoir traverſé pluſieurs appartemens, plus affreux les uns que les autres, arriva auprés d'une Tour où il n'y avoit ni porte ni feneſtre ; & de ce lieu il entendit les plaintes des malheureuſes qui y étoient enfermées. Il crut diſcerner la voix de ſa Princeſſe. Emû par ſes accens plaintifs, il prit ſon marteau d'armes, dont il ſe ſouvint que la Fée des Grandeurs luy avoit dit de ſe ſervir ; & y attachant la bague magique, il en frapa avec violence la muraille de la Tour, qui ſe fendant, for-

ma une ouverture aſſez grande pour luy donner paſſage.

Il entra avec empreſſement dans ce lieu, & le trouva rempli de Dames d'une beauté charmante, qui de leurs larmes qui couloient en abondance, formoient un ruiſſeau qui s'écouloit par une ouverture de la Tour.

Il chercha ſa chere Alzayde, & il la trouva auprés d'un tombeau, qu'elle arroſoit de ſes larmes. Elmedor s'y vit ſi bien repreſenté, qu'il fut étonné d'une ſi merveilleuſe reſſemblance : mais mourant d'envie de faire ceſſer ſes ſoupirs, il lui preſenta la bague enchantée ; & dans le moment le tombeau diſparut ; les murs de la Tour ſe changerent en Arc de triomphe magnifique, où les noms d'Elmedor & d'Alzayde étoient écrits en lettres de diamants, ſoutenus par des Amours ; & toutes les Dames & les Chevaliers ſortant de l'enchantement où le cruel Amerdin les tenoit depuis un ſiecle, vinrent ſe jetter

aux pieds du Prince de Grenade. Il les releva avec un air ſi noble & ſi poli, qu'ils reſſentirent une nouvelle joie d'être délivrez par un Chevalier ſi genereux ; & connoiſſant l'impatience qu'il avoit d'entretenir ſa Princeſſe, ils ſe retirerent au bout de la chambre. Le Prince voulant profiter de leur complaiſance : Ah ! ma chere Princeſſe, lui dit-il, que votre fauſſe mort m'a cauſé de veritables chagrins ! Les Dieux ont ſans doute permis l'ordre que vous me donnâtes de conſerver ma vie pour vous venger. Sans l'obéïſſance aveugle que j'avois pour vous, je me ſerois ſacrifié à mon deſeſpoir. Prince, reprit Alzayde, avec un air flateur, vous voyez par le ſupplice que le perfide Aſmonade m'avoit choiſi, qu'il connoiſſoit que rien ne m'étoit plus cher que vous, puiſque pour me punir des mépris que j'avois pour lui, il m'avoit condamnée à vous pleurer comme mort toute ma vie. Mais quel démon

favorable vous a conduit dans ce Château, & vous a sauvé des mains cruelles d'Amerdin & de votre Rival? Mon Rival, reprit le Prince, a payé de ses jours les maux qu'il nous a faits, & le perfide Magicien n'étant plus en état de se défendre, s'est perdu dans les nuës à mes yeux. Il alloit lui conter au long son avanture, quand Alzayde lui representa que la presence de tant d'illustres Malheureux, qui les écoutoient, ne permettoit pas qu'ils eussent une plus longue conversation. Sortons, continua-t-elle, d'un si funeste lieu, & soyez sûr qu'Alzayde est pour le Prince de Grenade tout ce qu'elle étoit quand vous sortites de Leon. Aprés cette favorable assurance, la Princesse se rapprocha des Dames, qui recommencerent de se loüer de la generosité du Prince. J'avoüe, dit Alzayde, que nous luy devons beaucoup: mais pour achever son ouvrage, il faudroit nous sortir de cette affreuse Prison. Je vous obéi-

rai quand il vous plaira, dit Elmedor, ſi vous voulez me faire connoiſtre celle de toutes les aimables perſonnes que je voy, qui ſe nomme Almandine. La belle Princeſſe de Caſtille s'avança, dés qu'elle entendit prononcer ſon nom; & le Prince lui dit, qu'il vouloit luy demander pardon d'avoir été obligé de donner la mort au Prince Armande. La Princeſſe rougit, & ſoupira à cette triſte nouvelle; & Elmedor voulant faire ceſſer ſes ſoupirs: Si j'ai été aſſez malheureux, Madame, lui dit-il, de vous ôter un illuſtre Amant, je veux, pour reparer ma faute, vous rendre Zalmandor. Ah! Seigneur, lui dit Almandine, ne me donnez-vous point une fauſſe eſperance, pour me conſoler d'un vrai malheur? Vous connoiſtrez dans peu, reprit le Prince, que je ne promets rien que je ne tienne. En diſant cet mots, il preſenta la main à l'adorable Alzayde; & toutes les Dames la ſuivirent, conduites

par les Chevaliers qui eſtoient dans la Tour.

En paſſant par le veſtibule, la Princeſſe deCaſtille apperçut le corps du malheureux Prince d'Arragon. Cette vûë lui arracha des larmes ; & l'Ecuyer d'Armande s'étant jetté aux pieds d'Elmedor : Seigneur, lui dit-il, ſouffrez que je rende les derniers devoirs à mon illuſtre Maiſtre, & que je luy éleve un tombeau dans le même lieu où vous lui avez fait perdre la vie. Genereux Prince, interrompit la Princeſſe de Caſtille, ne refuſez pas la grace que le fideleCleon vous demande, je vous en conjure. Ah ! Madame, s'écria l'Ecuyer, étoit-ce là la recompenſe que vous gardiez à mon Maître infortuné, que de luy obtenir un tombeau, quand il a employé ſa vie juſqu'au dernier moment, pour vous prouver ſon amour pour vous ! Aprés être guéri de ſes bleſſures, il abandonna ſon Royaume ; & quand il apprit que vous a-

viez été enlevée dans le Château, il vint vous y chercher. Le cruel Amerdin le reçut, & luy promit que s'il pouvoit défendre ce lieu fatal, de la valeur du Prince de Grenade, il vous remettroit entre ſes mains, pour vous ramener en Caſtille. Mon Prince accepta cette condition, & y a aujourd'huy fini ſes triſtes jours.

Cleon, dit Almandine, les Dieux me ſont témoins combien je ſuis ſenſible au malheur de votre illuſtre Maiſtre, & ſi je ne voudrois pas, au prix de ma Couronne, pouvoir luy rendre la vie : mais puiſque cela eſt impoſſible, rendons à ſon Ombre ce qu'elle attend de nous. Preparez le bucher, & lui donnez un tombeau digne d'un ſi parfait Chevalier.

Cleon, dit Elmedor, commencez cet ouvrage, & je vous envoyerai tout ce qui vous ſera neceſſaire pour une ſi juſte entrepriſe. Aprés cela le Prince impatient de rejoindre ſon aimable troupe, ſortit du Château,

avec sa nombreuse suite : mais il n'eut pas fait quelques pas sur le pont, que le Ciel paroissant tout en feu, ne donnoit de jour que par des éclairs, suivis d'un tonnerre épouventable; & des cris effrayans le firent regarder du côté du Château. Il en vit sortir un nombre de démons que l'on ne pouvoit compter, lesquels aprés avoir détruit ce Palais funeste, prirent leur vol dans les airs, & causoient l'orage & la foudre, pour marquer la fin de l'enchantement. Les Princesses tremblantes ne sçavoient quel parti prendre : mais le jour paroissant avec plus d'éclat qu'avant la tempeste, vint calmer leur crainte, & leur fit voir le plus bel objet du monde. Ce Château, où tout ce que l'Enfer avoit de plus affreux avoit regné si long-tems, se trouva changé en un Palais magnifique. Les yeux ne pouvoient soutenir le brillant des pierres precieuses, dont il étoit bâti, & l'on y voyoit sur le frontispice, dans un grand car-

touche fait d'une ſeule eſcarboucle, ces paroles écrites en lettres de diamants.

Ce Palais enchanté, ce ſuperbe Edifice,
Fut embelli par l'artifice,
Pour immortaliſer le vaillant Elmedor,
L'honneur des Chevaliers, la gloire & le modele,
Le portrait animé du fameux Almanzor,
De l'Empire amoureux l'Amant le plus fidele.

Une Dame d'une beauté majeſtueuſe, parut ſur la porte; & s'approchant d'Alzayde: La Fée des Grandeurs, Madame, luy dit-elle, voulant laiſſer à la poſterité une marque éternelle de la valeur de votre illuſtre Amant, a élevé ce Palais ſur les ruines de celui qu'il vient de détruire par ſon courage heroïque. Venez l'honorer de

vos regards, & dans un Temple dedié à la Constance, consacrer l'anneau mysterieux qui cause votre liberté. Vous n'avez plus besoin de son secours magique ; rien ne peut plus troubler votre félicité ; vos jours seront comptez par l'Amour, & finis par les plaisirs.

Pour vous, Prince, dit-elle à celui de Grenade, apprenez que rien ne pourra égaler votre gloire. Possesseur d'un grand Empire, & d'une des plus belles & des plus vertueuses Princesses de l'Univers, vous surpasserez les plus grands Heros de l'Antiquité; & pour combler vos vœux, il naîtra de vous un Fils qui se fera connoistre par de là les Poles les plus éloignez. Elmedor & Alzâyde étoient si surpris du bonheur que cette sçavante Fée leur annonçoit, qu'ils ne pouvoient luy répondre ; quand les Princesses Zalmayde & Zamée, & tous les Chevaliers qui les accompagnoient, ayans vû la fin de l'enchan-

tement, vinrent leur en témoigner leur joie. Le Prince de Grenade prenant par la main Zalmandor, pendant que les Princeſſes embraſſoient Alzayde, le preſenta à la belle Almandine. Vous voyez, Madame, lui dit-il, que je m'acquite de mes promeſſes. La Princeſſe, ſans luy répondre, tendit la main à ſon Amant, & reçut avec une ſatisfaction extrême les marques de ſon amour : mais l'obligeante Fée, aprés avoir donné quelques momens aux premiers tranſports de toutes ces admirables perſonnes, les obligea d'entrer dans le nouveau Palais.

Que de beautez ils y trouverent! Tout y brilloit d'or, d'argent, & de pierreries; & dans le milieu de la Cour l'on voyoit un Trophée élevé, du débris du vieux Château, à l'honneur du Prince de Grenade. Aprés avoir admiré ce nouvel Edifice, la Fée les conduiſit dans un Temple de Turquoiſe. La Conſtance s'y voyoit ſur

un Autel de la même pierre, dont la baze étoit d'or. Alzayde prenant la bague du Prince, la mit au pied de la Déesse; & aprés l'avoir prié de regner toujours dans le cœur d'Elmedor, elle vouloit sortir; quand la Fée la prenant par la main: Allons, Madame, lui dit-elle, appaiser l'ombre du Prince d'Arragon par quelques larmes de la Princesse de Castille, dont Zalmandor ne sera point jaloux. Le Prince de Grenade a souhaité qu'il eût un tombeau en ces lieux; la Fée des Grandeurs, qui veut luy marquer sa reconnoissance, luy en a fait élever un prés de ce Temple. En disant ces mots, la Fée marcha à une Pyramide de marbre gris de lin, où toutes les actions que l'Amour avoit fait faire au malheureux Armande, étoient representées en bas reliefs; & sur le haut de la Pyramide, la figure de ce Prince, avec les mêmes Armes qu'il portoit au combat, s'y voyoient si bien dépeintes, que les yeux y é-

toient trompez. Sur ſon Ecu la Déeſſe cruelle qui détruit toutes choſes, y étoit repreſentée, tenant un cœur, d'où ſortoient des flames ; & pour Deviſe, ces paroles : *Malgré la mort.* Almandine ne put voir un objet ſi triſte, ſans pouſſer des ſoupirs, & ſans verſer quelques larmes. Zalmandor même l'accompagna dans ce lugubre exercice : mais la Fée qui ne vouloit donner que des plaiſirs à toutes ces illuſtres perſonnes, les contraignit de quitter le tombeau, & de paſſer dans des appartemens ſuperbes, où elle laiſſa tous ces Amans heureux en liberté d'entretenir leurs charmantes Princeſſes.

Le ſeul Salmacis n'étoit point tranquille. Le bonheur qu'il voyoit goûter à ces Princes, lui donnoit une vive impatience de joüir des mêmes plaiſirs ; quand un bruit de tymbales, de trompettes, & de haut-bois, le retira de ſa rêverie. Il courut à la fenêtre, pour voir d'où il venoit : mais

quelle fut ſa joie, d'appercevoir dans un char traîné par des licornes plus blanches que les chevaux du Soleil, ſa charmante Fée, ſuivie de toutes ſes Nymphes, dans d'autres petits chars. Il fut à ſes pieds, avant qu'elle fût deſcenduë; & par des tranſports où l'amour ſeul paroiſſoit, il luy exprimoit ſa tendre paſſion. Elle le releva avec bonté, & luy fit voir dans ſes yeux une langueur ſi touchante, qu'il penſa mourir de plaiſir & de tendreſſe. Dans ce même temps, les Princes & les Princeſſes arriverent auprés de la Reine; & ravis de la voir, ils crurent que rien ne pouvoit plus troubler leur bonheur. La Fée des Grandeurs embraſſa toutes ces aimables Heroïnes; & ſe tournant du côté du Prince de Grenade: Il eſt juſte, genereux Elmedor, lui dit-elle, que je vienne vous remercier du ſoin que vous avez eu d'épargner le ſang de Salmacis, & de me le rendre fidele. Je veux, pour vous en recompenſer, achever votre

bonheur dans ce Palais consacré à votre victoire. Dans peu nous aurons des nouvelles du Roy votre pere, & j'ai pris soin d'avertir tous les Princes, dont le consentement est necessaire pour finir les avantures de tous ceux qui vous accompagnent. Goûtez, en attendant, la douceur de connoistre combien vous êtes aimé de votre belle Princesse. Et vous, aimable Fée des Plaisirs, dit-elle à celle qui avoit paru sur la porte du nouveau Palais, n'épargnez rien pour nous faire passer d'heureux jours, en attendant celuy où se celebreront tant d'illustres hymenées.

Aprés que la Reine eut achevé de parler, elle donna la main au Prince de Grenade, & entra dans l'appartement qui luy étoit preparé. Tous les murs en étoient revêtus d'agathe blanche, avec des veines vertes & couleur de feu. Les meubles étoient d'une étoffe d'or brodée de perles, de rubis, & d'émeraudes, & l'on voyoit

ſous un dais ſoutenu par quatre A-mours de Turquoiſe ; une couronne de cœurs entrelaſſez. Un trône, de la même agathe que les murs, étoit élevé de ſix marches couvertes d'un tapis magnifique, où la Reine fut ſe placer, & toutes les Princeſſes s'aſſirent des deux côtez du trône, ſur de riches carreaux.

Jamais rien n'avoit paru ſi beau que ce que l'on voyoit dans cette chambre, & jamais tant de Beautez n'avoient été aſſemblées dans un même endroit. Alzayde y brilloit de tant de charmes, que tout le monde luy donna le prix, aprés la Fée des Grandeurs, ſans que la diſcorde eût le pouvoir d'animer les autres Belles contre elle : auſſi n'avoient-elles pas ſujet de ſe plaindre. Elles avoient tant de lieu de ſe loüer des graces que la Nature leur avoit données, qu'il falloit voir Alzayde auprés d'elles, pour croire qu'il y eût quelque choſe de plus parfait que ce qu'elles poſſe-

doient chacunes en particulier.

Une partie de la journée étoit déja paſſée dans de ſi grands évenemens ; quand la Fée des Grandeurs craignant que les loüanges dont on combloit l'adorable Princeſſe de Leon, ne donnaſſent à la fin quelque petit chagrin aux autres Princeſſes, dit à la Fée des Plaiſirs, qu'ils ne pouvoient ignorer plus long-temps l'avanture qui avoit changé leurs jours deſtinez à la joie, en une longue triſteſſe ; & qu'elle la prioit de le lui apprendre devant cette aimable Compagnie. La charmante Fée obéït à ſa Souveraine, & commença ſon hiſtoire en ces termes.



HISTOIRE De la Fée des Plaisirs, & du cruel Amerdin.

VOus sçavez, Madame, dit-elle en s'adressant à la Reine, que je suis fille d'une sçavante Fée, qui tient sa Cour dans une Isle proche de la vôtre, que l'on nomme l'Isle du Bonheur. Ma mere se promenant un soir sur le bord de la mer, vit sortir de l'onde Vénus suivie du Dieu des Plaisirs, qui l'appercevant, quitta la Déesse pour venir luy témoigner l'amour qu'elle venoit de luy inspirer. La Fée ne fut point insensible à sa passion, & leur union me procura le jour.

Ma mere charmée de me voir ressembler si parfaitement au Dieu mon pere, me combla de tous les dons qui étoient en sa puissance; & consultant ses Livres sur ma destinée, elle

connut

connut que j'étois menacée d'un grand malheur si j'étois aimée d'un Prince qui sçût l'art magique. Pour éviter cette infortune, elle bâtit un Palais dans ce lieu fatal, rempli de tout ce qui pouvoit plaire, & me donna pour compagnie les plus aimables personnes de l'un & de l'autre sexe; & le Dieu mon pere voulant faire connoistre que je lui étois chere, y renferma les Plaisirs, jeunes enfans d'une beauté divine, & qui donnent toujours par leur presence un air de joie aux choses les plus ennuyeuses; leur permettant de sortir tous les jours du Palais, pour se montrer aux mortels; mais leur commandant de revenir tous les soirs dans ma delicieuse prison. C'est ce qui fait que les hommes sont si tôt privez de leur aimable presence.

L'approche de ce Palais étoit défenduë par des monstres, & un nuage épais le rendoit invisible. Je passois

d'heureux jours dans cette charmante retraite ; tout favorisoit mes desirs. L'Amour même avoit fait naistre un Prince qu'il me destinoit, âgé de cinq ans plus que moy ; qui par une tendre & constante passion, me faisoit trouver de nouveaux plaisirs dans les plaisirs les plus ordinaires. Il se nommoit Constant, & jamais Amant n'a mieux merité ce nom. Mais que servent toutes les précautions de la prudence, contre l'ordre du cruel Destin ?

Un jour que je me promenois sur une terrasse, qui regnoit devant le Palais, j'apperçûs un homme monté sur un griffon, qui fendoit les airs. Cette nouveauté me fit pousser un cri, qui fit arrêter cet Inconnu. Il s'approcha doucement de terre ; & aprés m'avoir regardée quelque tems, il reprit son vol, & se perdit dans les airs. Effrayée de cette avanture, je retournai dans mon appartement ; & le lendemain étant dans les jardins,

le même Inconnu m'y vint aborder: Je n'ay jamais vû un homme si desagreable, & si propre à inspirer de la haine & de la terreur. Belle Princesse, me dit-il, ne soyez point étonnée de me revoir. L'on ne peut vous avoir vûë un moment, sans vouloir passer sa vie auprés de vous. Je quitte volontiers le soin de faire trembler toute la terre sous ma puissance, pour vous persuader que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous. Vous ne pouvez faire une plus glorieuse conqueste. Je suis aussi redoutable que les Dieux; & le Ciel & la terre obéïssent à ma voix. Seigneur, lui dis-je, mon ambition ne me fera point envier le bonheur de vous plaire. Contente de regner dans ce Palais, & sur le cœur du Prince Constant, je n'en demande pas davantage. Portez votre cœur à quelque Belle qui en sçaura reconnoître le prix, & me laissez joüir d'un repos, que votre seule presence peut troubler. En ache-

vant de parler, je voulus le quitter, pour aller au-devant de Conſtant, que j'apperçûs au bout de l'allée: mais m'arrêtant par ma robe: Princeſſe, me dit-il, vous ne pouvez plus avoir de bonheur, qu'en répondant à ma paſſion. Je ne ſouffrirai pas que vous me preferiez un jeune Adonis; ſi vous êtes ſage, acceptez l'offre de mon cœur, ou craignez que je ne vous puniſſe de m'avoir fait connoiſtre une tendreſſe ſi contraire à mon naturel. Je puis tout ce que je veux, je vous l'ai dit, prenez garde de me forcer à vous haïr autant que je vous aime. Demain je viendrai apprendre votre reſolution, & regler votre ſort & le mien; en finiſſant ces cruelles paroles, il remonta ſur ſon griffon; & l'ayant perdu de vûë, je fus dire à Conſtant ce nouveau malheur. Nous paſſâmes la nuit à nous plaindre; & le lendemain le cruel Amerdin (car c'étoit lui, Madame) parut dans ma chambre. Hé bien,

Princesse, me dit-il, avec un visage où la fureur & l'amour étoient dé-peints, avez-vous fait reflexion à la gloire que je vous ai offerte ? Estes-vous disposée à recevoir un cœur qui n'a jamais soupiré que pour vous ? Seigneur, lui dis-je, l'on ne dispose pas de sa tendresse comme l'on veut. J'avoüe que vous meritez celle des plus grandes Princesses de la terre : mais l'Amour ne m'a pas reservé cet heureux sort. Je suis toute au Prince Constant ; je l'aime dés ma plus ten-dre enfance, ne troublez point de si douces chaînes. Elles ne peuvent vous offenser ; je ne vous connoissois pas quand j'ai receu ses vœux : pourquoi voudriez-vous me contraindre de rompre de si beaux liens ? Je me gar-derai bien de les rompre, reprit le perfide Amerdin, il faut qu'ils servent à faire votre plus grand tourment. C'en est fait ; mon cœur, peu accoû-tumé à l'amour, se rend à la haine, qui lui est naturelle. Tremblez, mal-

heureuſe Princeſſe, tremblez, des ſoupirs que vous m'avez fait pouſſer. Ils vous preparent des infortunes, qui ſeront d'autant plus terribles, qu'elles ne vous coûteront pas la vie. En même temps il frappa ce Palais, d'une baguette qu'il tenoit à ſa main, & il le changea en une affreuſe priſon; & prenant le Prince Conſtant, qui vouloit me défendre, il l'enferma dans une Tour, où il n'y avoit ni entrée, ni ſortie. Il chaſſa tous les Plaiſirs; & redoublant l'amour que j'avois pour le Prince, je paſſois les jours à tourner autour de ſa priſon, pour y trouver une entrée.

Depuis ce moment, le perfide Amerdin, ennemi de tous les Amans heureux, a cherché à troubler leurs plaiſirs, & à remplir cette fatale Tour de tous ceux qu'il a pu avoir en ſa puiſſance; inventant de nouveaux tourmens, pour faire couler leurs larmes, dont il formoit un ruiſſeau, qu'il recevoit dans un baſſin de marbre

noit ; & de ces chaudes eaux de la douleur, il en faiſoit ſes enchantemens les plus terribles.

Un jour ayant conſulté ſes Livres, il connut qu'un Prince cheri du Ciel, devoit venir détruire ſon pouvoir. Deſeſperé de cet ordre du Deſtin, il chercha à attirer dans ſon Chaſteau tous les Chevaliers qui étoient en reputation de courage & de valeur. Il faiſoit trouver dans la Foreſt, & ſur les grands chemins, des démons ſous la figure de belles perſonnes, qui leur demandoient ſecours contre lui. C'eſt par un de ces fantômes que le Prince Almanſon fut conduit ici ; & c'eſt encore ſous la trompeuſe promeſſe de lui rendre la belle Almandine, que l'infortuné Prince d'Arragon a perdu la vie. Enfin le Prince de Grenade, ſous vos glorieux auſpices, Madame, eſt venu rompre nos chaînes, & m'a rendu mon cher Prince, auſſi fidele qu'avant nos malheurs. J'ai receu en même temps vos ordres d'élever ce

nouveau Palais à la gloire de notre invincible Protecteur. J'y ai employé toute la puissance que la Fée ma mere m'a donnée, & le Prince Constant est parti pour ramener dans cet heureux séjour les Plaisirs, que le cruel Magicien en avoit chassez. La Fée n'eut pas fini son histoire, que l'on vit entrer dans la chambre le Prince Constant, avec ces aimables enfans, si necessaires au bonheur de la vie. Ils vinrent se prosterner aux pieds de l'adorable Reine, & lui dirent qu'ils accompagneroient doresnavant tous ses pas. La Fée des Grandeurs reçut leur hommage avec un air de joie, qui ne pouvoit naître que de leur presence; & la nuit étant déja tres-avancée, aprés un repas qui fut magnifique, la Reine se retira dans son appartement; & toutes nos Princesses, ayant donné le bon soir à leurs Amans, furent se mettre au lit.

Tous les jours suivans furent employez à des festes galantes; & les

Ambaſſadeurs des Rois de Grenade, de Tune, de Mauritanie, & de la Reine de Fez étant arrivez, la Fée des Grandeurs voulut unir tous ces heroïques Amans d'un lien éternel. Elle fit conſentir la Fée des Plaiſirs au bonheur du Prince Conſtant, & ordonna aux Plaiſirs d'en preparer la feſte. Salmacis auroit bien voulu être de ces Amans fortunez : mais la Reine lui dit que dans la juſte apprehenſion où elle étoit que ſon inconſtance naturelle ne lui fiſt trouver le dégoût ſi ordinaire dans l'hymen, elle vouloit qu'il fût encore Amant quelques années. Elle accompagna cette dure loi, de tant de flateuſes promeſſes de l'aimer toujours, qu'il ſe crut trop heureux d'expier ſa legereté par une ſi douce eſperance.

Cette journée ſi ſouhaittée de nos Princes, & peut-être de nos Princeſſes ; étant arrivée, Alzayde conduite par Elmedor, la Fée des Plaiſirs par le Prince Conſtant, Zalmayde par A-

linzor, Almandine par Zalmandor, & Zamée par Almanſon, parurent dans le Temple de la Conſtance, où la Fée des Grandeurs les attendoit avec Salmacis, plus brillante que l'Aurore, quand elle quitte la couche de ſon vieux mari. Une muſique charmante commença la ceremonie, & les reconduiſit au Palais, quand elle fut achevée. Un repas ſomptueux les y attendoit. Aprés le dîné, un theâtre parut au fond de la ſalle, où les plaiſirs danſerent un balet, qui repreſentoit la deſtruction de l'enchantement d'Amerdin. Le ſoir il y eut bal, où la Reine voulut que la Princeſſe de Leon tînt ſa place; & la nuit étant prête de ceder au jour, elle conduiſit ces Amans heureux dans leurs appartemens, où ils ſe dédommagerent de toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes dans le cours de leurs amours.

Salmacis ne fut pas tranquille dans cette heureuſe nuit. Il attendit avec

impatience que la Fée des Grandeurs fût éveillée, pour lui en faire des reproches : mais cette aimable majesté, qui est toujours répanduë sur son visage, l'empêcha de se plaindre, & il se contenta de lui marquer par ses soupirs, qu'il meritoit un bonheur plus parfait. La Fée prit soin de l'en consoler, par des regards tendres & passionnez, & par la parole qu'elle lui donna qu'elle ne seroit jamais qu'à lui.

Ces jours heureux étant passez, la Reine voulant retourner dans son Isle, partit du Palais des Plaisirs avec toute son illustre Cour. Elle fut coucher au Château de porcelaine ; & Zamée & Zalmayde furent étonnées qu'il disparût aussi-tôt qu'elles en furent sorties ; ce qui leur fit connoistre que cette charmante Fée ne l'avoit fait trouver sur leur route, que pour leur marquer sa bonté. Ce soir même elle arriva aux Cabanes, où elle passa la soirée à mil-

le jeux agreables ; & le jour suivant elle arriva dans son isle. La Reine y apprit à Elmedor, & à toutes les Princesses, que la Fée Desirée, au desespoir du bonheur du Prince de Grenade, avoit détruit son Palais enchanté, & s'étoit retirée dans un desert proche de Grenade, pour y voir quelquefois ce Prince, qu'elle ne pouvoit oublier, quoiqu'elle eût essaïé si la Fontaine de l'oubli seroit aussi fidele pour elle que pour ceux qu'elle avoit obligé d'en boire.

La Fée des Grandeurs, aprés cette nouvelle, & aprés avoir comblé de dons nos Princes & nos Princesses, leur donna des équipages magnifiques & commodes, pour les mener dans leurs Royaumes. Ce ne fut pas sans larmes que cette Royale Troupe se separa de cette adorable Reine. Elle leur promit de les honorer toujours de sa protection, & les vit sortir de son Palais & de son Isle. Tous nos Heros & nos Heroïnes se separé-

rent à quelques journées de l'Isle des Grandeurs. Les Princesses en s'embrassant, se jurerent une amitié éternelle, & les Princes se promirent de s'unir contre tous les Rois qui voudroient les attaquer, & de se donner de leurs nouvelles dés qu'ils seroient arrivez. Elmedor fut celui qui fut le premier dans son Royaume. Le Roi & la Reine de Grenade charmez de revoir un Fils qui leur avoit coûté tant de larmes, l'accablerent de caresses, aussi-bien que sa charmante épouse. Elmedor toujours plus content des vertus qu'il trouvoit en elle, goûtoit mille plaisirs, dans le temps qu'il apprit que tous les Princes compagnons de sa fortune, étoient paisibles possesseurs de leurs Couronnes, & de leurs aimables Princesses; que la Reine de Fez avoit fait couronner Zamée, & Almanson, aprés la mort du Roi son pere; que le Prince de Numidie avoit voulu demeurer dans les Canaries, de peur que le sable de

ſon Pays ne le fiſt inconſtant malgré lui ; que Zalmandor, pour eſtre plus proche de Grenade, étoit en Caſtille, & que la Fée des Plaiſirs étoit arrivée dans l'Iſle du Bonheur. Tant de joie fut encore augmentée par un fils, que la belle Alzayde mit au jour un an aprés ſon mariage, qui ne laiſſa pas douter dans la ſuite, qu'il ne fût ce Prince fameux par ſes exploits, prédit par la Fée des Plaiſirs.

Fin des Chevaliers Errans.

LE GENIE FAMILIER.

NOUVELLES PERSANES,

Traduites de l'Arabe.

Par Madame la Comtesse de ****



LE GENIE FAMILIER

NOUVELLES PERSANES, traduites de l'Arabe.

UNE jeune Persane, d'une beauté surprenante, lisant un jour un livre qui traitoit des Silphes, & des Silphides, & regardant avec plaisir la complaisance de ces Amans aëriens, souhaita avec empressement d'en avoir un, pour se desennuyer de l'affreuse solitude où la jalousie de son époux la contraignoit de vivre. Elle pria son faux Prophete de luy faire cette grace; & sans que cette idée flateuse l'eût quittée d'un moment, elle se fut coucher, dans l'esperance d'être aussi heureuse

que celles dont elle avoit lû les histoires ; ſans être épouvantée des châtimens dont ils puniſſent les infideles. Sur le milieu de la nuit, elle entendit un aſſez grand bruit. Une joie ſecrete s'empara de ſon cœur, ne doutant pas que ce ne fût ce qu'elle ſouhaitoit avec tant d'empreſſement. Pour s'en éclaircir, elle ouvrit ſon rideau, & vit à la lueur d'une lampe, que l'on traînoit une chaiſe dans ſa chambre. Si vous êtes Silphe, dit-elle ſans s'effrayer, montrez-vous à moi, je vous en conjure, car je me ſens capable de vous aimer avec conſtance, ſi vous êtes auſſi aimable que l'on vous dépeint. Aprés que la belle Perſane eût beaucoup parlé, l'on ne lui répondit point, le bruit ceſſa ; & comme elle deſeſperoit de voir le Silphe, elle apperçût un fil qui étoit attaché au haut de ſon pavillon, où pendoit une clef qui venoit lui toucher le viſage, & qui s'en retournoit aux pieds du lit, dés

qu'elle y portoit la main. Curieuse de voir si elle ne se trompoit point, elle se leva pour mettre une lampe auprés d'elle, & se remit dans la même situation où elle étoit. Le jeu de la clef recommença, & cela dura plus d'une heure, sans que par toutes les prieres qu'elle pût faire, l'on voulût se montrer. Enfin l'on prit les bouts de son pavillon; & aprés les avoir secoüez avec violence, l'on les jetta sur le dôme; & du reste de la nuit elle ne vit plus rien. Elle se leva aussi-tôt que l'Aurore, pour passer dans son cabinet, afin de rêver avec liberté à son avanture. Comme elle s'appuyoit, en révant, sur sa table, elle apperçût un papier écrit d'une écriture inconnuë, qu'elle prit, & y lut ces paroles.

JE suis le Silphe que vous demandez, belle Zaïde. Il y a plus d'un an que j'attens avec impatience ce moment heureux. Je vous aimerai

d'une constance que vous ne trouverez point dans les hommes, mais je veux être aimé de même. Pour cela, j'éprouverai votre fidelitê auparavant que de me montrer; & cependant j'aurai soin de vous desennuyer par une tendre conversation. Si votre cœur sçait goûter la difference de notre amour, d'avec celui des mortels, je vous rendrai la plus heureuse personne de toute la Perse.

Oüi, charmant Silphe, oüi, s'écria l'aimable Zaïde, vous me trouverez délicate & tendre, & vous n'aurez jamais lieu de vous repentir des bontez que vous aurez pour moi. Elle passa le reste de la journée dans une impatience tres-vive d'être à la nuit. Elle se coucha de tres bonne heure, dans l'esperance que son Amant viendroit la voir. Elle ne se trompa point. A peine ses Esclaves étoient-elles retirées, qu'elle entendit une voix qui luy dit: Il est juste, aimable Zayde,

que je recompenſe le ſoin que vous avez de vous débaraſſer de tout ce qui pourroit empêcher nos converſations; je viens vous aſſurer d'un amour eternel, d'une complaiſance à toutes épreuves, & que tout ce qui eſt en ma puiſſance, ſera dans la vôtre. Ce n'eſt pas peu de choſe. Nous pouvons tout ce que nous voulons, & nous ne trouvons rien d'impoſſible pour plaire à ce que nous aimons: mais, comme je vous l'ai écrit, nous ſommes jaloux & delicats; la moindre infidelité nous rebute, & nous puniſſons auſſi ſeverement que nous aimons. Notre amour eſt la meſure de notre haine. C'eſt à vous de connoiſtre ſi vous êtes capable d'un ſi dangereux engagement. Ah! mon cher, répondit la tendre Perſane, ne craignez rien dans mes ſentimens qui vous déplaiſe; mon cœur ne ſera jamais qu'à vous, je ne penſerai qu'à ce qui pourra vous plaire, & je ſuis certaine que ma conſtance égalera la vô-

tre. Je le ſouhaite plus que vous, reprit le Silphe : mais l'inconſtance de votre ſexe nous eſt ſi connuë, que pour n'eſtre pas contraint de punir ce qui peut faire mon ſeul bonheur, je veux éprouver ſi vous êtes ce que vous penſez être. je vous parlerai à tous les momens que vous ſerez en liberté, je vous apprendrai toutes les plus belles avantures, pour vous donner une occupation digne d'une femme que je veux rendre parfaite ; & pour vous délaſſer de ce penible travail, je vous inſtruirai de tout ce qui ſe paſſera de plus caché dans toutes les parties du monde : mais vous ne me verrez qu'aprés que je n'aurai plus rien à craindre de votre cœur. Et pour commencer à vous donner une preuve que je cherche tout ce qui peut vous plaire, apprenez que cette charmante Sœur que vous pleurez tous les jours, n'eſt point morte. Ah ! mon cher Silphe, s'écria Zayde, que me dites-vous ? Quoy ? Iſtherie s'eſt ſau-

vée du terrible naufrage qui fit perir tous ceux qui étoient avec elle, ſans que nous ayons jamais pû apprendre ce qu'elle étoit devenuë ? Ah ! s'il eſt vrai que vous m'aimez, faites que je puiſſe la voir encore une fois en ma vie, & lui conter tout ce que ſa fauſſe mort m'a coûté de larmes. Je ne puis preſentement vous donner cette marque d'obéïſſance, reprit le Silphe; mais pour ne vous laiſſer rien ignorer de tout ce qui lui eſt arrivé depuis votre ſeparation, je le puis tout à l'heure, ſi vous n'avez beſoin de repos. Le ſommeil, reprit Zayde, ne peut me faire un auſſi ſenſible plaiſir que celui que vous me promettez; ainſi je vous conjure de ne pas tarder un moment à me le donner. Le Silphe, ſans y répondre, commença l'hiſtoire d'Iſtherie en ces termes.



HISTOIRE d'Iſtherie.

NOUVELLE PERSANE.

VOus ſçavez avec quelle joie Iſtherie étoit attenduë du Prince de la Zodiane, & que cette belle perſonne, touchée ſenſiblement de ſon merite, ne reſſentit à ſon départ que le chagrin de s'éloigner de vous. Vous la vites embarquer avec un vent favorable, mais cette bonnace ne dura pas long-temps. Sur le ſoir il s'éleva une tempeſte ſi violente, qu'au point du jour elle fit briſer le vaiſſeau contre un rocher qui formoit une petite iſle, où la belle Iſtherie ſe ſauva, à la faveur de quelques planches. Tout le reſte de ceux qui l'avoient accompagné, furent engloutis ſous les ondes. D'abord qu'Iſtherie fut revenuë de la crainte que lui avoit donné

donné un si grand peril, elle remercia le Ciel de l'avoir conservée : mais quand elle se vit seule dans une Isle inhabitée, exposée aux bestes sauvages, & sans espoir d'en pouvoir sortir, elle regretta de n'estre point du nombre des malheureux qu'elle voyoit étendus sur le sable. Elle passa le jour & la nuit dans cette cruelle situation; mais l'aurore lui fit concevoir quelque esperance. Elle apperçut un vaisseau en pleine mer; & montant sur le plus haut d'un rocher, elle fit tant de signes, qu'ils furent apperçus. L'on détacha un esquif, qui vint prendre cette belle personne; mais elle connut bien qu'elle ne sortoit d'un malheur que pour rentrer dans un plus grand, puisque ses protecteurs étoient des Turcs, & que la guerre qui est entre le Sophi & le grand Seigneur, lui fit juger qu'elle alloit être Esclave, son habit l'ayant fait connoistre pour Persane, & pour une personne de tres-grande naissan-

ce. Elle ne se trompa point dans ses conjectures ; on la conduisit au Bacha, qui étoit un homme cruel, & d'un regard farouche. A peine la regarda-t-il ; & sans dire un mot, il ordonna qu'on la menât avec les autres Esclaves. Seigneur, lui dit un homme de sa suite, cette fille est Persane, elle ne doit pas être traitée comme les autres Esclaves. A ces mots, le Bacha leva les yeux, & se trouvant ébloüi de cette beauté surnaturelle, il fit signe qu'on la conduisît dans une des plus belles chambres du Vaisseau, qu'on luy donnât des Esclaves pour la servir, & qu'on la gardât avec soin.

Istheric souffrit ce dernier malheur avec la même constance qu'elle avoit souffert l'approche de la mort. Le lendemain le Bacha, qui se nommoit Acmar, la vint voir dés qu'il sçut qu'elle étoit éveillée. Belle personne, lui dit-il, quoique que le sort te rende mon Esclave, je viens t'apprendre que

je le ſuis plus que toy, & que je ne puis vivre ſans être aimé; ſonge bien au bonheur que je t'offre; je romps tes fers, & je te fais la maiſtreſſe abſoluë de tout ce que je poſſede. Seigneur, lui répondit la belle Perſane, je vous ſuis tres-obligée de vos offres. Prevenuë d'une paſſion pour un des plus aimables Princes de toute la Perſe, je ſuis incapable de changer. Iſtherie, reprit Acmar, c'étoit aſſez de me dire que vous ne pouviez répondre à ma tendreſſe, ſans m'en donner une ſi cruelle excuſe. L'eſperance de vaincre votre inſenſibilité, m'auroit contraint à ſouffrir ſans me plaindre; mais puiſqu'un Rival aimé cauſe mon malheur, je dois vous regarder comme mon ennemie, & ſur ce pied vous accabler de toute ma haine. Votre haine, Seigneur, eſt bien moins à craindre pour moy, luy dit Iſtherie, que votre amour. Hé bien, lui répondit le deſeſperé Bacha, nous verrons ſi votre conſtance ne

vous coûtera point quelques larmes. En disant ces dernieres paroles, il sortit de sa chambre, avec des yeux où la fureur étoit dépeinte, & laissa la belle Persanne tres-affligée de ce nouveau malheur. Tant que la navigation dura, l'amoureux Acmar, sans se ressouvenir des resolutions qu'il avoit prises, ne la quitta point : tantôt soumis, & tantôt furieux. Il tâchoit vainement d'ébranler sa constance. Enfin elle arriva à Alexandrie, dont il étoit Sultan. Il la fit conduire dans le plus bel appartement de son Serrail, & lui donna un nombre infini d'Esclaves pour la servir; des habits magnifiques, & des pierreries d'un prix inestimable. Tout cela ne toucha point votre aimable Sœur. Les momens qu'elle étoit seule, étoient tous employez à se plaindre d'estre separée pour toujours du Prince de la Zodiane. Un jour que plus accablée que de coûtume, elle s'en étoit vengée sur le malheureux

Bacha, & qu'outré de ſes mépris, il ſortit de ſa chambre, en jurant de ne plus employer les vœux & les prieres, quand il pouvoit tout ce qu'il vouloit; une jeune Eſclave s'approcha d'elle. Madame, luy dit-elle, ſi vous aimez le Prince, menagez le Bacha. Il eſt dans les mêmes chaînes que vous; & bien plus malheureux. Ah! Fatime, s'écria Iſtheric, que m'apprenez-vous? mon cher Prince eſt dans ce Palais? le même ſort nous accable?... Mais non, cela n'eſt pas poſſible, & tu me dis une choſe que je ne puis croire. Le même orage qui vous a mis au pouvoir du Bacha, reprit l'Eſclave, nous a mis dans ſes chaînes. J'eus le bonheur d'eſtre des filles choiſies à vous ſervir. Le lieu où l'on vous avoit trouvée, vos habits, & cette beauté qui ne ſe rencontre auſſi parfaite que ſur votre viſage, ne me laiſſerent pas douter que vous ne fuſſiez Iſtheric. Je fus l'aprendre au malheureux Prince, mais je lui ca-

chai l'amour du Bacha, de peur d'augmenter ses chagrins ; je lui ai toujours parlé, tant qu'a duré la navigation ; mais depuis que nous sommes dans ce Palais, je n'avois pû apprendre de ses nouvelles qu'hier, que passant ce nouveau Parterre, je m'entendis nommer ; je reconnus le Prince, qui un cordon à la main, traçoit un dessein. Fatime, me dit-il, que fait Isthérie ? est-elle toujours fidelle à un malheureux ? & les grandeurs dont mon Rival l'accable, ne l'ont-ils point fait changer ? Seigneur, lui dis-je, puisque vous sçavez que le cruel Acmar aime Isthérie, vous ne devez pas ignorer les cruautez dont elle l'accable. Sa constance ne peut être ébranlée, ni par les menaces, ni par les complaisances. S'il est vrai que ma chere Isthérie ait des sentimens si avantageux, tu peux, Fatime, me donner le plaisir de la voir demain. Je vais tracer un Parterre devant les fenestres de son appartement, le Sul-

tan me l'a commandé dés ce matin. J'ai le bonheur de luy plaire, il eſt content de mes ouvrages, & peut-être pourrions-nous trouver le moment de ſortir d'eſclavage; va, ma chere Fatime, va demander à la charmante Iſtherie un moment de converſation. Aprés ces mots, j'ai quitté le Prince, & ſuis venuë, Madame, m'acquitter de ma commiſſion. Ah! Fatime, lui dit Iſtherie, que je te veux de mal, de m'avoir caché que le Prince étoit ſi prés de moi! J'avois peur, reprit l'Eſclave, de quelque mot échapé, qui eût fait connoiſtre au Bacha, une avanture ſi fâcheuſe pour lui, & dont le Prince auroit été la victime; c'eſt ce qui m'a obligée de me taire. Mais, Madame, ſans reprocher le paſſé, que reſolvez-vous pour le preſent? Que je verrai le Prince, & que pour avoir plus de liberté de le faire, je traiterai Acmar avec moins de dureté, & lui laiſſerai eſperer que ſa conſtance pourra m'obliger

à quelque retour. Comme elle achevoit de parler, le Bacha entra, qui penetré de la crainte de lui avoir déplû, venoit lui demander pardon de ſon emportement. Iſtherie, dans l'eſperance qu'un peu de douceur lui feroit voir ſon Amant, reçut ſes excuſes avec moins de fierté ; & ce credule Amant charmé, lui dit qu'il avoit un Eſclave qui avoit un genie tout particulier pour les Parterres ; qu'il lui en feroit tracer un à la Perſane ſous ſes feneſtres. J'aurois une grande envie de voir travailler cet homme, reprit Iſtherie, & vous me ferez plaiſir de m'en donner la liberté. Vous eſtes libre dans tout le Palais interieur, Madame, lui dit l'amoureux Bacha, & tout eſt ici ſous vos loix. Commandez tout ce qu'il vous plaira, ſans craindre que l'on vous refuſe, que la liberté de m'abandonner, En achevant de parler, il preſenta la main à cette aimable Perſane, pour deſcendre dans les jardins, & la conduiſit

où travailloit le Prince. Si Fatime n'avoit couru luy annoncer son bonheur, il n'auroit pû s'empêcher de donner des marques de sa joie : mais cette habile Esclave ayant devancé sa maistresse, lui donna le temps de se remettre. Soliman, lui dit le Bacha, voila la Souveraine de ce Palais, obéïssez-lui dans tout ce qu'elle voudra vous ordonner. Seigneur, luy répondit le Prince, sans oser regarder Isthérie, je fais mon unique affaire de vous plaire ; & dés que vous m'ordonnez d'obéïr à cette Dame, je le ferai jusqu'à luy sacrifier ma vie. Je ne vous demanderai point de services si violens, reprit l'aimable Persane ; celui de me tracer sous mon appartement un Parterre semblable à ceux du Serrail du Sophi, sera le plus pénible où je vous employerai. J'espere que je réüssirai si bien au premier ordre que vous me faites la grace de me donner, dit le faux Soliman, que j'en meriterai quelques loüanges. A-

prés cela, Istheric pria le Sultan de continuer de se promener, de peur qu'une plus longue conversation ne fist soupçonner quelque chose; & aprés avoir beaucoup loüé la magnificence de ces beaux lieux, elle se retira à son appartement. Elle n'y passa pas la nuit sans parler de son Amant avec Fatime; & le matin, dés que le Soleil fut levé, elle ouvrit ses fenestres, & vit ce Prince déja occupé à son travail. Comme il étoit seul en ce lieu; qu'il étoit si matin, qu'à peine distinguoit-on la lumiere d'avec les tenebres; Istherie lui fit signe de s'avancer; où pendant que la fidelle Fatime étoit sur les avenuës de l'appartment, pour n'estre point surpris; nos deux Amans se dirent tout ce que l'Amour fait sentir de plus tendre dans les cœurs bien touchez de ses traits. Aprés avoir donné quelques momens à leurs premiers transports, ils songerent comment Ils pourroient

faire pour se tirer des mains du cruel Bacha. Ils resolurent que Soliman donneroit de l'argent à quelqu'un des siens pour racheter sa liberté, avec ordre de les avertir du premier vaisseau Marchand, qui seroit prest de faire voile pour la Perse ; que la belle Isthe-rie iroit se promener tout le jour sur le bord de la mer, qui flottoit autour d'une grande terrasse au bout des jardins ; & qu'au moment favorable ils descendroient avec une échelle de corde, dont Soliman auroit soin de se fournir. Fatime qui vint dans cet instant les avertir qu'elle voyoit paroistre quelques Esclaves, fit cesser leur conversation. Le Prince impatient d'avancer son bonheur, fut chercher les gens entre tous ceux qui avoient subi le sort de l'esclavage avec lui, qu'il crut les plus capables d'executer son dessein. Tout réüssit comme nos Amans le souhaitoient, & ils sortirent des mains barbares du Bacha quinze jours aprés leur entre-

tien. Mais à peine goûtoient-ils le plaisir d'être en liberté, que leur vaisseau fut attaqué par les Corsaires, qui étant beaucoup plus forts qu'eux, malgré la genereuse resistance du Prince, les contraignirent de se rendre, & leur donnerent de nouveaux fers. La beauté d'Istherie donna envie à ces Mercenaires de la conduire à Constantinople, pour la presenter au Grand Seigneur. C'est ce qui leur fit mépriser les propositions que le malheureux Prince leur fit, de leur payer pour cette belle personne, & pour lui, telle rançon qu'ils voudroient. Ils ne changerent point de dessein; & aprés un long voyage, votre aimable sœur fut renfermée dans le Serrail du Grand Seigneur, sans esperance de revoir jamais son cher Prince. Elle y passe ses jours infortunez à se plaindre, pendant que son malheureux Amant, qui a été vendu au grand Visir, cherche en vain les moyens de la voir encore une fois en

ſes jours. Je ne vous ai point parlé de la rage du Bacha, quand il apprit la fuite d'Iſtherie; j'ai cru que vous pouviez aiſément la comprendre, & que je vous ferois plus de plaiſir de ne pas vous laiſſer plus long-temps ignorer le lieu qu'habitoit cette infortunée Perſane. Je vous remets, dit Zayde, à un autre temps, je ſerai plus ſenſible à de ſi cruelles avantures; mais je vous avoüe que le plaiſir de ſçavoir vivante une ſœur que l'on a pleuré ſi long-temps, me rend plus capable de donner dans ce moment des ſoupirs à ſes infortunes. Je vais m'intereſſer à tout ce qui arrivera de fâcheux ou d'agreable à Conſtantinople, & je vous ſerois redevable, ſi vous vouliez m'apprendre tout ce qui s'y paſſera de ſecret. Je puis vous ſatisfaire, reprit l'obligeant Silphe; & le détrônement du Grand Seigneur m'en donnera une triſte matiere.

HISTOIRE de la Sultane Validé.

LA jeunesse du Grand Seigneur, quand il fut reconnu pour Souverain, ayant donné beaucoup d'autorité à la Sultane sa mere, qui est une Princesse d'un esprit ambitieux, elle songea bien plus à conserver sa puissance, quand ce Prince seroit en âge de gouverner son Etat, qu'à lui donner des leçons necessaires pour un regne glorieux. Elle lui chercha dans toutes les parties du monde les plus belles personnes, pour remplir son Serrail; & dans ce grand nombre de jeunes Beautez, elle choisit celle dont l'esprit lui parut le plus convenable à ce vaste dessein. Elle se donna les soins de l'instruire de tout ce qui pouvoit lui donner un absolu pouvoir sur le jeune Sultan; & parlant souvent à son fils des charmes de cette belle

Eſclave, elle lui donna envie de la voir. Ses yeux firent l'effet qu'elle en attendoit, le grand Seigneur l'aima tendrement, & la declara Sultane favorite. Dés que la Validé ſe vit maiſtreſſe par ce moyen de l'eſprit de ſon fils, elle voulut encore eſtre unie d'intereſts avec le grand Viſir; & n'épargnant rien pour ſe l'aſſujettir, elle devint inſéparable de ce premier Miniſtre de l'Empire Ottoman. Les ſeuls Janiſſaires lui faiſoient ombrage, leur humeur belliqueuſe ne pouvoit s'accommoder de la vie molle & efféminée qu'elle faiſoit mener au Sultan; & le gouvernement d'une femme ne pouvoit convenir à ces genereuſes troupes. Ils ſe plaignoient tout haut, de ne point voir leur Prince aller porter le Croiſſant dans des pays ennemis. Quoy, diſoient-ils, nous demeurerons inutiles, dans le temps que toute l'Europe eſt en guerre, & que nous n'avons qu'à nous preſenter,

pour faire la conqueste de la Hongrie ? Les Mécontens nous attendent, & cette Couronne ne nous coûteroit que la peine de l'aller chercher ; Que le Sultan nous y mene, ou nous choisirons un Prince digne de nous commander. Des murmures si dangereux effrayerent la Sultane Validé. Elle conseilla au Grand Seigneur de quitter Constantinople, pour se mettre en sûreté dans Andrinople, pendant que les Muftis appaiseroient ce desordre naissant, ne pouvant y remedier par les voyes ordinaires, qui étoient de leur doubler la paye, le tresor de l'Empire ayant été employé par cette Princesse & par le Visir, à se faire des creatures. Le Sultan partit donc pour ce voyage, si secrettement, que l'on n'apprit son départ, que quand il ne fut plus temps de l'en empêcher : mais cela augmenta la sedition, au lieu de l'éteindre. Les Spahis se joignirent aux Janissaires, & furent en bon

ordre trouver le Mufti, pour luy dire que si le Grand Seigneur ne revenoit pas dans son Serrail pour les mener contre leurs ennemis, qu'il ne leur donnât la teste de la Validé, celle du grand Visir, & celle du grand Testedere, qu'ils iroient l'assieger dans Andrinople, & qu'ils éliroient en sa place Selim son frere. Le Mufti, pour se sauver de leurs fureurs, leur promit tout ce qu'ils voulurent, & fit partir en leur presence un homme pour le Grand Seigneur: mais les Troupes animées contre le mauvais gouvernement, sans attendre reponse, changerent tous les Officiers qui commandoient dans cette ville; & aprés avoir laissé autant de monde qu'ils jugerent necessaire pour la garder, marcherent droit à Andrinople. Cependant le Courrier du Mufti donna beaucoup d'allarme au Sultan. Il se plaignit, mais trop tard, d'avoir crû les conseils de sa mere. Dans une si grande extremité, il vou-

lut ſe montrer maître, & aller avec lui pour ſe plaindre à ſes Troupes de leur inſolence : mais les pleurs de la Sultane favorite l'arrêterent ; les avis de la Validé & du grand Viſir furent encore ſuivis : ils envoyerent un Officier de la part du Prince vers ces Mutins, pour leur dire que le grand Seigneur étoit preſt d'oublier leur revolte, & de leur faire payer le double de leur paye, s'ils s'en retournoient dans leurs demeures, & qu'il ſeroit auſſi-tôt qu'eux à Conſtantinople, où l'on reſoudroit ſi c'étoit le bien de l'Empire d'aller en Hongrie. Les Janiſſaires ne donnerent pas le temps à cet Envoïé d'achever ſa commiſſion, ils le mirent en pieces, & envoyerent tirer de priſon le jeune Prince Ottoman, qu'ils reconnurent pour Sultan à la tête de l'Armée, & prirent la route à grandes journées vers Andrinople. Ce fut le dernier coup de malheur pour le Grand Seigneur. Il leur envoya la tête du grand

Visir, & du Testedere, & leur promit de renfermer la Validé dans une prison perpetuelle : mais ces victimes furent immolées trop tard, leurs maux n'appaisereut point ces Mutins, ils continuerent leurs marches, & sont devant cette ville. Voila l'état du Serrail, qui pourra peut-être servir au bonheur de votre Sœur. Ah, mon cher Silphe, luy dit Zayde, ne pourriez-vous point aider au malheureux Prince de la Zodiane, à rompre ses fers, & ceux de l'infortunée Istherie. Quelle preuve d'amour pourriez-vous me donner qui me touchât plus sensiblement ? Il faut vous satisfaire, reprit le Silphe ; & demain je vous dirai ce que j'aurai fait. Voila, continua-t-il, en laissant tomber un cahier de papiers sur son lit, de quoy vous amuser pendant mon absence, & tenez-moy compte d'être tout vn jour éloigné de vous. Zayde voulut luy répondre ; mais elle connut qu'il n'y étoit plus. Elle

donna le reste de la nuit au sommeil ; & le lendemain, elle passa dans son cabinet, où elle ouvrit le cahier que son Amant luy avoit laissé, qu'elle trouva rempli du Conte que voicy.

LA PRINCESSE PATIENTINE *dans la Forest d'Erimente.*

IL y avoit un Ogre nommé Insacio, qui faisoit sa demeure dans un antre, où jamais les rayons du Soleil n'avoient penetré. Il étoit cruel, & sans justice ; & les Furies de l'Enfer qui avoient présidé à sa naissance, ayant répandu de l'écume de Cerbere sur sa langue, elle en fut pour toujours tellement pénétrée, que dés qu'il touchoit une personne de sa langue, elle en perdoit la vie, sans qu'aucun remede pût la sauver. Posseder toutes les richesses de la

terre, étoit la ſeule paſſion qui occupoit ſon cœur; jamais l'Amour ni l'Amitié n'y avoient trouvé de place. Le ſoin dévorant dont il étoit tourmenté d'amaſſer des richeſſes, luy donnoit une inquietude qui ne luy laiſſoit point de repos. Il avoit deux ſœurs qui approchoient beaucoup de ſon humeur. Elles demeuroient avec luy. L'aînée ſe nommoit Aigre-douce; elle avoit de la beauté, & quelque douceur dans l'eſprit; ce qui luy faiſoit quelquefois prendre le parti des malheureux, que l'Ogre tourmentoit avec cruauté; ſur-tout elle empêchoit ſouvent, qu'il ne touchât de ſa langue perçante ceux qui étoient aſſez infortunez pour entrer dans ſon antre. Mais avec cette bonté elle ne laiſſoit pas d'avoir une aigreur ſur ſon viſage, & dans toutes ſes paroles, qui déplaiſoit beaucoup. La cadette qui ſe nommoit Bizarrine, étoit d'une humeur ſi capricieuſe, ſi imperieuſe, & ſi chagrine, que l'on ne

pouvoit inventer des tourmens plus insupportables, que d'obliger quelqu'un de vivre avec elle. Son amitié n'étoit pas moins à craindre que sa haine, ne donnant pas plus de repos à ceux qu'elle aimoit qu'à ses ennemis. L'Ogre alloit souvent prendre des leçons de la Déesse de l'Avarice, qui faisoit sa demeure proche de son antre; & la consultant un jour sur sa destinée, elle luy dit que s'il se pouvoit faire aimer d'une Princesse nommée Patientine, fille de Licaon, & l'avoir en sa puissance, il seroit le plus riche de tous les Ogres de son temps. Il remercia l'Avarice d'un si bon avis; & retournant chez luy, il disposa son équipage avec diligence. Il quitta sa forme naturelle, de peur d'épouvanter Patientine. Il prit celle d'un jeune homme bien-fait, de bon air, & changea sa chevelure herissée, en cheveux blonds, les plus beaux du monde. Sous cette nouvelle metamorphose, il parut à la Cour de la

Reine de Lidie mere de Patientine, qui étoit veuve depuis quelques années. Il y fut reçu ſous le nom du Prince de Thrace, & ſçut ſi bien ſe contrefaire, qu'il gagna en peu de temps le cœur de la Reine & de la Princeſſe. Patientine avoit une amitié tres-forte pour une fille de ſa Cour, nommée Eſpritée. Elle tenoit le premier rang dans ſon cœur, comme elle le tenoit par ſon rang auprés de la Reine, & elle n'avoit rien de caché pour elle. Elle luy confia la tendreſſe naiſſante qu'elle ſentoit pour Inſacio. Eſpritée, qui par un preſſentiment dont elle ne ſçavoit pas la cauſe, craignoit que la Princeſſe ne fût malheureuſe en épouſant le faux Prince de Thrace, tâcha de la détourner de cette alliance. Mais voyant à la fin que la Reine le ſouhaitoit autant que Patientine, elle ne s'y oppoſa plus. Ce mariage fut donc conclu en peu de jours, & cette aimable Princeſſe, dont la beauté, la

douceur, & la vertu avoient fait soupirer tous les Princes ses voisins, fut livrée au barbare Insacio. L'Ogre impatient de retourner dans son antre avec sa proye, & de sortir d'une Cour dont la magnificence blessoit si fort son humeur, partit avec son épouse, & avec Espritée, qui ne voulut point quitter Patientine, quelque opposition que fist Insacio.

Aprés quelques jours de marche, la Princesse arriva dans la Forest d'Erimente, & peu de temps aprés à l'antre terrible. Elle y trouva Aigre-douce & Bizarrine, qui par des soins empressez s'efforçoient de lui plaire. Qui peut representer l'étonnement de la Princesse, quand elle se vit dans un lieu si affreux? Elle pensa mourir de douleur; & tout le pouvoir qu'Espritée avoit sur son esprit, ne put la consoler. L'Ogre qui avoit repris, avec sa forme ordinaire, sa cruauté naturelle, ne fut point touché des pleurs de Patientine. Aigre-douce voulut

luy

lui faire comprendre qu'elle avoit tort de s'affliger d'être unie avec Insacio ; que toutes les Princesses envieroient son bonheur, s'il leur étoit connu ; que si par sa complaisance, elle pouvoit gagner son cœur, rien ne manqueroit à son bonheur. Bizarrine qui se trouva dans son humeur pitoyable, croyant que sa presence pourroit adoucir les chagrins de Patientine, ne la quittoit point, & l'impatientoit si fort par les conseils qu'elle lui donnoit sur sa conduite, qu'elle augmentoit de beaucoup la douleur de la Princesse. Espritée employoit tout l'esprit que les Dieux luy avoient donné, à gagner l'amitié de l'Ogre, & celle de ses sœurs, afin de pouvoir diminuer les chagrins de Patientine. Elle crût y avoir réüssi ; mais elle connut dans la suite que rien ne touchoit ce cœur insensible à la pitié. Cependant Insacio voulant profiter du bonheur d'avoir Patientine en sa puissance, pour devenir ri-

che, commença de mettre en pratique les leçons de l'Avarice. Il faisoit lever cette malheureuse Princesse devant le jour, & la forçoit d'aller dans la Forest chercher des herbes, qu'il luy faisoit mettre dans de grandes chaudieres sur le feu, pour en tirer le suc. Ensuite il les luy faisoit porter dans ses étables, pour les donner à des monstres, qu'il y retenoit. Les bêtes étant engraissées du suc de ces herbes, étoient d'un prix infini, & cela lui valoit beaucoup d'argent. Les Marchands de la Thrace & de la Bocine venoient lui en achetter souvent. Quand Patientine revenoit d'un si penible emploi, pour la délasser on lui presentoit une quenoüille; & la faisant filer de la laine, pour faire la pourpre dont tous les Rois de l'Orient s'habilloient, l'on ne lui donnoit point de repos qu'elle n'eût fait plusieurs fusées. D'autres fois elle employoit ses tristes journées à chercher dans

les montagnes voisines, cette graine si merveilleuse dont on faisoit la couleur de pourpre, & on luy faisoit passer les soirées à en faire la teinture. Cette pauvre Princesse n'avoit pas un moment de repos. Encore si avec tant de peine elle avoit pû gagner le cœur cruel de l'Ogre, elle se seroit consolée; mais Insacio toujours tourmenté de l'envie d'un gain sordide, ne trouvoit jamais qu'elle eût assez travaillé, & la grondoit incessamment de n'en pas faire davantage. La Princesse souffroit tous ces reproches, & lui obéïssoit avec une douceur qui auroit touché tout autre qu'Insacio. Aigre-douce lui disoit quelquefois, qu'il devoit estre content de Patientine; mais Bizarrine disoit que son frere faisoit tres-bien de n'estre pas sensible au malheur de son épouse; qu'il falloit profiter de l'occasion de s'enrichir, & que si l'on donnoit quelque relâche à Patientine, elle trouveroit aprés le

travail plus insuportable. Du moins, disoit Aigre-douce, je lui donnerois une nourriture qui pût la soutenir dans de si penibles emplois, car elle ne peut vivre du peu de pain de gland, & du petit morceau de chevreau que vous lui donnez pour toute sa journée. Vous devez songer qu'elle n'a pas été élevée avec tant de duretez, & vous devez craindre que bien-tôt elle ne succombe à ces fatigues. Ma sœur, reprit l'Ogre en colere, cette fille nourrie dans une Cour superbe, vous a déja corrompuë, mais je me garderai bien de suivre des avis si pernicieux; je ne prétends pas manger en un jour, par une chere delicate, tout ce que j'aurai amassé avec tant de peine. L'inquietude naturelle à Insacio, ne luy permit pas une plus longue conversation; il quitta sa sœur, & fut voir dans la montagne, s'il y trouveroit Patientine cueillant de la graine. Il la trouva couchée au pied d'un arbre,

qui s'entretenoit avec ſa chere Eſpritée. L'Ogre en fureur, vomit contre cette malheureuſe Princeſſe, toutes les injures les plus horribles, & jura de luy ôter la ſeule conſolation qu'elle avoit, en faiſant partir Eſpritée. Il l'auroit fait ſur le champ, s'il n'avoit craint que cette jeune perſonne n'eût dit à la Reine tous les malheurs de ſa fille. Patientine, ſans répondre à ce Barbare une ſeule parole, eſſuya ſes larmes, & ayant achevé de dépoüiller la terre de ces cantons, de ces précieuſes graines, retourna dans l'antre. Elle y trouva Bizarrine, qui lui fit un crime de ſa triſteſſe ; & Aigre-douce voulant la conſoler, le fit avec un air ſi affecté, qu'elle penſa pouſſer ſa patience à bout. Tous les ſujets de l'Ogre éprouvoient ſa cruauté ; & pour contenter la ſoif inſatiable qu'il avoit des richeſſes, il les faiſoit travailler nuit & jour, à foüiller la terre dans un vallon proche de ſon antre, où l'Ava-

rice lui avoit dit qu'il pourroit trouver un tresor. Ce fut un nouveau malheur pour Patientine. Il vouloit qu'elle fût toujours auprés de ces infortunez Pionniers, afin de les empêcher de se reposer un moment. Cette pauvre Princesse n'étant pas dispensée par ce nouvel employ de filer sa tâche, prenoit sa quenoüille ; & tantôt brulée d'un Soleil ardent, tantôt percée de pluye & de broüillards, demeuroit toute la journée exposée aux injures du temps. Quel cœur n'auroit pas été sensible aux traits de la pitié, en voyant les maux que souffroit cette jeune Princesse ?

Un jour qu'elle estoit avec ses travailleurs ; Courageux, Prince de la Bocine, qui l'avoit vûë à la Cour de la Reine de Lydie, & qui avoit toujours eu pour elle une inclination, que toute la raison avoit eu bien de la peine à vaincre, passa auprés d'elle. Surpris d'une rencontre si peu attenduë, il descendit de che-

val, & vint avec empressement l'aborder. Il la trouva belle, malgré le changement que tant de malheurs avoient portez à ses appas ; il luy témoigna en termes respectueux, le plaisir qu'il avoit de la revoir. La Princesse honteuse d'estre trouvée dans un état si différent de celuy où ce Prince l'avoit vûë, demeura quelque temps sans parler ; mais la crainte d'estre trouvée avec luy par Insacio, fit qu'elle prit la parole pour le prier de s'éloigner d'elle. Comme elle achevoit de parler, un Lion furieux sortit de la forest, & vint pour se jetter sur Patientine. Le Prince tira son épée, & se mit en devoir de la deffendre ; & par un cri menaçant, & un coup qu'il porta au lion en mesme temps, il obligea la furieuse beste de tourner sa rage contre luy. Courageux se deffendit long-temps, mais ce ne fut pas sans recevoir une large blessure au ventre, des griffes du lion ; & si les Pionniers n'estoient

accourus à son secours, peut-estre auroit-il peri dans ce combat: mais ils accablerent ce lion de tant de blessures, qu'il tomba aux pieds de Patientine. Insacio attiré par les cris de la Princesse, arriva comme ce Prince s'affoiblissoit de sa blessure, & se laissoit tomber sur l'herbe; & touché de pitié pour la premiere fois de sa vie, il le fit porter dans sa sombre demeure, & ordonna que l'on prît soin de ses blessures. Patientine pénétrée de reconnoissance, le pansa de ses belles mains, & prit la peine d'aller avec Espritée chercher des simples pour mettre sur sa playe. Que le Prince Courageux étoit sensible aux bontez de la Princesse! Son amour en prit de nouvelles forces, il ne pouvoit assez luy témoigner combien il étoit sensible aux marques de sa reconnoissance, & loüoit cent fois le jour les deux blessures qu'il avoit reçûes, pour luy sauver la vie.

Dans ce temps-là l'Ogre fut obligé de s'absenter avec ses sœurs pour quelques jours. Courageux profita de ces heureux momens, pour dire à la Princesse tout ce qu'il sentoit pour elle : mais Patientine, quelques sujets qu'elle eût d'être mécontente de son cruel mari, lui répondit avec tant de sagesse, qu'elle merita beaucoup de tendresse du Prince. Insacio revint plustost que l'on ne l'attendoit, & trouvant sa femme auprés du malade, il entra en fureur, & l'accabla de reproches outrageans. Il se repentit d'avoir fait porter Courageux chez luy ; & son avarice se joignant à sa jalousie, lui fit défendre à Patientine de plus fournir les choses necessaires à la vie du Prince, & de ne plus entrer dans la caverne où il étoit. Patientine reçut cet ordre avec douleur, mais elle n'en murmura pas, & recommença ses penibles ouvrages. Le Prince amoureux souffrit avec im-

patience les malheurs de sa Princesse. Sa caverne étoit si prés de celle de l'Ogre, qu'il entendoit tous les mauvais traitemens qu'il faisoit à la belle Patientine ; & ne voulant pas les augmenter, il fit en sorte, dés qu'il put se porter à cheval, de s'éloigner d'un lieu qui lui étoit si cher. Ce ne fut pas sans avoir consulté avec Espritée ce qu'il devoit faire pour tirer la Princesse d'un si dur esclavage. Ils prirent d'abord la resolution d'avertir la Reine de Lydie ; mais Espritée lui dit qu'elle n'avoit pas le pouvoir de rompre les chaînes de sa fille ; qu'il falloit qu'elle allât trouver une Fée parente tres-proche de Patientine, qui par sa science leur donneroit les moyens d'arracher la Princesse des mains cruelles de l'Ogre ; qu'elle partiroit le lendemain dés le point du jour avec luy, pour aller trouver la Fée sans en avertir la Princesse, qui ne voudroit pas consentir à son bonheur. Aprés avoir pris toutes

leurs mesures, Courageux prit congé d'Insacio, & de la charmante Patientine, & partit le lendemain avec Espritée. La Princesse n'apprit pas sans chagrin le départ de son amie, & ne pouvoit comprendre ce qui l'avoit obligée de s'éloigner d'elle, sçachant la tendre amitié qu'elle lui portoit. Mais pendant que Courageux & Espritée font leur voyage, il arriva un Prince tres-puissant avec son épouse, à un Château prés de la Forest d'Erimente. Il s'appelloit Entreprenant, & son épouse se nommoit Froidine. L'Ogre sçut par la Déesse de l'Avarice, qu'il auroit besoin du secours d'Entreprenant, pour se garantir du grand malheur qui le menaçoit; & comme il ne connoissoit d'infortune que celles qui regardoient la perte des richesses, il suivit le conseil de cette Déesse; il fut voir le Prince nouveau venu, & mena avec lui Patientine. Froidine sortant de son humeur naturelle, reçut parfaitement

bien la belle Princesse ; & Entreprenant ne put la voir, sans payer de la perte de son cœur, le plaisir de la regarder. Il fit mille amitiez à l'Ogre, pour avoir la liberté de voir son aimable épouse, malgré l'aversion naturelle qu'il conçut pour lui dés le premier moment qu'il le connut: Entreprenant alloit souvent chez Insacio, & n'étant pas maistre de cacher long-temps sa passion, il en parla à Patientine. Cette belle personne, abandonnée aux fureurs de l'Ogre, écouta sans colere une declaration qu'elle n'auroit pas souhaittée dans un temps plus heureux, pour s'asseurer d'un secours contre les cruautez d'Insacio ; & le Prince charmé de n'estre pas rebuté, obligea Froidine de voir souvent Patientine, & de luy témoigner de l'amitié ; mais l'Ogre voyant que cela détournoit Patientine de ses travaux ordinaires, il luy ordonna de ne plus aller si souvent chez Froidine, & lui faisoit un

crime de ce qu'il luy avoit ordonné. Il luy chercha des ouvrages nouveaux. La Princeſſe avec ſa douceur ordinaire lui obeït. Souvent Entreprenant la ſurprenoit en caſſant des roſeaux, dont elle tiroit un cotton qui étoit tres-rare dans cette contrée, & qui ſervoit à faire des toiles dont elle s'habilloit. Elle auroit bien voulu cacher à tout le monde les mauvais traitemens qu'elle recevoit de l'Ogre, mais cela n'étant pas poſſible, elle tâchoit de les excuſer. Entreprenant ne perdoit point de tems pour faire comprendre à Patientine que ſon mari ne meritoit pas cette tendreſſe. Ses ſoins furent inutiles; cette vertueuſe perſonne luy répondit que les Dieux luy ayant donné Inſacio pour époux, elle devoit luy obeïr & l'aimer avec la même fidelité que ſi c'étoit le plus aimable de tous les hommes. Bizarrine venoit ſouvent rompre ces converſations, & en avertiſſoit l'Ogre. Elle le mit

ſi fort de mauvaiſe humeur, que malgré les conſeils de l'Avarice, il ſe broüilla avec Entreprenant & Froine, & renferma la Princeſſe dans ſon antre, ſans luy plus permettre de ſortir de la Foreſt. Sa fureur n'en demeura pas là; il ne donnoit plus de repos à Patientine; tous les jours pour elle étoient employez à lui fournir de nouveaux tourmens, que cette aimable perſonne ſouffroit avec une patience admirable. Inſacio craignant de perdre Patientine, non par quelque ſentiment d'amitié, mais par les grands biens qu'elle lui amaſſoit par ſon travail, entoura ſon antre de nuages ſi épais, qu'il la rendoit inviſible aux yeux de tout le monde; & changeant ſes deux ſœurs en monſtres, il les mit à la porte de la caverne, pour en défendre l'entrée à ceux qui pourroient pénétrer les nuages dont elle étoit entourée. Ayant ſi bien pris ſes meſures pour s'oſter l'inquietude de perdre Patien-

tine, il goûta quelque tranquillité. Cependant le Prince Courageux & Eſpritée arriverent au Palais de la Fée Clementine, & furent reçûs d'elle avec cet air de bonté, qui la fait aimer de tout le monde. Elle les fit entrer dans ſon cabinet, & les aïant fait aſſeoir auprés d'elle: Je ſçai le ſujet de votre voyage, charmante Eſpritée, lui dit-elle; Patientine a beſoin de mon ſecours, elle eſt au comble des malheurs; & les Dieux, qui ont voulu donner un modele aux hommes par l'exemple de ſa vertu, la tireront par mon Art de la tyrannie de l'Ogre cruel. Il me faut quelque jour pour me preparer à ce voyage; paſſez-les icy dans tous les plaiſirs que l'on y peut prendre. Aprés ce peu de mots, la Fée congedia le Prince, & Eſpritée; ils trouverent dans la ſale une troupe de Nymphes qui les vinrent aborder, & qui les conduiſirent dans un appartement ſuperbement meublé. Aprés s'y être

repoſez quelques heures, les Nymphes firent paſſer Eſpritée dans un cabinet, où elles l'habillerent d'un habit de gaze d'argent & couleur de roſe, & parerent ſa tête d'une capeline de plumes de la même couleur. Dans ce nouvel ajuſtement elles la ramenerent dans la chambre du Prince Courageux, & l'on y ſervit une colation de fruits & de confitures ſeiches. Aprés la colation, elles les menerent dans un jardin qui répondoit à la beauté du Palais; & les laiſſant dans un cabinet de jaſmin & de grenade, elles leur donnerent la liberté d'écouter une muſique charmante, qui étoit dans un ſalon de myrthe auprés de leur cabinet. Courageux & Eſpritée donnerent quelques momens au plaiſir d'une ſi aimable ſymphonie; mais comme rien ne pouvoit les empêcher de ſonger aux malheurs de Patientine, ils parlerent ſi long-temps de cette belle perſonne, qu'il étoit nuit quand ils

retournerent au Palais. On leur servit à souper, & étant heure de prendre quelque repos, Courageux laissa Espritée dans son appartement. Le lendemain, au lever de l'Aurore, les Nymphes vinrent éveiller l'aimable Espritée, pour la mener dans le Parc de la Fée ; elles lui donnerent un habit de chasse tout des plus galans, & la conduisirent dans la Cour du Palais. Elle y trouva un petit char d'ébeine avec des soleils d'or, tiré par quatre tigres, où elle monta. Les Nymphes la suivoient dans d'autres chars de la même beauté, & le Prince Courageux, monté sur un cheval noir superbement harnaché, les vint joindre au rendez-vous. Toute la journée se passa le plus agreablement du monde. Les Cerfs ne se faisoient courre, qu'autant de temps qu'il en falloit pour donner du plaisir sans fatiguer les Dames ; & la nuit les contraignant de prendre le chemin du Palais, elles y arriverent avec toute

la joie que leur avoit inspiré un si charmant amusement. Ensuite la Fée envoya dire à Espritée & à Courageux de la venir trouver, ils y furent avec empressement. Espritée, dit-elle, mes charmes sont prêts, il ne faut pas une moindre puissance que la mienne, pour tirer Patientine des fers d'Insacio. Il a employé tout l'art des Enfers à former un enchantement qui la rend invisible à nos yeux, l'Avarice lui a donné ce conseil; mais je rendrai son pouvoir inutile, & vous rendrai la Princesse; partons dans ce même moment, pour arriver, au lever du Soleil, à son séjour ténébreux. Et vous, Prince Courageux, oubliez votre valeur;& sans vous servir de vos bras pour vaincre des monstres, contre lesquels ils seroient impuissans, remettez sur moi le soin de rompre les chaînes de Patientine. La Fée, sans attendre de réponse, presenta la main au Prince; & disant à Espritée de prendre un flacon qui étoit sur

ſa table, & de la ſuivre, elle paſſa ſur une grande terraſſe qui étoit au bout de ſon appartement, où ils trouverent un char traîné par des Aigles. La Fée s'y étant placée, fit entrer le Prince & Eſpritée, & les Aigles prenant leur volée dans les airs, ils arriverent, au premier rayon du Soleil, au nuage qui cachoit l'antre de l'Ogre. Clementine dit à Eſpritée de repandre quelque goute de l'eſſence du flacon ſur le nuage, & auſſitôt il ſe diſſipa, & laiſſa voir à Eſpritée & au Prince la porte de l'antre, gardée par les deux monſtres. Souvenez-vous, dit la Fée à Courageux, voyant qu'il portoit déja la main ſur ſon épée, pour aller combattre les gardiens de ſa Princeſſe, que votre courage eſt inutile, & que ma ſeule puiſſance ſuffit pour détruire l'enchantement. Le Prince honteux d'avoir déſobéi au commandement de la Fée, s'arreſta, & preſenta la main à Clementine pour deſcendre de ſon

char aîlé. Efpritée la fuivit, impatiente de revoir la Princeffe ; & la Fée s'approchant des monftres, les toucha de fa baguette enchantée ; lefquels contraints de reprendre leur forme naturelle ; & craignant la prefence de Clementine, s'enfuirent dans la foreft ; mais la Fée méprifant des fujets indignes de fa colere, entra dans la caverne, & en chaffant l'obfcurité par fa prefence, elle y vit la belle Patientine qui oftoit un chaudron plein d'herbes de deffus le feu. Honteufe d'être furprife dans un éxercice fi peu fortable à fa naiffance, & ébloüie de l'éclat de la Fée ; elle laiffa tomber la chaudiere, dont l'eau & les herbes qu'elle contenoit, n'eurent pas plûtôt touché la terre, que l'on vit la caverne pleine d'or brillant, à la place de ce qui étoit dans la chaudiere. Patientine plus étonnée que jamais, fit un grand cry ; l'Ogre qui étoit dans l'étable, & qui entendoit Patientine, accourut pour voir

ce qui lui étoit arrivé. Charmé de voir sa caverne pleine d'un métail qui lui étoit si cher, sans appercevoir la Fée, ni le Prince, ni Espritée qui tenoit la Princesse dans ses bras, il s'abaissa avec empressement pour ramasser cet or precieux, mais à mesure qu'il le touchoit, il redevenoit ce qu'il avoit été ; & l'eau coulant de ses mains avides, formoit un ruisseau dans sa caverne. L'étonnement de l'Ogre ne se peut exprimer à la vûë d'une chose si extraordinaire ; & levant ses yeux hagards, il vit la Fée qui avec un visage severe : Tremble, malheureux Insacio, lui dit-elle, & reconnois la justice des Dieux, par les tourmens ausquels ils te condamnent. Tu vas perdre cette malheureuse Princesse, que tu t'es rendu indigne de posseder, par les maux que ton avarice lui a fait souffrir. Je veux la ramener dans son Royaume, où elle trouvera la récompense de ses vertus, pendant que tu employeras tes jours infortunez à amasser des ri-

cheſſes qui diſparoîtront de tes mains dés que tu les auras touchées, ſans que tu puiſſes te corriger de vouloir amaſſer, par l'experience que tu feras à tous les momens de ta vie, de les pouvoir poſſeder, tu ſerviras d'exemple à tous ceux qui verront ton ſupplice; & pour t'ôter le ſeul plaiſir qui te pourroit reſter en te ſervant de ta langue empoiſonnée, pour te venger de ceux qui t'approcheront, en les faiſant mourir, tu n'auras plus ce pouvoir dangereux; ce venin ne pourra ſe répandre que ſur ceux qui te reſſemblent; le mal même que ta langue prononce contre les mortels, ne leur en fera point, & ne ſervira qu'à donner un nouvel éclat à l'innocence que tu auras opprimée. L'Ogre cruel fremit de rage aux diſcours de la Fée. Mais l'or reprenant la place du ruiſſeau, ſans ſe ſouvenir de ſon ſupplice, il ſe baiſſa pour le prendre. Clementine ſe ſervit de ce moment pour enlever Patientine; & la faiſant entrer dans ſon char avec Courageux

& Esprítée, elle se mit auprés d'elle ; & les Aigles ayant repris leur vol, les firent bientôt éloigner de l'antre fatal. Pendant qu'ils faisoient leur voyage dans les airs, l'Ogre sans se souvenir de Patientine, étoit occupé à ramasser l'or liquide ; mais l'enchantement de la Fée ayant son effet, il changeoit de nature dés qu'il l'avoit touché, & s'écoulant comme la premiere fois, il devenoit or dés qu'il étoit sur le plancher de la caverne. Depuis ce moment terrible, l'Ogre éprouve un supplice conforme aux vices affreux qui lui avoient fait commettre tant de crimes ; & sans se donner un moment de repos, il passe ses jours infortunez dans une rage continuelle. Tel est dans les Enfers le malheureux Tantale, persecuté d'une soif continuelle qu'il ne peut contenter, ne pouvant approcher de l'eau, qui se recule de lui quand il la veut prendre. Tous ses voisins & ses sujets sont charmez d'un tourment si juste, le vont voir tous les jours, & lui font con-

noître, par le peu de pouvoir que le venin dont sa langue étoit abrevée, a sur ceux dont il se veut venger, que la Fée est veritable dans ses paroles. Cependant Clementine avec la belle Patientine arriva en Lydie, & descendant dans la Cour du Palais de Sardice, surprit agreablement la Reine par sa presence. Elle embrassa mille fois sa chere fille, & se jetta aux pieds de la Fée, pour la remercier d'avoir délivré Patientine du joug cruel d'Insacio. Elle accabla Espritée de caresses, & assura Courageux d'une estime éternelle. La Fée, aprés avoir comblé de biens la charmante Patientine, s'en retourna dans son Palais. Courageux demeura à la Cour de la Reine de Lydie; & reglant sa passion sur la vertu de la Princesse, l'adore en secret. Espritée partageant les dons de la Fée avec Patientine, & charmée d'être avec elle, ne connoît point de plus grand bonheur que d'être aimée de Clementine, & de sa chere Princesse.

FIN.

